

Le Samedi^{10¢}

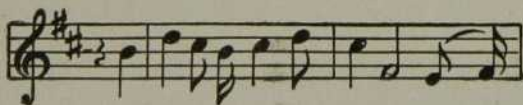
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



BUFFALO BILL, Jr.

GASTON et GEORGES

LES GARÇONS
de la
DOW



When good fellows
get to-gether

CEST

La Bière

Dow

old Stock

La Reine des Bières

T'as l'air
malade, Gaston

Je viens de
subir une
amputation
Georges

Non
vraiment !
L'appendice ?

Non, mon portefeuille. Ma
femme s'est achetée une
robe et mon compte de
banque s'est
trouvé
amputé
de cent
piastres

Quelle
couleur
la robe ?

Sais pas. Chaque fois
que je pense au
prix, je vois
rouge

Ta femme doit te
considérer l'homme
le plus généreux
du monde

L'homme qui
lui a vendu la
robe SAIT que
je le suis

Mais pense à la
satisfaction que tu
auras chaque fois
que tu verras ta
femme
avec
cette
robe

Je pense
plutôt à toute
la Bière
Old Stock
que je pourrais
acheter avec
ce
\$100

Volume XLII

Tél.: LANcaster 5819 - 6002

Montréal,

31 mai 1930

No 1

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires

975, rue de Bullion

MONTREAL - - CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt.,
as second class matter under Act
of March 1879AVIS AUX ABONNES
Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
maille commençant cinq
jours avant de les livrer.Tarif d'annonces journal
sur demande.ABONNEMENT
Canada
Un an - - - \$3.50
Six mois - - - 2.00
Trois mois - - - 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an - - - \$5.00
Six mois - - - 2.50
Trois mois - - - 1.25HEURES DE BUREAU
9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. à midi

Carnet Editorial

Procuste & Cie



UX temps mythologiques, c'est-à-dire très incertains de l'existence théorique de Jupiter olympien et subordonnés, vivait un nommé Procuste, lequel avait des idées toutes spéciales sur l'égalité qui doit régner entre les hommes. Il n'admettait pas que celui-ci fût long comme un jour sans pain et celui-là court comme une robe moderne.

Ayant décidé de remédier à ce fâcheux état de choses, il installa un appareil aussi simple qu'ingénieux pour mettre tout le monde de la même longueur. C'était un lit sur lequel il couchait les passants pour les mesurer; il allongeait les trop petits à l'aide d'un système de cordages et de poulies et coupait aux grands ce qui dépassait la longueur du lit. On ne nous dit pas, toutefois, s'il rognait de préférence du côté de la tête ou des pieds.

Ceci ne pouvait se passer, direz-vous, qu'aux temps lointains où la terre était peuplée de brutes et non comme aujourd'hui de citoyens auréolés du droit de vote et jouissant du privilège de payer des taxes. Evidemment; on raccourcit et l'on allonge bien encore une certaine classe de gens, mais les candidats à cette opération doivent avoir des qualités qui sont appréciées par un jury spécial; ensuite de quoi, en certains pays on leur enlève délicatement la tête, jugée sans doute de mauvaise qualité, et en d'autres on les étire proprement au bout d'un câble suffisamment solide. L'opération du sieur Procuste ne se fait plus maintenant qu'au choix.

A notre époque égalitaire, des gens bien pensants — ou bien pansus — ont estimé que le favoritisme, quel qu'il soit, n'avait plus de raisons d'être; ils ont donc décidé qu'une dimension unique serait attribuée aux bipèdes humains dont la présence embellit (???) notre astre et, en attendant mieux ils veulent l'application de cette mesure aux portefeuilles pour commencer.

Cette bonne intention, issue d'un légendaire pavage, doit donner aux humains le bonheur après lequel ils ont toujours couru sans jamais pouvoir l'attrapper; il n'y aura plus de riches ni de pauvres parce que la totalité des moyens d'existence sera mise en commun; ces moyens deviendront une moyenne, la même pour tous; nous aurons tous, comme le Juif-Errant, perpétuellement cinq sous dans la poche et, comme les voyageurs de la maison Bum, l'hôtel de la Belle Etoile pour abriter nos rêves d'avenir ou d'amour.

C'est déjà commencé quelque part depuis quelque temps; est-ce dans cette "rue-ci" ou dans une autre, peu importe car l'essentiel est de considérer les résultats; ils ont été concluants mais sans doute pas inattendus: la méthode nouvelle a appauvri les riches mais n'a pas enrichi les pauvres. Comme il faut tout de même bien que l'argent aille quelque part, il est très probable qu'il a rempli la poche des organisateurs ainsi que cela doit être dans toute bonne farce faite aux frais du public.

Que l'argent soit un mal, c'est indiscutable, mais c'est un mal nécessaire à la vie comme le fumier aux champs; il faut absolument un intermédiaire, c'est-à-dire une valeur d'échange entre le producteur et l'acheteur, sinon le cultivateur, par exemple, qui veut un piano devra le payer avec des sacs de patates et de navets, ce qui ne sera pas très pratique surtout aux grandes distances. D'autre part, l'argent n'a précisément de valeur que parce que les uns en ont beaucoup et les autres pas du tout; cette différence de niveau social fait sa force comme la différence de niveau d'eau fait la puissance d'une chute qui devient de la force motrice. Le jour où tout le monde sans exception aurait cent mille dollars dans sa poche, ce jour-là, la plus ordinaire paire de culottes se vendra deux cent mille, et celui qui en aura besoin devra emprunter à ses amis et connaissances s'il ne veut pas aller tout nu.

Ce n'est pas tout; personne ne voudrait plus travailler pour les autres et comprendre qu'en fin de compte c'est travailler pour soi; on ne mange pas des pièces de monnaie, pas plus qu'on ne s'habille avec des billets de banque; il faudrait donc, comm pour les sous, partager les terres... et aussi le courage de travailler dessus à moins de préférer s'allonger tout de suite dessous.

Tout pour tous se traduit exactement par rien pour chacun et si l'humanité se voyait condamnée à vivre d'après ces belles théories qui n'ont pu germer que dans les têtes de fous ou de malfaiteurs, ce serait l'avènement des cupidités féroces, des vols continuels, des avarices sordides et des méfiances profondes avec la haine au bout. Tous égaux!... que le bon sens des hommes les préserve de cet "égauisme". L'égalité n'existe pas à la surface de la terre, il faut descendre six pieds plus bas pour la trouver, là où les pauvres se reposent comme les riches et où ces derniers ne voient pas les larmes de crocodile que leurs veuves joyeuses ou leurs autres héritiers versent sur leur disparition.

Ah! sans doute, il y a des fortunes scandaleuses, tant par leur origine que par leur chiffre, mais s'il fallait enlever à chacun tout ce qu'il n'a pas réellement gagné à la sueur de son front, nous assisterions à un formidable défilé de gens qui ne seraient guère vêtus que de leurs seules ambitions...

Les sinistres farceurs ou les illuminés qui rêvent d'égalité universelle et de partage intégral et prêchent ces théories-là aux autres n'obéissent qu'à une jalousie bête, car ce qu'ils promettent n'est pas au pouvoir des hommes. L'égalité, pour être effective et digne de son nom, doit être complète; elle ne doit pas porter que sur la fortune mais sur son bon emploi et sur l'intelligence qui guide cet emploi. C'est, autrement, de l'égalité système Procuste, dans un seul sens.

Le seul bon, le seul vrai programme égalitaire ne devrait négliger aucun détail pour être juste. S'il lui est impossible de blanchir les nègres il devrait noircir les blancs chose sans doute plus facile, afin qu'il n'y ait plus de préjugés de couleur;



UN CALME PRECHEUR DE LA PAIX UNIVERSELLE PAR LE PARTAGE
DE TOUS LES BIENS TERRESTRES.

si l'on préférerait une couleur intermédiaire, il serait toujours possible de l'obtenir au moyen d'un décret de prohibition universelle, à la suite de quoi tous les peuples auraient des chances d'être continuellement gris...

L'égalité dans le partage comporterait la même dose d'intelligence pour chacun afin de réparer l'injustice de la nature qui a donné du génie à celui-ci mais enlevé un bardeau à celui-là; les caractères devraient être également calqués tous sur le même modèle et nous n'aurions plus, comme maintenant, des timides et des courageux, des pacifiques et des querelleurs, des aimables et des hargneux et des gens qui ne veulent s'occuper de rien alors que tant d'autres se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

Tout le monde devrait, de plus, être dans le même état de santé; les chefs du Grand Partage pourraient bien arranger cela; en tout cas ils pourraient le promettre; on ne voit pas bien, en effet, pourquoi il y a des anémiques et des apoplectiques, des gras et des maigres, des paralytiques et des acrobates, etc. Il faudrait supprimer ou donner à chacun sa part égale de peste, encéphalocèle, kéra-tomalacie, otalgie, tournis, morve, pneumatose, cors aux pieds et pécole par-dessus le marché.

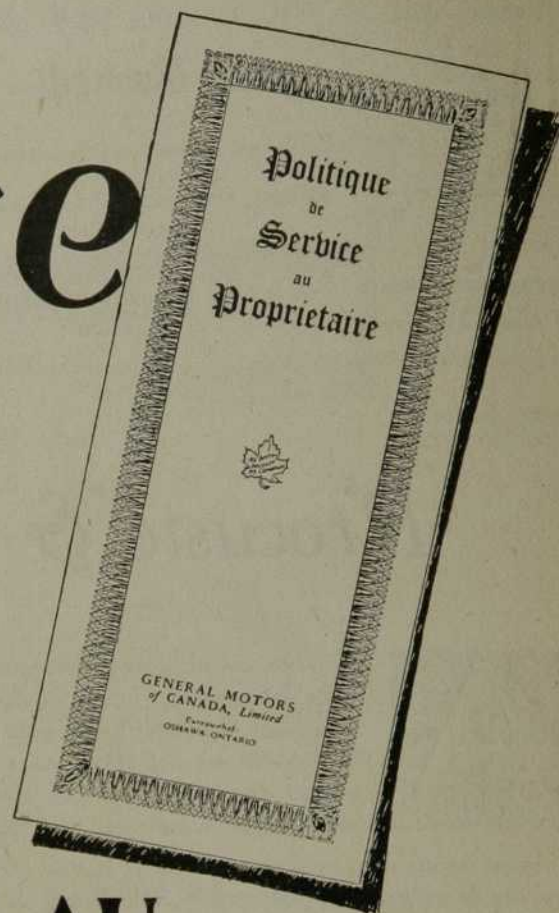
Enfin et surtout on ne verrait plus d'injustices comme celle qui consiste à tolérer des morts-nés et des centenaires; à quoi servirait en effet d'assurer la pitance si l'on ne donnait pas le temps de la manger et si l'on en maintenait d'autres trop longtemps au râtelier? Procuste n'avait pas pensé à tout cela mais les organisateurs de la société nouvelle espèrent sans doute réaliser bien d'autres merveilles encore pour le bonheur des générations futures.

Qui sait... ils sont peut-être de bonne foi, car ils doivent se dire que tout est possible ici-bas puisqu'ils trouvent bien des imbéciles pour les croire...

Fernand de Verneuil

Annnonce

*de la Politique de Service
la plus complète de
l'Industrie Automobile*



POLITIQUE DE SERVICE AU PROPRIETAIRE GENERAL MOTORS



PRINCIPES FONDAMENTAUX de la POLITIQUE de SERVICE au PROPRIETAIRE de la General Motors

1. Une garantie de 90 jours, ou de 4,000 milles (suivant le cas), contre toute défectuosité de matériaux ou d'exécution. Cette garantie couvre toutes les pièces de l'auto, y compris l'équipement d'usine tout entier, à l'exception des pneus.
2. Les remplacements effectués en vertu de cette garantie ne coûtent rien au propriétaire. *Ceci s'applique aussi bien à la main-d'oeuvre qu'aux matériaux.*
3. Pendant toute la durée de cette garantie, le propriétaire peut changer de domicile ou voyager dans n'importe quelle partie du Canada et des États-Unis,—et bénéficier tout aussi bien de ses diverses clauses.
4. Après 500 milles de parcours et 1,500 milles, le propriétaire peut demander du marchand chez qui il a acheté son auto une inspection et un ajustage gratuits, à condition d'avoir parcouru cette distance avant l'expiration de la garantie.
5. Après l'expiration de la durée de la garantie, tout propriétaire requérant du service se trouve protégé par l'emploi des pièces General Motors véritables et un système de prix fixes, lesquels sont justes et raisonnables.



LA GENERAL MOTORS OF CANADA, LIMITED, a toujours compris que,—quelle que soit la valeur des voitures qu'elle construit,—leurs propriétaires n'en tirent entière satisfaction que s'ils peuvent compter sur le service assuré par l'usine et le vendeur.

C'est pour cette raison que la General Motors of Canada, Limited, fut toujours la première à assurer à sa clientèle un service pratique et accommodant. Avec sa Politique de Service au Propriétaire General Motors,—la plus complète qui ait jamais été consentie aux acheteurs d'autos canadiens,—on peut dire que la General Motors of Canada, Limited, démontre de la manière la plus sensible l'intérêt qu'elle porte à sa vaste clientèle.

Cette politique de grande envergure couvre non seulement les standards de construction solide de la General Motors, mais une inspection des plus soignées pour protéger le placement que vous faites en achetant un Chevrolet, Pontiac, Oldsmobile, Marquette, Oakland, Viking, McLaughlin-Buick, La Salle ou Cadillac. Pour se faire une idée de l'importance, pour les futurs acheteurs d'autos neufs, de cette politique de service, il suffit de s'arrêter à la clause qui prévoit le

remplacement gratuit—par tout vendeur du Canada et des États-Unis tenant la même marque d'auto — de toute pièce (pneus exceptés) jugée défectueuse, comme matériaux ou exécution dans les 90 jours de la livraison, ou après 4,000 milles de roulement, suivant le cas qui se produit le premier. Ceci s'applique à la main-d'oeuvre aussi bien qu'aux matériaux.

Le contrat signé—qui est remis à tout acheteur d'un nouvel auto General Motors—est appuyé par l'organisation de service la plus complète et la plus efficace au Canada. On trouve dans tout le Dominion plus de 2,000 postes de service General Motors autorisés. La General Motors maintient en outre huit entrepôts pour la distribution des pièces, à des endroits stratégiques, de sorte que vous n'êtes jamais à plus de quelques heures d'un dépôt de pièces General Motors, où que vous voyagiez au Canada.

Demandez à votre plus proche dépositaire General Motors de bien vous renseigner sur la Politique de Service au Propriétaire vous garantissant une satisfaction durable, quel que soit l'auto de la General Motors que vous achetiez.

CHEVROLET • PONTIAC • OLDSMOBILE • MARQUETTE • OAKLAND
VIKING • • McLAUGHLIN-BUICK • • LASALLE • • CADILLAC

Tous avec Carrosserie par Fisher

GENERAL MOTORS of CANADA LIMITED

Usines à Oshawa, Walkerville, St. Catharines, Régina.



"VOICI QUELQUE CINQ ANS", DIT SORBIER.

LE BROWNING

par *Albert Willemet*

VOUS admirez ce pistolet automatique?" demanda Sorbier souriant.

— Je n'admire pas, dit Jadin, car je n'ai que trop connu l'ouvrage de ça pendant la guerre.

— Moi non plus, je n'admire pas, ratifia Raulay; mais je m'étonne de la place donnée à cet objet, dans une vitrine aux objets précieux, entre un autographe de Victor Hugo et une miniature tendrement expressive de Watteau.

— Ne vous étonnez pas, dit Sorbier, et songez simplement que voici de trois siècles différents, trois souvenirs d'amour.

— Comment cela?

— Je précise: une balle, partant du canon de ce pistolet, devait m'apporter la mort, et c'est l'amour qu'elle apporta.

— Parbleu! dit Jadin, nous demandons d'autres précisions. En grâce, allez-y donc de votre histoire.

— Voici quelque cinq ans, dit Sorbier, par une chaude après-midi de

juin, j'allais flânant par les rues jouxtant Passy et Auteuil. Ainsi, rêvant, musant, je goûtais le recueillement de ces lieux si calmes, enviant la quiétude des petits hôtels derrière leurs bouts de jardin.

Tout disait la douceur et la paix. Mais c'était — comme exprime un vieux cliché — le calme avant l'orage.

Un bruit insolite me fit, en effet, changer soudain de disposition.

A quelques pas devant moi, la porte d'un hôtel, sans jardin celui-là, venait de s'ouvrir; j'entendis les éclats de voix de deux interlocuteurs. L'une de ces voix, fort menaçante, avait des rauquements furieux. Cela sentait le drame.

Brusquement, de la porte ouverte, un homme jaillit, comme poussé de côté. Il trébucha. Presque aussitôt, je le vis se retourner, faisant face à la porte qui se refermait. Fonçant rageusement, il la repoussa; puis, com-

me s'il redoutait un danger, il fit un bond en arrière, mit la main à sa poche et tira un browning.

Il arma l'instrument. Une balle partit, en l'air, à ce qu'il me sembla.

La porte restait ouverte à présent.

L'homme avança, l'arme tendue. La folie du meurtre était dans ses yeux. Il eut des mots entre-coupés:

— J'aurai ta peau. Et je la tuerai.

Je songai:

— La lecture des faits divers a tourneboulé la cervelle de cet olibrius.

Mais...

Mais je n'essaierai pas de vous dire quel geste inconscient me jeta en avant.

Ce fut ainsi que je repris connaissance au moment où, d'un bond de fauve, je tombai sur les épaules de l'agresseur. Il y eut une double chute. Le pistolet tomba; mais l'homme le reprit.

J'avais, encore solidement incrusté, le souvenir d'une pratique ancienne et suivie de la lutte gréco-romaine.

Une tirade violente sur le poignet droit — côté browning — et sur le bras de l'individu me permit de ne pas recevoir en plein corps la balle qui partit. Et je m'offris l'adversaire, en ceinture arrière un peu basse. Je serrai de mon mieux. L'homme gémit, le ventre endommagé.

Mais il frappait de la crosse du pistolet afin de briser l'étreinte. Je pus accrocher le poignet offensif de la main droite. La lutte se précisa entre ce poignet et cette main, lutte très dure d'abord, presque facile ensuite.

Et je parvins à appliquer le canon de l'arme sur la poitrine de l'homme.

Moins inquiet, je pris le temps de respirer. L'autre se tordait, tâchant d'échapper à l'étreinte. En vain, car le serrais désespérément; je serrais... comme un sourd.

Oui, je peux bien le dire: comme un sourd. Car je n'entendis rien.

(Suite à la page 40)



— CHUT! MURMURA-T-ELLE.

Une Visite Nocturne

par Conan Doyle

JE racontai mon histoire quand on m'arrêta, mais personne ne voulut me croire. Je la racontai de nouveau lors du procès. Je dis la chose dans son entier, comme elle était arrivée, pas davantage. Dieu m'assiste! je mis tout au plus juste, et les paroles et les gestes de lady Mannering, et mes paroles et mes gestes. Et pour y gagner quoi? "L'accusé a fait une déclaration incohérente, inadmissible dans les détails, et ne reposant sur aucun semblant de preuve": ainsi s'exprima l'un des journaux de Londres; pour les autres, ce fut comme si je n'avais présenté aucune défense. Et pourtant, j'ai vu, de mes yeux vu, le meurtre de lord Mannering; et j'en suis aussi innocent que n'importe lequel des jurés qui me jugèrent.

Puisque aujourd'hui vous êtes là, Monsieur, pour recevoir les pétitions des prisonniers, voici la mienne. Je vous demande de la lire, seulement de la lire. Puis renseignez-vous sur le caractère de cette "lady" Mannering, — si du moins elle garde toujours le nom qu'elle portait il y a trois ans, quand, pour mon malheur, je fis sa rencontre. Chargez de cette enquête un agent privé ou un homme de loi; et vous en saurez vite assez pour vous convaincre que mon récit est la vérité pure. La moindre recherche vous mettra sur la voie.

Rappelez-vous que le crime ne profita qu'à cette personne puisque d'une femme malheureuse qu'elle était, la voilà devenue maintenant une riche veuve. Vous tenez le fil conducteur, vous n'avez qu'à le suivre et à voir où il vous mène.

Remarquez-le bien, Monsieur, je ne parle pas du cambriolage. Je ne réclame pas contre ce que j'ai mérité, n'ayant pas eu plus que je ne méritais. Ce fut bel et bien du cambriolage, et je l'ai payé de mes trois ans. Je reconnais le cambriolage; mais pour ce qui est du meurtre, qui fait aujourd'hui de moi un condamné à vie — et avec un autre juge que Sir James j'y allais peut-être de la corde, — j'affirme n'être pour rien là-dedans et proteste de mon innocence. J'en viens à la nuit du 13 septembre. Je vous dirai très exactement ce qui se passa.

J'avais passé l'été à Bristol, en quête de travail. Je crus savoir que j'en trouverais à Portsmouth, car je suis bon mécanicien; et je me mis en route à travers le sud de l'Angleterre, m'occupant sur mon chemin à mille brico-

les. J'essayai de tout pour me tirer honnêtement d'affaire, car je venais de passer un an dans la prison d'Exeter, et ne me souciais plus de loger chez la reine. Mais on a du mal à s'employer quand le nom qu'on porte n'est plus sans tache; et tout ce que je pus faire, ce fut de vivre. Enfin, après dix jours passés à couper du bois et casser des cailloux pour un salaire de famine, je me trouvai près de Salisbury avec une coupe de shillings dans la poche, à bout de patience. Il y a, sur la route, entre Blandford et Salisbury, un cabaret qu'on appelle "Le Bon Vouloir". J'y louai un lit pour la nuit. J'étais assis dans la salle, tout seul, à l'heure de la fermeture, quand le cabaretier, un nommé Allen, s'approcha de moi, et se mit à dévider son écheveau sur les gens du voisinage. C'était un homme qui aimait bavarder; si bien que je restai là, à fumer, tout en vidant, sur sa prière, un broc d'ale. Et je ne pris pas grand intérêt à ce qu'il disait, jusqu'au moment où, le diable s'en mêlant, il vint à parler des trésors de Mannering Hall.

— Vous voulez dire la grande maison sur la droite avant d'entrer au village? demandai-je. Celle avec un parc?

— Précisément. La maison blanche avec des piliers, sur la route de Blandford.

Je l'avais remarquée en passant, et il m'était venu à l'esprit, comme ça, qu'on pouvait facilement s'y introduire. J'avais écarté cette idée, mais voilà qu'à présent l'aubergiste m'y ramenait avec son énumération des richesses.

— Jeune, dit-il, le maître du lieu était déjà un grigou. Vous pensez s'il l'est à son âge! N'empêche qu'il a eu quelque agrément avec sa fortune.

— Quel agrément peut-il avoir eu s'il ne la dépense pas? demandai-je.

— Eh bien, mais il s'est payé la plus jolie femme d'Angleterre! C'est au moins cela, comme agrément. Elle pensait avoir la disposition de l'argent, elle fait aujourd'hui la différence.

— Et qu'est-ce qu'elle était? dis-je, par manière de dire quelque chose.

— Rien du tout quand le vieux lord en fit sa lady. Elle arrivait de Londres. Des gens prétendaient qu'il l'avait prise au théâtre. Personne ne savait. Le vieux était resté dehors tout un an. A son retour, il amenait une jeune femme. Elle est toujours là. Stephens, le maître d'hôtel, me raconta une fois qu'elle égayait toute la maison dans les premiers temps de son arrivée; mais les façons mesquines et blessantes de son mari, la solitude où il la confine, car il déteste voir un visiteur, l'amertume de ses paroles, car sa langue est un aiguillon de guêpe, ont fait que la vie s'est comme retirée d'elle, et qu'elle est devenue une pâle et silencieuse créature qu'on voit errer

(Suite à la page 32)

LA DOUBLE MEPRISE

par Léo Dartey

DU jour où il avait été présenté chez les Barillier, Paul Leng devint éperdument épris de la délicieuse Elyane... Mais allez donc avoir quelque courage devant le regard malicieux d'un enfant espiègle qui ne semble songer qu'à railler et se moquer?... Trompé par une apparence volontairement sceptique et impitoyable, le pauvre Paul n'aurait jamais osé lui laisser deviner le sentiment profond et violent qu'il gardait en son coeur comme dans un tabernacle sacré, par crainte de la voir aussitôt l'en railler. Et, malheureux, troublé, il se contentait à chaque rencontre de lui lancer de longs et douloureux regards, sans oser s'approcher et lui causer. Mais comme il éprouvait le besoin de se rapprocher d'elle, en quelque sorte de n'importe quelle façon, il s'entretenait longuement avec sa soeur aînée, Odette. De temps à autre, dans la conversation, le nom d'Elyane surgissait. Un léger détail sur la jeune fille, un mot concernant ses habitudes, cela suffisait à Paul pour lui faire goûter un charme particulier à ces entretiens qu'il recherchait plus que tous autres, et bientôt cela eut une conséquence imprévue. Devant tant d'empressement, toute la famille Barillier se convainquit que Paul était épris d'Odette. Les parents s'en réjouirent. Elyane perdit peu à peu son bel entrain et dépérit lentement. Seule, Odette, quoique un peu préoccupée, semblait garder sa sérénité.

Un jour, cependant, elle surprit Elyane qui sanglotait, le visage enfoui dans un coussin et, violemment émue, elle s'approcha :

— Allons, allons, qu'y a-t-il encore? Comme tu deviens triste depuis quelque temps, ma chérie! Je ne reconnais plus mon cher petit merle moqueur qui chantait sans cesse. On te trouve pleurant dans tous les coins.

Elle avait enveloppé de son bras le buste raidi de la jeune fille.

— Allons, murmura-t-elle tendrement, dis. Confesse-toi bien vite à ta

grande soeur qui t'aime tant, vilaine cachottière!

— Je ne peux pas! Je ne peux pas! sanglotait Elyane résistante.

— Qu'y a-t-il donc? fit-elle surprise. J'avais cru. Eh! oui, c'est de nos âges... J'avais pensé que... peut-être... tu aimais quelqu'un?

Un sanglot plus violent acheva de la convaincre.

— Allons, dis, qui est-ce?

Mais toutes ses insistances furent vaines. Elyane gardait bien son se-

cret. Odette comprit qu'elle n'apprendrait rien ainsi, et résolu de connaître par la patience et l'observation ce qu'on voulait lui cacher si obstinément.

Elle n'eut, en effet, pas à guetter longtemps sa soeur pour s'apercevoir que chaque nouvelle crise de désespoir correspondait avec une visite de Paul.

— Mon Dieu! murmurait-elle consternée. Pauvre petite! comme elle l'aime, et qu'elle doit m'en vouloir à moi qui, bien involontairement, ait pris sa place dans ce coeur!

Une telle gêne en résulta entre elle et Paul que celui-ci finit par s'en apercevoir et, prenant tout son courage, il lui demanda un jour :

— Mademoiselle Odette, vous aurais-je contrariée, blessée... bien involontairement? Je vous trouve tellement changée, presque hostile à mon égard! Si vous saviez comme j'en suis désolé! J'avais pris un tel plaisir à nos causeries. Ah! tout au moins si vous devez me retirer votre sympathie, rendez-la-moi encore pour quelques instants.

Elle demanda surpris :

— Quelques instants, pourquoi faire?...

— Pour me permettre de vous faire un aveu.

Elle l'arrêta doucement.

— Oui, je sais, j'ai deviné! Mais pourquoi parler? Il vaudrait mieux pas, je vous assure.

— Oh! dit-il consterné, vous me croyez donc condamné d'avance?

— Monsieur Paul, lui dit-elle, gentille, je ne voudrais pas vous faire de peine, mais vous avez été bien peu clairvoyant ici.

— Hélas! hélas! comment serait-on clairvoyant quand on aime?

— Mais pourquoi choisir aussi, des deux, pour l'aimer, celle qui n'a pour vous qu'une sympathie affectueuse... tandis que l'autre...

Paul, suffoqué, la considéra un instant, avec stupéfaction. Quoi, l'aimait-elle donc, elle, Odette, puisque, après lui avoir affirmé qu'il se trompait en demandant Elyane, elle lui laissait entendre qu'une autre dans sa maison! Il bredouilla.

— Je suis confus, croyez bien, désolé, pardonnez-moi! Je n'aurais pas dû, certainement, m'adresser à vous pour un tel aveu, mais je ne pouvais pas me douter... Ah! pardonnez-moi si je vous ai peinée!

— Enfin, insista Odette, pourquoi ne voulez-vous pas essayer loyalement d'aimer qui vous aime? Je vous assure que celle que vous aviez choisie de nous deux l'en était guère digne! D'ailleurs, elle aime ailleurs, et...

Paul sursauta comme un fou.

— Ah! C'en est trop, cria-t-il. Il vaut mieux, pour moi, fuir cette maison!

Odette essaya de le rattraper.

— Attendez au moins, pour dire adieu à Elyane!

— Jamais! Jamais! déclara farouchement le jeune homme. Je ne veux plus la revoir!

— Ma pauvre petite Elyane, songeait Odette dépitée, en entendant la porte claquer sur la fuite précipitée du jeune homme. Je n'ai guère réussi!

(Suite à la page 41)



IL FUT CONCLU DE BIEN
DOUCES FIANÇAILLES.



TOUT LE MONDE S'ÉTAIT LEVÉ.

LE VIN... L'AMOUR...

par Albert Willemet

LE romancier Georges Latel, et Madame, avaient agréablement fait les choses. Le menu, ordonné avec art et corsé de vins délectables nous avait disposés à l'optimisme.

Bardy fredonna le vieil air :

*L'amour, c'est le soleil,
Le vin, c'est la rosée...*

— C'est d'amour païen que parle votre chanson, dit le poète Jumier. Laissez-moi préférer ce refrain nostalgique un peu :

*Le cristal le plus pur, le plus brillant bohème,
Ne valent pas mon verre où burent mes amours.*

— Je lui dois les premiers émois de ma rêveuse enfance.

— Vous devenez lyrique...

— Sincère seulement. *In vino veritas...*

— Doux rimeur, vous avez raison, dit notre hôte, et j'avouerai bien volontiers que d'aimer le bon vin me conduisit à l'Amour — avec un grand A — tout simplement.

— Gageons qu'il y a une histoire.

— Une anecdote, tout au plus.

— Mais pour l'amour du vin, Latel, contez-nous-la, jeta Jumier, dans un alexandrin.

*

* *

— La chose, dit Georges Latel, advint quelques deux ans après la guerre. J'achevais alors, au long de la côte bretonne, une cure estivale de solitude, silence et plein air.

Vers la fin d'une chaude après-midi d'août, je cyclais, nez au vent, sans souci, lorsqu'un piéton fantaisiste arrive sous ma roue. Un saut brusque me permet d'éviter l'accident. L'homme se retourne ahuri, puis :

— Latel ! pas possible, dit-il.

Et je reconnus Guéret, le brave Guéret, un bon compagnon de certains coups durs de l'Argonne.

— On peut dire que tu tombes bien, exclama le camarade en me serrant les mains.

— Evidemment, j'aurais pu faire un plat-ventre, répliquai-je, non sans à propos.

— Ce n'est pas à cela que je pensais. Mais ton arrivée est providentielle.

— A cause... ?

— J'ai besoin de toi. Il faut que tu m'aides. Toi, tu es un littéraire. Moi, pas. Alors comme il me faut des conseils, tu seras là ; tu seras même un peu là. D'ailleurs, j'ai parlé de toi ; déjà, ça m'a fait bien venir. Si je te montre, cela ira tout-à-fait bien.

— Que signifie ?

— Je suis en villégiature. Des gens chics. L'infirmière qui m'a soigné pendant la guerre. Son nom ? Mlle Germaine Récourt. Je lui dois d'avoir gardé ma jambe gauche "amochée" par un éclat d'obus. Alors, des chics types aussi. Je savais qu'elle habitait par ici, l'été, avec son père veuf. Ils ont une propriété. Je suis venu leur rendre visite, il y a trois jours. Ils m'ont invité. Ah ! gentils, mon vieux. Je ne voulais pas les gêner. Ils ont insisté tant... bref, j'y suis pour trois jours encore.

— Et alors ?

— Alors, il y a la question du vin. J'ai fait des gaffes. Il y a des tas de verres, grands, moyens, petits ; je m'y perds. A mon idée, on devrait mettre le meilleur vin dans des grands verres.

Cette opinion m'a valu des inconvénients. Il est vrai que j'ai eu l'indulgence du tribunal, mais ça ne fait rien : il faut que je te présente ; cela me posera.

— Diable de Guéret ! On ne lui résiste pas. J'eus beau me défendre.

Une heure après notre rencontre, et sous le prétexte que je lui rendrais service, il me présentait à ses hôtes.

Mlle Germaine Récourt devait avoir été une exquise infirmière, et je me sentais un peu jaloux des soins reçus par ce brave Guéret. M. Récourt fut charmant pour moi. Le père et la fille me parlèrent de mes oeuvres, comme si j'étais promis à l'immortalité. Et il me fallut accepter de me joindre à eux, dès le soir même.

(Suite à la page 41)



L'Energie Universelle

par Louis Roland

L'UNIVERS, c'est-à-dire tout ce qui existe, êtres vivants ou en apparence inanimés, plantes, rochers, grains de poussière et montagnes, atomes composant la matière et soleils formant les constellations, tout cela se meut, s'agite, va et vient, se déplace sous l'influence d'une force mystérieuse autant que formidable et dont l'homme ne connaît que les seules manifestations qui atteignent ses sens, soit bien peu de chose.

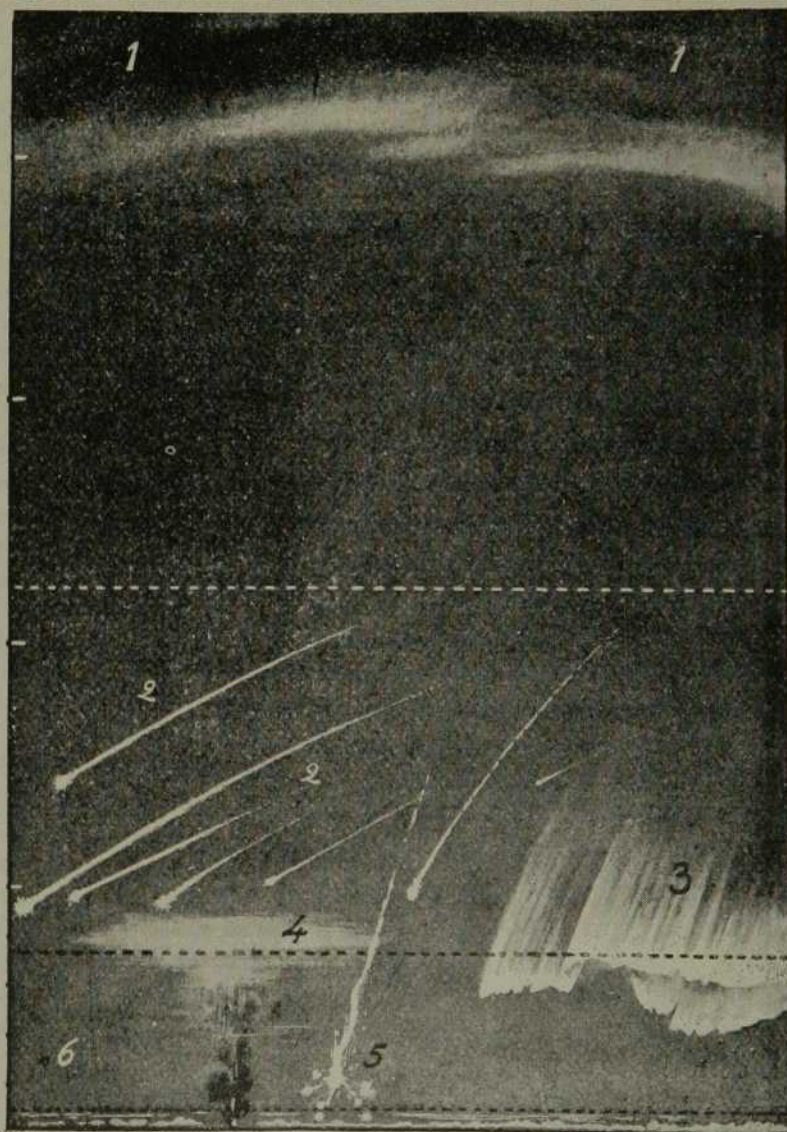
Si nous avions des microscopes assez puissants pour voir l'atôme, nous serions effrayés par l'incroyable rapidité de mouvement des électrons qui le constituent; si d'autre part nous pouvions assister à la course éternelle des astres d'un observatoire magique situé dans l'espace et d'où nous les verrions défiler devant nous, notre surprise ne serait pas moins grande à les voir se diriger avec des vitesses fantastiques vers leur destinée que nous ignorons et qui les appelle implacablement.

La nébuleuse d'Andromède, par exemple, se déplace dans l'espace à la vitesse de deux cents milles à la seconde, soit dix fois plus vite que la terre

dans sa course autour du soleil, ou près de quatre cents fois plus vite qu'un boulet de canon; c'est une vitesse à laquelle rien n'est comparable dans ce que nous voyons sur la terre et avec laquelle il suffirait de quinze secondes pour aller de Montréal à Paris. Quelle est l'origine de cette extraordinaire vitesse et où va la nébuleuse?

Nous ignorons son but final, si toutefois elle en a un, mais nous savons parfaitement une chose, c'est que nous sommes sur son chemin. Cette nébuleuse n'est pas sur le catalogue d'Hipparque établi il y a environ deux mille ans, car elle était encore trop loin pour être visible comme aujourd'hui à l'oeil nu. Depuis cette époque elle a parcouru environ douze trillions de milles et elle arrive en droite ligne sur nous. Gare au coup de tampon!

Elle en a déjà donné un en passant, en 1885, à une étoile noire et de ce prodigieux choc est sortie une étoile nouvelle, ce qui est probablement le destin de notre planète un beau jour qu'il est d'ailleurs possible de déterminer à quelque chose près. Elle n'est plus très loin en effet, la fameuse né-



Dans la gravure du haut, la photographie d'une des plus belles aurores boréales observées. En dessous: 1, aurores boréales des grandes hauteurs (250 à 300 milles); 2, région des étoiles filantes (70 à 150) milles; 3, aurore boréale en draperie (40 milles); 4, poussières en suspens formant des nuages lumineux; 5, bolide éclatant à une douzaine de milles du sol; 6, point le plus élevé qu'atteignent les ballons-sondes; en dessous, sous la ligne pointillée, zone des nuages.

buleuse, à quelque chose comme cent vingt trillions de milles simplement. La lumière parcourt cette distance-là en dix-neuf années seulement, mais comme Andromède ça mille fois moins vite, cela nous donne encore dix-neuf mille ans à respirer. Nous, ou plutôt nos successeurs ici-bas...

Si toutefois Andromède ne change pas de direction, et rien jusqu'ici n'indique qu'elle ait cette intention, la terre achève ses derniers siècles. L'énorme collision la vaporisera ou tout au moins la remettra en état de fusion, mais ceux qui seront dessus n'auront même pas le temps de s'en apercevoir. Nous voilà donc prévenus, et cela par le mécanisme indérégable des astres dans l'univers, notre boule terrestre aura le coup de tampon final dans dix-neuf mille ans d'ici. Après tout, cette prédiction-là en vaut bien une autre; elle a du moins l'avantage de ménager notre égoïsme.

Dans l'univers, il n'y a pas que des astres qui se promènent, tournent, virevoltent, jouent à cache-cache les uns avec les autres et parfois se donnent un coup de caboche quand ils viennent à voisiner de trop près, il y a aussi une quantité de choses qui sont invisibles ou n'apparaissent que dans des conditions spéciales.

Telles sont les aurores boréales, ce phénomène parfois magnifique que l'on observe de temps à autre au Canada comme en plusieurs autres pays. L'apparition de ces nappes veloutées de couleurs changeantes charme les yeux et a longtemps intrigué les savants au sujet de ses causes et de ses origines; actuellement encore ils ne sont pas tous du même avis.

Elles sont assez difficiles à photographier malgré la précision des appareils employés, à cause de leur grande mobilité; on arrive cependant à en obtenir de fort bons clichés comme celui que nous reproduisons dans notre gravure.

La hauteur des aurores boréales est variable mais toujours très grande, plusieurs centaines de milles, en moyenne deux cents; également leur fréquence varie suivant les saisons: elle est plus grande au printemps et en automne qu'en été et en hiver.

Quant à leur composition, c'est-à-dire leur nature, les avis, je l'ai dit, sont très partagés à ce sujet. Les uns prétendent que ce sont des phénomènes cosmiques, c'est-à-dire qu'elles sont formées de poussières impalpables et flottant dans l'espace, les autres que ce sont des jeux de lumière (?), d'autres qu'elles sont dues à des courants magnétiques et d'autres enfin qu'elles sont de nature électrique. A notre avis, ce sont ces derniers qui ont raison.

A ne considérer que ce qui constitue notre voisinage immédiat, c'est-à-dire ce qui se passe dans notre atmosphère y compris ses régions raréfiées, il est donc possible d'observer déjà pas mal de phénomènes qui peuvent nous

donner une idée de la puissance ainsi que de la manifestation continue de l'énergie universelle. Ce qu'on pourrait appeler la partie basse et qui est la zone des nuages s'étend en hauteur jusqu'à environ trente mille pieds, mais l'air devient de moins en moins dense à mesure que l'on s'élève et la température baisse de plus en plus.

A l'aide de ballons-sondes munis d'appareils enregistreurs, on a étudié l'état de l'atmosphère dans les hautes régions mais on n'a pas encore dépassé jusqu'ici une centaine de mille pieds, ce qui est déjà fort joli, car ce sont des hauteurs qui sont interdites à l'homme même avec le plus puissant aéroplane et, vraisemblablement, le seront toujours.

L'air devient de plus en plus raréfié à mesure que l'on s'élève et, d'après les calculs, aussi précis que possible, à trois cents milles de hauteur c'est le vide complet que l'on peut obtenir avec les meilleures machines pneumatiques.

Ce ne sont là toutefois que des hypothèses; il y a très probablement, dans les hautes régions, des gaz extrêmement légers mais dont la densité est appréciable puisque c'est à leur contact, par frottement que les bolides s'enflamment pour apparaître à nos yeux sous la forme de ce que nous appelons des étoiles filantes.

Ces étoiles, qui n'en sont pas du tout, sont des fragments solides qui existent en énormes quantités dans le vide de l'espace; il y en a de toutes les grosseurs et, quand ces fragments arrivent dans la zone d'attraction de la terre, ils se précipitent sur elle avec une vitesse de plus en plus grande. Ils arrivent ainsi dans les hautes régions de l'atmosphère à une vitesse d'environ trente-cinq milles à la seconde; ils subissent alors un violent échauffement par frottement, s'enflamment et laissent derrière eux une traînée lumineuse de gaz et de vapeurs incandescentes.

Les bolides disparaissent ordinairement sans bruit après avoir tracé un sillon plus ou moins long; quelquefois ils éclatent avec bruit et cette détonation est alors entendue à de très grandes distances. Parfois aussi des éclats arrivent jusqu'au sol et l'on en trouve de toutes les grosseurs. Ceci fera d'ailleurs sans doute le sujet d'un article ultérieur.

D'où viennent exactement ces bolides? Pendant combien de temps ont-ils flotté dans l'espace avant de venir s'abattre sur la terre? Est-ce ce que l'on appelle de la poussière cosmique, de la matière de planètes qui n'ont pas eu les possibilités de s'agglomérer, ou peut-être aussi des débris de planètes ayant existé mais qu'un cataclysme quelconque a détruites?

Ce sont là des questions à la vérité passionnantes mais auxquelles on ne peut pas répondre d'une façon précise, car toutes ces suppositions peuvent être vraies.

Mais tout ceci ne représente que des phénomènes qui frappent directement nos yeux et qui ne sont qu'une très faible partie de ceux qui se manifestent continuellement dans l'espace. Il y a, entre les planètes, entre les étoiles, dans ce vide immense et sans fin qui dépasse notre imagination, des mouvements mystérieux, des ondes invisibles à nos yeux, des radiations dont quelques effets seulement nous sont connus; il y a enfin une puissance énorme, continue, infatigable et dont la précision est infiniment meilleure que celle des mouvements d'horlogerie les plus parfaits.

Parmi les rares mouvements ou ondes que nous connaissons, il y a les rayons lumineux visuels et les ultravisuels, les rayons N, les ondes hertziennes, les rayons X, les rayons cathodiques, les radiations des corps radioactifs et quelques autres encore qui ne sont toutes au fond, très probablement qu'une seule et même chose mais sous des aspects différents et avec des effets divers à cause de la nature ou de la fréquence de leurs vibrations.

Il y a cette prodigieuse force de la gravitation qui se manifeste, non pas jusqu'aux extrêmes limites des univers puisqu'il n'y a point de limites, mais à des profondeurs d'espace forcément incalculables et qu'il serait puéril de vouloir représenter par des chiffres.

La création, c'est-à-dire l'ensemble des univers jusqu'à perte d'imagination, est une formidable trinité faite d'éternité, d'infini et de puissance; ces trois états sont inséparables l'un de l'autre; notre raison leur donne une attribution, une manière d'être spéciale à chacun pour essayer de les comprendre, mais en réalité ce n'est qu'une seule et même chose; l'espace, le temps, la force sont intimement liés et tout ce que nous pouvons connaître de plus merveilleux ici-bas n'en est qu'une très faible émanation, celle que peuvent saisir au passage nos sens très incomplets et très imparfaits.

On a mesuré la vitesse de la lumière que l'on a trouvé d'environ deux cents mille milles à la seconde, mais c'est un résultat essentiellement relatif et qui ne signifie rien du tout. Qu'est-ce en effet qu'une seconde? c'est la quatre-vingt-huit mille quatre centième partie d'une journée de vingt-quatre heures, et ce que nous appelons une journée n'est pas autre chose que le résultat d'un tour de la terre sur elle-même. Maintenant, qu'est-ce qu'un mille? une mesure de convention, pas autre chose, et c'est avec des éléments aussi primitifs, essentiellement variables selon les planètes que nous devons aborder les grandes questions de l'infini puisque nous n'avons pas d'autres outils de mesure à notre disposition!

Les chiffres que nous obtenons et qui sont à la base de la pauvre science humaine ne signifient donc pas grand chose et même rien du tout quand on les met en égard de la prodigieuse éner-

gie universelle qui a l'éternité comme durée et l'infini comme champ d'action. Où est la base immuable dans tout cela, où est le point de repère fixe? Nulle part. Ce qui nous semble vrai à nous est une erreur pour les habitants de la planète Mars, une autre encore pour ceux de Vénus et ainsi de suite des autres.

Il serait plus facile de mesurer le tour de la terre avec une bout d'allumette que de vouloir évaluer les forces de l'infini avec nos pauvres moyens; tous les plus beaux calculs ne sont que des trompe-l'oeil et ce que l'on croit de solides constructions mathématiques n'ont que des apparences pour fondations.

D'ailleurs, les ondes de l'infini jouent parfois de vilains tours au savant qui a la prétention de vouloir trop en connaître sur leur compte. C'est ainsi que, pour cette vitesse de la lumière qui est en cause, il y a une petite chose qui ne laisse pas d'embarrasser bougrement nos plus perspicaces éplucheurs de formules mathématiques. La vitesse de progression de la lumière est de deux cents mille milles à la seconde; très bien, mais, que l'on aille à la rencontre du rayon lumineux ou bien qu'on se sauve devant, sa vitesse reste quand même la même pour nous. Que la terre se déplace dans le sens qu'elle voudra, les rayons qu'elle rencontre lui arrivent toujours avec la même vitesse; or, il n'y a pas besoin d'être bien malin pour savoir que si l'on court dans le sens du vent ou bien si l'on court à sa rencontre, sa vitesse "relative" change tout au tout pour nous dans les deux cas. Pourquoi la même chose ne se produit-elle pas quand il s'agit de cet autre mouvement qui s'appelle la lumière?

La question est posée à Mr. Einstein et à quelques autres encore qui ne sont au fond pas plus malins que lui. Seulement, elle a toutes les chances de demeurer sans réponse.

Ce que nous voyons est peu de chose, ai-je dit; ce que nos instruments les plus perfectionnés nous permettent d'apprécier ou de deviner n'est pas beaucoup plus en regard de tout ce qui existe autour de nous et dont nous ne soupçonnons même pas la présence. Si nous pouvions nous en rendre compte, nous saurions alors que l'espace tout entier, même ce qui nous semble complètement vide est rempli d'une multitude de vibrations et de rayons qui se croisent dans tous les sens sans interruption; l'énergie universelle est partout, il n'y a rien d'immobile, depuis l'imperceptible atome jusqu'aux étoiles grosses plusieurs millions de fois comme notre propre soleil.

Un tel état de choses est réellement stupéfiant mais il y a encore quelque chose qui l'est davantage: c'est que l'on trouve des gens qui s'imaginent que cela s'est fait tout seul...

FEUILLETON DU SAMEDI

L'Héritage du Comte Borovich

Par JEAN DE BARASC

DEUXIEME PARTIE

No 7 (Suite)

II

Nicole Moulin est une jeune française, orpheline, qui est entrée comme institutrice de la petite Marga, la fille du prince Alexandre Strelinger, de Roumanie.

Le fils du prince, Ivan Strelinger, est amoureux de la gentille institutrice, mais le protocole veut qu'Ivan épouse une jeune fille de son rang.

Son père, Alexandre, lui cherche une fiancée, mais Ivan ne songe qu'à Nicole.

— Michel est maître de son cœur, dit-elle... Sans doute je serais très heureuse que votre délicieuse Solange lui plaise... Il ne trouvera jamais femme plus jolie ni plus spirituelle... Mais, vous savez... les jeunes gens!... «L'amour est enfant de Bohême!»

La comtesse ne parut pas goûter cette réminiscence de *Car-men*.

— Si vous voulez bien, répartit-elle, votre fils ne jurera bientôt plus que par les beaux yeux de Solange...

— En êtes-vous sûre?

— Une mère peut tout ce qu'elle veut sur le cœur de son enfant, à condition de savoir s'y prendre...

— Vous n'avez rien pu vous-même, chère amie, pour amener Solange à épouser un de ses riches marquis...

— C'est qu'elle aimait Michel...

— Pauvre petite! Mais si par hasard Michel avait déjà, lui aussi, une idée en tête...

— Bah!... Ce n'est pas à ses cours de Grenoble qu'il aura eu le temps de s'amouracher!

— Qui sait?

— Vous a-t-il fait quelque confidence à ce sujet?

— Non, jamais...

— Eh bien, alors!... C'est qu'il suit ses cours comme un petit garçon bien sage; ou bien s'il a eu quelques amourettes, elles étaient sans conséquence!... Seulement il ne faudrait pas attendre qu'il fût trop tard... Il va

avoir un congé au jour de l'an, n'est-ce pas?

— Quelques jours au plus... Je ne sais même pas s'il viendra à Paris... Il nous délaisse un peu, vous avez.

— C'est votre faute, chère Madame... Ce n'est pas le moment de le laisser courir, il me semble!

— Je ne comprends pas...

— N'a-t-il pas eu sa majorité le vingt-trois mars dernier?

— Si! Mais il me semble à moi que ce soit justement pour lui une raison d'être libre...

La comtesse de Saint-Gilbert pinça les lèvres:

— Vous oubliez le changement qui doit s'opérer dans votre situation, quand votre fils sera marié!

Eliane se redressa, légèrement hautaine.

— Je ne vois pas du tout, répondit-elle, le rapport qu'il y a entre ce changement de situation et le mariage de Solange...

La grosse comtesse haussa impertinemment les épaules.

— Allons donc! dit-elle en mettant les poings sur les hanches. Trêve de manières... Solange aime Michel. Moi, j'approuve ce mariage parce que je sais que Michel, marié, sera l'héritier d'une immense fortune, et que ce serait idiot de laisser une autre s'en emparer... Si vous m'aidez, ça va tout seul... Et vous comprenez; une fois Solange mariée à votre fils, on est de la même famille... si vous avez besoin de quelque chose, on est là.

Eliane se dominait difficilement devant les insolences de cette mégère mal dégrossie.

— Je ne dis pas non, chère amie, répondit-elle... Vous êtes trop bonne... Mais j'espère n'avoir jamais besoin de mettre à l'épreuve votre générosité... Quant à Michel... Je suis très flattée de votre confidence... Mais je ne peux que vous répéter: il est libre...

La comtesse interrompit brutalement:

— Mais vous, vous ne l'êtes pas!... Vous savez bien que je

n'aurais qu'un mot à dire pour que vous soyez jetés en prison, vous et votre prince Strelinger!

Eliane resta maîtresse d'elle-même.

— Si vous croyez me faire peur avec des menaces de chantage, dit-elle froidement, vous vous faites de grandes illusions... Vous ne diriez rien contre moi sans vous compromettre vous-même... Et vous croirait-on d'ailleurs?...

— Je connais des gens qui me croiraient, répliqua la comtesse de Saint-Gilbert en se levant... Ce sont les parents qui pleurent depuis vingt ans un enfant qu'ils croient mort...

La princesse Strelinger pâlit.

— Allons! fit-elle adoucie en se levant également. Nous ne nous quitterons pas brouillées, j'espère... Une vieille amitié comme la nôtre ne se rompt pas pour un caprice!

— C'est mon avis, dit la comtesse avec une sorte de ricanelement... C'est pourquoi je crois bien faire en vous demandant de resserrer encore des liens de cette vieille amitié en mariant nos enfants... Réfléchissez et vous verrez que c'est là leur vrai bonheur... et notre propre tranquillité.

Eliane accompagna jusqu'à la porte d'entrée la grossière comtesse de Saint-Gilbert en lui prodiguant les marques d'amabilité...

Mais à peine fut-elle de retour dans son salon qu'elle se laissa tomber sur une chaise, l'air sombre.

Elle demeura ainsi, plongée dans les pensées les plus pénibles, jusqu'au retour d'Ivan.

Celui-ci rentrait du cercle où il passait l'après-midi presque chaque jour.

Il était encore droit et vert; mais ses tempes grisonnaient fortement, et ses traits fatigués laissaient deviner une sorte d'accablement moral.

Lié à Eliane de Courneuve par les mensonges de leur passé, il

portait la vie auprès d'elle comme un fardeau.

L'ardente, la grisante passion qu'il avait éprouvée, pour elle, adroitement entretenue par la jalousie que savait faire naître à l'occasion la toujours belle coquette, brûlait encore en lui de feux mal éteints. Mais des remords le tenaillaient au souvenir de ses lâchetés et de ses trahisons d'autrefois.

Sombres et inutiles regrets! Il restait sans courage pour briser le lien qui l'enchaînait au déshonneur intime de sa conscience.

Il eût fallu pour reconquérir sa propre estime perdre celle de tous les gens qui le connaissaient. Le devoir qu'il n'avait pas su accomplir à l'heure où il s'imposait, était devenu de jour en jour héroïque: il était maintenant humainement impossible.

Il suivait donc sa route fatale, cherchant parfois dans la boisson ou le jeu l'oubli du tourment qui le rongait.

Dès son entrée, Eliane le mit au courant de la visite qu'elle venait de recevoir et des exigences de la comtesse de Saint-Gilbert.

Le rouge en monta au front du prince.

— Cette garce! s'écria-t-il... Elle ose penser que sa fille portera le titre de princesse Strelinger!... Oh! Il ne manquerait plus que cette honte!...

Mais, comme Eliane elle-même, il dut réfréner sa première indignation quand il envisagea les conséquences d'une rupture avec l'odieuse comtesse de Saint-Gilbert.

— Laissons faire, conclut-il... après tout si Michel y consent, cette petite Solange est gentille... Et s'il refuse, nous n'y serons pour rien...

Pour ne donner cependant à la dame de Saint-Gilbert aucun prétexte de mauvaise humeur, les Strelinger l'invitèrent avec sa fille à un bal qui devait se donner en leur hôtel le 27 décembre.

Sur le billet Eliane ajouta de sa main: Michel y sera.

En même temps elle avait écrit à celui-ci que son père et elle l'attendaient à Paris pendant les vacances qu'il aurait certainement pour le Jour de l'An.

Le jeune homme, un peu surpris par le ton plus affectueux qu'à l'ordinaire de la lettre maternelle, en fut touché très profondément.

— Ne calomniez-je pas mes parents en les accusant d'ingratitude? se reprocha-t-il naïvement... N'est-ce pas moi au contraire qui n'ai pas su les comprendre et leur témoigner une affection qui eût attiré la leur en retour?

Ce fut dans ces dispositions attendries que Michel débarqua chez ses parents, la veille de Noël.

Les attentions inaccoutumées de sa mère pour lui le confirmèrent dans ses bons sentiments. Il y répondit aussitôt, selon sa nature généreuse, avec tout l'élan de son cœur.

Mais un frisson courut dans ses veines lorsque la princesse lui dit, du ton léger dont elle parlait de toutes choses :

— Ton père et moi avons pensé beaucoup à toi ces temps-ci... Nous t'avons trouvé une jeune fille ravissante... qui t'aime déjà... et qui sera une femme exquise...

— Oh! balbutia-t-il, gêné, je ne pense pas à me marier... tout de suite.

— Sans doute... Mais dès que tu seras sorti de ton école d'électricité, tu nous feras plaisir de te créer un foyer... c'est si bon, si doux, la famille !

L'ancienne danseuse de music-hall, la mondaine étourdie, découvrait des accents édifiants pour toucher le cœur de son fils.

— Chère maman, répondit-il ému, personne plus que moi n'apprécie le charme d'un foyer uni, où l'on est avec sa femme et ses enfants, comme si on n'avait qu'une seule âme... J'ai eu le bonheur de rencontrer à Grenoble une famille comme celle que je souhaite de fonder... Et... dois-je vous l'avouer?... Il y a là une jeune fille... parfaite... dont je voudrais faire ma femme...

Eliane fronça légèrement les sourcils.

— Excusez-moi de ne vous en avoir encore jamais parlé, conti-

nua-t-il... A elle-même je n'ai rien dit.

— Mais alors, s'écria la princesse en riant, ce n'est qu'une ombre d'amourette comme il en passe dans le cerveau de tous les jeunes gens... Un feu follet sans consistance!... Il ne faut pas t'attacher à cette idée... Tu es fort peu sorti dans le monde... La première petite coquette que tu as rencontrée a troublé ton cœur...

— Oh! Maman... Je vous assure qu'elle n'est pas coquette... Elle n'a rien fait pour attirer mon attention.

— Elle est adroite, sans doute... Je serais fort étonnée qu'elle n'ait pas fait un gentil calcul d'arithmétique en connaissant ta fortune.

— Oh!... Vous la calomniez atrocement, maman...

— Est-elle riche ?

— Non... Du moins je ne le crois pas. Son père est professeur...

— Professeur!... interrompit dédaigneusement Eliane. En voilà un métier pour le beau-père du prince Strelinger.

Michel releva la tête, vivement froissé.

— C'est le plus honorable des hommes, prononça-t-il sèchement. Tout le monde à Grenoble l'aime et l'estime...

La princesse comprit qu'elle devait manoeuvrer avec plus de délicatesse si elle voulait arriver au but qu'elle se proposait.

— Pardonne-moi, dit-elle... Tu as raison. Dans le monde où nous vivons, on a trop souvent de faux préjugés... Il semble que, pour être vraiment chic il faille qu'un homme ne fasse rien... c'est absurde! Mais il faut que tu voies Solange de Saint-Gilbert... Ça ne t'engage à rien, n'est-ce pas?... Nous donnons un bal samedi. Elle y viendra... Fais-la danser. Cause beaucoup avec elle... Et après, tu me diras si elle n'est pas à croquer !

Michel se taisait. Pendant que sa mère parlait, le pur visage de Renée flottait devant lui, et il lui semblait voir des larmes dans ses yeux...

— A quoi penses-tu? demanda Eliane. Ce que je te demande est bien facile... Tu n'es pas engagé parce que tu auras dansé avec Solange... ou même un peu flirté.

— Non, répondit le jeune homme sortant de sa rêverie et en regardant sa mère en face. Mais pourquoi laisser cette jeune fille s'illusionner? Pourquoi la tromper, ne fût-ce que quelques heu-

res, en lui laissant croire que je pourrais l'aimer?...

— Mais sais-tu toi-même si tu ne l'aimeras pas?... Tu parles comme un enfant !

— Non, maman... Je sens bien que mon cœur est pris et qu'il ne se donnera pas deux fois !

La princesse sourit de cette candeur.

— Mon pauvre petit, fit-elle, tu es trop mignon! Mais tout cela c'est de l'enfantalage... Tu m'as bien dit, n'est-ce pas, que tu ne t'étais pas du tout engagé envers la fille de ce professeur?

— Aucunement... Du moins pas un mot n'est sorti de ma bouche pour lui déclarer mon amour... Mais, pour être franc, je dois bien vous dire que j'ai senti très clairement combien elle avait de sympathie pour moi... Et elle-même a certainement deviné ce que je n'ai pas voulu, par délicatesse, lui avouer...

— C'est un petit roman, mon cher enfant, comme en ont toutes les jeunes filles, une douzaine de fois au moins, avant de se marier!... Tu es vraiment trop jeune! Tu n'es pas assez sorti dans le monde: Ecoutez-moi... Je ne te demande rien d'affreux; consens seulement à te montrer aimable avec Solange de Saint-Gilbert... Soit galant comme doit l'être un homme de notre monde... Tu verras si à la fin de cette soirée de samedi tes idées n'ont pas changé...

— Comme vous voudrez, maman !...

En attendant le vingt-sept décembre, Eliane employa tout son temps à distraire Michel de ses tendres souvenirs grenoblois.

Les trois journées qui précédaient le bal furent occupées à visiter des expositions artistiques ou à courir les magasins de luxe. Chaque soir, la princesse emmena son fils à quelque représentation choisie parmi les théâtres où s'annonçait la plus somptueuse figuration féminine.

Jamais Michel n'avait vu sa mère si empressée à lui être agréable; il en était de plus en plus touché, et, en se rappelant les mots amers qui lui avaient échappé devant Renée Doyen, il éprouvait un remords grandissant.

Mais les distractions extérieures qu'elle recherchait pour lui le lassaient plus qu'elles ne l'amusaient.

Combien, dans l'état de son cœur, il eût préféré de simples effusions intimes, dans lesquelles il aurait épanché son besoin de tendresse et les espérances de son cher amour naissant!

Le prince Strelinger ne semblait d'ailleurs pas entraîné par le nouveau courant d'affectueuse sympathie qui rapprochait pour la première fois sa femme de son fils.

Il restait, comme toujours, froid et guindé dans ses rapports avec lui, il était impossible à Michel de se méprendre sur la totale indifférence de son père à son égard...

Loin de rechercher les occasions de se trouver avec lui durant ces quelques jours si courts de vacances, le prince paraissait inventer les motifs de sortir seul; cercle, rendez-vous d'affaires, visites obligées, l'accaparaient du matin au soir.

Michel souffrait de cet abandon et s'étonnait en même temps que sa mère ne semblât pas s'en apercevoir...

Sans doute, depuis longtemps, les deux époux avaient-ils pris l'habitude de vivre chacun pour soi, ne gardant de commun que le foyer où ils se réunissaient le moins longtemps possible.

Quelle différence avec le ménage Doyen?

En réalité, Ivan Strelinger ne pouvait voir Michel sans qu'un remords odieux ne le soulevât de dégoût contre lui-même...

Et, au moment où se préparait, en dépit de sa volonté révoltée, mais impuissante et désarmée, le mariage de celui qui porterait officiellement le titre de prince Strelinger avec la fille d'une gueuse, ce dégoût allait jusqu'à la nausée.

Pour y échapper le plus possible, il saisissait tous les prétextes de fuir le noble enfant qu'il aurait dû traiter en fils.

Enfin, arriva l'heure du bal.

La plupart des invités dansaient déjà aux sons d'un jazz endiablé, lorsque la comtesse de Saint-Gilbert et sa fille entrèrent.

Solange fit sensation, non pas qu'elle fut plus jolie que beaucoup des autres jeunes filles ou jeunes femmes réunies ce soir-là dans les salons de la princesse Strelinger, mais par l'audace extrême de sa toilette.

Conseillée par sa mère, et d'ailleurs déjà fort versée dans l'art des coquetteries raffinées, elle n'avait rien négligé de ce qui pouvait attirer et retenir les regards de celui qu'elle voulait conquérir...

Sa jupe légère et souple était admirablement calculée pour la dessiner dans chacun de ses mouvements, et pour que les gracieuses ondulations de la danse dé-

Guérit l'asthme à peu de frais.—Des milliers de dollars ont été dépensés en vains à des remèdes pour l'asthme et rarement, si même une fois, sans aucun soulagement. Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg en dépit de son affirmation de bienfaisance, coûte si peu qu'il est à la portée de tous. C'est le remède national pour l'asthme, bien éloigné de la classe des préparations douteuses ou expérimentales. Votre marchand peut vous le fournir.

couvrirent fréquemment jusqu'à la limite des bas, ses jolies jambes tendues de soie chair.

Pour corriger ce que cette tenue pouvait avoir de trop osé aux yeux de certaines personnes «retardataires» Solange gardait la figure de la plus naïve enfant, qu'un rien effarouche...

Ses beaux yeux noirs seuls avaient parfois regarder avec une surprenante langueur, dont elle connaissait le pouvoir depuis longtemps déjà.

Michel devait inévitablement subir le charme prenant de cette coquetterie calculée.

En dansant avec lui Solange de Saint-Gilbert baissait modestement les paupières; mais en même temps elle laissait sa chevelure parfumée frôler le visage de Michel.

— Vous tanguiez à ravir, lui dit-il, un peu grisé, après une danse prolongée par un rythme langoureux.

— Vous trouvez? fit-elle en levant de tout près sur lui ses yeux les plus ensorceleurs... c'est si facile... quand on s'accorde bien...

Elle se faisait lourde à son bras. Il l'emmena au buffet.

Après une coupe de champagne ils se promènèrent dans le grand hall de l'hôtel tout fleuri d'orchidées aux parfums capiteux.

— Etes-vous encore pour longtemps à Grenoble? demanda-t-elle.

— Huit mois environ... Je finis ma dernière année de cours, répondit Michel.

— Et alors, vous reviendrez à Paris?

— Je ne sais pas...

Solange avait remarqué l'hésitation du jeune homme.

— Où donc compteriez-vous aller? interrogea-t-elle curieuse.

— Je n'ai encore aucune idée arrêtée... cela dépendra de la situation qui me sera offerte...

La jeune fille eut un petit rire perlé :

— Comme vous dites cela, Monsieur ! On dirait que vous attendez cette situation pour vivre!... C'est trop drôle !

Michel la regardait... Il se rappelait ce que sa mère lui avait dit de Solange...

— Sais-tu toi-même si tu ne l'aimeras pas ?

Elle était en ce moment d'une joliesse étourdissante...

— Que vous importe à vous, demanda-t-il à demi-voix, que je revienne à Paris ou que j'aille à l'autre bout du monde ?

Solange battit habilement des paupières, tandis que sa gorge se soulevait d'émotion...

— Il me semble, murmura-t-elle, que vous devriez vous fixer à Paris... Est-ce que votre famille ne vous y invite pas? J'aimerais mieux cela, à votre place, qu'une ville inconnue... où rien ne vous attire...

Michel était trop loyal pour soupçonner chez autrui la moindre duplicité. Comment eût-il deviné la comédie sous le trouble de cette belle jeune fille palpitante sous ses yeux ?

Sans doute, songea-t-il, on a dû lui parler de moi, lui laisser entrevoir la perspective d'être un jour ma femme; et son jeune cœur s'est déjà épris en imagination.

Quel est l'homme que ne flatte pas intimement la pensée d'être aimé par une jolie femme ?

Il peut, par devoir, repousser l'amour offert; il n'en reste pas moins caressé dans sa vanité masculine, et ce sentiment le porte à l'indulgence, sinon à la pitié... et celle-ci quelquefois le mène jusqu'à la chute...

Michel eut compassion de la souffrance qu'il infligeait peut-être malgré lui à cette gentille Solange de Saint-Gilbert.

— Moi, dit-il d'un air grave qu'elle remarqua aussitôt, je tiens avant tout à ma liberté... Et c'est pour la conquérir que je travaille...

— Votre fortune ne vous l'assure-t-elle pas? répliqua-t-elle avec une sincère surprise.

— Ma fortune?... Personnellement je n'ai que les rentes que me fait mon père... et qu'il serait libre de supprimer s'il lui plaisait...

— Quelle idée! Ces choses-là ne se voient jamais!... Et puis... enfin... un jour... il faudra bien que...

Solange s'interrompit. Il était évident pour elle que Michel n'était pas au courant des dispositions spéciales qui le concernaient dans le testament du comte Borovich, dont lui avait parlé sa mère.

C'était donc que, volontairement sans doute, le prince Ivan Strelinger ne les lui avait pas fait connaître.

Convenait-il d'en divulguer le secret?

Solange hésitait.

Michel crut achever la pensée interrompue de la jeune fille :

— Oui, dit-il, il faudra bien qu'un jour la fortune de mon père devienne la mienne... Mais j'ai le cœur trop haut pour ne

pas souhaiter que ce soit le plus tard possible... Mon père est vigoureux, d'une santé parfaite. Nul plus que moi ne lui souhaite longue et heureuse vie !

— Mais ne croyez-vous pas, fit Solange, que certaines circonstances pourraient vous mettre en possession d'une belle fortune personnelle, bien avant la catastrophe à laquelle vous faites allusion et qui était, je vous l'assure, bien loin de ma pensée ?

— Quelles circonstances?... Mon mariage ?...

Le visage de Michel exprima plus de gravité encore.

— Je craindrais, alors, ajouta-t-il, que cette fortune ne me soit donnée qu'en échange de la liberté de choisir celle qui devra être ma femme...

Michel senti frémir sur son bras la petite main blanche qui s'y appuyait.

Solange savait par sa mère que la princesse Strelinger n'avait pas spontanément montré le moindre enthousiasme pour le projet matrimonial qui lui était proposé.

Est-ce que les parents de Michel s'entendraient pour l'empêcher de se marier ou du moins retarder le plus possible son mariage, dans la tranquille conviction qu'ignorant la clause du testament qui le faisait héritier universel du comte Borovich dès qu'il aurait vingt-cinq ans, leur fils les laisserait jouir indéfiniment des énormes revenus auxquels ils étaient habitués ?

Elle connaissait aussi depuis longtemps, comme toutes les personnes en relation avec les Strelinger, la froideur qui régnait entre eux et Michel, et l'espèce d'altruisme dont il avait toujours été l'objet de leur part.

L'amertume des derniers mots du jeune homme montrait qu'il avait souffert lui-même de cette sorte d'abandon moral, et qu'il manquait de confiance dans l'affection désintéressée de son père.

N'était-ce pas une occasion merveilleuse de gagner la sympathie de Michel que de lui révéler le secret de sa propre fortune imminente ?

Mais au moment de parler une crainte la retint : si elle avouait au jeune étudiant savoir pertinemment qu'il serait bientôt colossalement riche, ne serait-il pas porté à croire que la sympathie qu'elle lui témoignait cachait un vilain calcul d'intérêt ?

Tel que lui paraissait Michel Strelinger depuis quelques instants, il fallait, avant tout, ne pas

lui laisser concevoir ces soupçons. Toutes ces pensées contradictoires traversèrent l'esprit de Solange en quelques secondes...

— Oh! balbutia-t-elle... Que je vous comprends! Rien ne me paraît odieux comme ces mariages de raison où tout s'arrange chez le notaire sans que le cœur des futurs époux soit même consulté !

L'orchestre reprenait une valse lente.

— Nous la dansons? demanda Solange en s'appuyant à Michel, les yeux dans les yeux.

Sans répondre il l'entraîna.

De nouveau il éprouva l'espèce de griserie vertigineuse qu'il avait déjà ressentie au tango précédent.

Solange n'avait d'ailleurs pas besoin de feindre pour lui laisser croire qu'elle-même partageait son trouble délicieux.

Il n'y avait pas en elle que cupidité à l'égard de la fortune du prince Strelinger...

Il lui inspirait réellement un sentiment indéfinissable, mêlé d'admiration et de désir, fort voisin de l'amour véritable, et tandis qu'ils valsaient, impeccablement unis, dans l'harmonie parfaite de leurs pas, c'était d'une émotion profonde et sincère que battait son cœur contre la poitrine de Michel...

Mais un mot d'elle allait rompre le charme en rappelant soudainement le jeune homme à lui-même.

Au moment où ils se séparaient, à la fin de cette valse enivrante, elle soupira presque malgré elle :

— Oh!... J'aurais voulu... qu'elle durât toujours!...

En même temps ses yeux suppliant criaient éperdument :

— Je vous aime !

Michel sortit brusquement sur la terrasse presque déserte...

Il avait besoin d'air frais sur son front brûlant...

Son pouls battait trop vite et trop fort.

— Suis-je fou? gronda-t-il entre ses dents...

Il s'isola dans l'ombre d'une arcade sous laquelle il s'assit...

Il alluma un cigare, pour justifier sa solitude, et, se renver-

On ne peut attendre de la santé d'un enfant sujet aux vers parce que les vers détruisent la santé en créant des désordres internes qui retardent le développement et causent de la faiblesse sérieuse. Miller's Worm Powders expulsent les vers et sont si bienfaisantes dans leur action que les organismes des petits malades sont rendus à la santé complète, tous les maux et dangers de l'infection par les vers disparaissent et une croissance satisfaisante est assurée.

sant sur le dossier de son fauteuil, ferma les yeux.

Et là, soudain, bien loin du bal, son esprit dressa devant lui l'image de Renée Doyen...

Allait-il l'oublier ?...

Cette seule supposition fit jaillir ses larmes.

— Non ! Non !... Renée adorée ! C'est vous !... vous seule que j'aime !...

La simple évocation de la fiancée de son cœur faisait évanouir les charmes prestigieux un instant subis.

Longtemps il resta seul, dans l'ombre où il avait dissimulé son fauteuil, sous le feuillage des palmiers.

Le jazz pouvait jouer ses airs tour à tour langoureux où trépidants, il ne danserait plus ce soir-là...

Tout à coup une silhouette blanche le frôla...

C'était Solange de Saint-Gilbert.

Elle le cherchait...

— Pardon ! s'écria-t-elle à mi-voix. Je ne savais pas que vous étiez là... J'étais un peu fatiguée, j'ai voulu respirer l'air pur...

Galamment il se leva, lui offrit son fauteuil, et resta debout près d'elle.

Il voyait à peine son visage dans la pénombre où ils se trouvaient ; mais à l'accent de sa voix il devinait son émotion.

— Reposez-vous, Mademoiselle... Voulez-vous que j'aie cherché quelque chose... une coupe de champagne ?

— Oh ! non !... je vous en prie... Restez... Je n'ai besoin de rien... Je me sens déjà bien mieux.

— Vous vous fatiguez à trop danser...

— Oh ! Je n'ai pas dansé depuis « notre » valse hésitation.

L'orchestre avait joué depuis plusieurs morceaux.

Michel s'étonnait donc, lorsque la voix de Solange souffla timidement dans l'ombre :

— Elle était si douce ! J'ai voulu en garder le souvenir !

— Je ne danse pas mieux que beaucoup d'autres, riposta Michel avec une sorte de dureté.

Il sentait le devoir d'éclairer cette jeune fille sur l'erreur où s'égarait son imagination, mais ne trouvait pas le courage de la blesser, cruellement peut-être.

— Vous allez repartir ? demanda la voix, après un silence.

— Dans quelques jours, je dois être à Grenoble le trois janvier.

— Pour vos cours ?

— Oui.

Un nouveau silence suivit. Michel crut seulement entendre une sorte de soupir ou de sanglot.

— Vous vous distrayez à Grenoble ? questionna de nouveau la jeune fille.

— Je travaille surtout.

— Y avez-vous quelques relations ?

— Très peu.

— Des camarades ?

— Quelques bons amis.

— Et des jeunes filles ? N'y en a-t-il pas qui suivent vos cours ? C'est tellement la mode maintenant.

— Non... Pas à l'institut électro-technique ; du moins cette année-ci.

— Vous n'en connaissez aucune ?

La voix de Solange avait tremblé... Celle de Michel se fit presque imperceptible pour répondre :

— Si... une...

— Ah ?

Dans cette exclamation presque à voix basse, le jeune homme crut sentir plus de douleur que de surprise.

C'était pour lui le moment de parler.

— C'est à elle que je pensais tout à l'heure, dit-il, quand je faisais allusion à la liberté que je voulais conserver de choisir ma femme...

Solange ne répondit pas...

Son silence parut douloureux à Michel.

Sans doute, dans l'obscurité, elle pleurait...

Lui-même se tut un long moment...

Une sorte de gémissement contenu le fit se pencher vers le fauteuil de Solange.

Son front heurta le bras nu qu'elle avait replié sous sa tête.

— Pardon ! souffla-t-il.

Mais elle ne fit pas un mouvement, et de très près Michel put voir ses beaux yeux tragiques et sombres.

— Oh ! dit-elle, comme un murmure, que la vie est bizarre ! Il faut que les uns soient broyés pour que les autres soient heureux !

La jeune fille, presque couchée sur le dossier du fauteuil, s'offrait aux regards de Michel Strelinger, sans souci des ordinaires convenances.

Ils étaient assez proches l'un de l'autre pour que leur haleine s'atteignit.

Dans un mouvement instinctif qu'il ne croyait que de compassion, mais que commandait pour ainsi dire l'attirance physique de la belle Solange, il lui prit la main droite et la serra dans les siennes...

Elle ne la retira pas, mais au contraire répondit à son étreinte et l'attira plus près encore...

— C'est fou, dit-elle... Je ne devrais pas vous écouter. Je devrais fuir... Et c'est plus fort que moi... Je perds la tête !... Ne parlez plus... Regardez-moi seulement... de tout près... Que je rêve encore quelques minutes...

Leurs yeux se turent un instant, et presque inconsciemment leurs lèvres s'unirent...

Les deux bras de Solange entourèrent aussitôt le cou de Michel et elle l'étreignit passionnément en frémissant tout entière.

Une voix les arracha soudain à leur griserie.

— Eh bien ! Eh bien ! les amoureux ! Heureusement que c'est moi qui vous surprend !...

C'était la comtesse de Saint-Gilbert.

Solange s'était vivement relevée...

Dans la faible lumière qui pénétrait sous l'arcade de pierre, elle apparaissait ravissante d'émotion et de confusion...

Michel, affreusement pâle, était comme frappé de stupeur. Rassurez-vous ! lui dit en souriant la comtesse de Saint-Gilbert... On ne vous pendra pas pour cette fois !... Mais il faut que nous rentrions... Tu viens, Solange ?

La jeune fille regarda tristement Michel...

— Est-ce au revoir qu'il faut vous dire ? demanda-t-elle en lui tendant la main.

Il n'eut pas la force de dire non.

Il eut au contraire un vague sourire qui pouvait paraître une affirmation, et il regarda s'éloigner Solange emmenée par sa mère sans faire un mouvement.

Puis, il rentra dans l'obscurité de son refuge et se laissa tomber sur le fauteuil qu'occupait un instant avant la jeune fille...

Le sang bourdonnait à ses oreilles.

Un tourbillon vertigineux entraînait ses pensées en déroute.

III

Un peu avant midi, Eliane attendait Michel au salon.

Quand il parut, elle l'accueillit d'un sourire malicieux :

— Tu as longuement dormi, dit-elle... as-tu rêvé à ta soirée ?

Mais il gardait l'air sombre.

La princesse n'y prit pas garde.

— N'est-ce pas qu'elle est gentille, cette petite Solange ? continua-t-elle en attirant Michel à côté d'elle sur le canapé où elle était assise. N'est-ce pas qu'elle est jolie et spirituelle ?

— Sans doute, répondit-il sans conviction.

— Eh bien ? Qu'en penses-tu ?

— Rien.

Ce laconisme fit enfin remarquer à Eliane l'étonnante figure d'ennui du jeune homme.

— Je ne comprends pas, dit-elle, surprise. Mme de Saint-Gilbert m'affirmait, ce matin, en partant que « ça avait si bien marché ! »

— Ah ! Elle vous a dit cela ?

Michel avait beaucoup réfléchi depuis le moment où Solange l'avait quitté.

Après s'être longtemps maudit lui-même pour son indigne faiblesse en face d'une jeune fille momentanément bouleversée par une émotion indomitable, il s'était remémoré certains détails qui avaient fait naître quelque doute dans son esprit.

Sous ses airs innocents, Solange de Saint-Gilbert ne cachait-elle point une âme de rouée ?

Et sa mère, survenue juste à point nommé pour surprendre leur baiser, n'était-elle pas la complice d'une petite comédie dont il devait être la naïve victime ?

Ainsi pouvait-elle estimer que « ça avait bien marché ! »

Mais il n'entendait pas jouer le rôle de dupe, fût-ce au profit de la plus jolie fille du monde.

La princesse regarda Michel avec étonnement.

— De quel ton tu demandes ça ! fit-elle avec une moue. Tu dois bien savoir toi-même si cette jeune fille t'a paru agréable ou non ! La comtesse de Saint-Gilbert semblait très satisfaite du résultat de votre entrevue... Solange ne paraissait pas mécontente non plus... Comment toi te montres-tu ce matin si indifférent, pour ne pas dire hostile ? C'est à n'y rien comprendre.

— Mlle de Saint-Gilbert imagine-t-elle que je suis riche ? demanda ironiquement Michel au lieu de répondre.

— Naturellement. Elle ne peut l'ignorer... Elle nous connaît depuis longtemps...

BAUME PERSAN préserve et accentue la beauté naturelle de la femme. Met son charme en valeur. Vivifie et rajeunit la peau, embellit sa texture. D'usage agréable. Doux et velouté, il donne au teint un charme de jeunesse incomparable. Adoucit et blanchit les mains. D'une odeur délicate, il s'impose à toutes les femmes élégantes.

Le jeune homme paraissait sarcastique, Eliane, agacée, ajouta aigrement :

— Ta petite professeur le sait aussi, va !

Michel fronça les sourcils :

— Je vous en supplie, maman, ne faites pas de comparaison... J'ai vu plusieurs fois Mlle Renée Doyen : jamais elle ne m'a fait une cour pareille à celle que j'ai subie de la part de Mlle de Saint-Gilbert.

— Tu dis : subie ? Es-tu si sûr de ne t'y être pas prêté avec beaucoup de complaisance... Je vous

— Je suppose, dit-il, qu'elle ne vous a pas raconté...

— Quoi?... S'est-il passé quelque chose entre vous ? En vérité, Michel, tu es étrange !

— Il ne s'est rien passé du tout, répartit le jeune homme soudain décidé à se taire... Mais, peut-être poussée par son imagination, aurait-elle pu vous faire un récit... enthousiasmé... de notre entretien sur la terrasse... qui a été le résultat d'un pur hasard... de mon côté tout au moins, je vous le jure.

Eliane sembla convaincue.

Michel secoua la tête négativement.

— Non, maman... Cela n'est pas possible... parce que ça ne serait pas bien. Mlle de Saint-Gilbert, il faut bien que je vous l'avoue, paraît s'être amourachée de moi.

— Voyez-vous ce Don Juan !

— Je ne plaisante pas, je vous assure ! Elle ne viendrait donc à votre invitation que persuadée que, moi aussi, je suis épris d'elle, et ce serait la tromper que de le lui laisser croire... Mieux vaut qu'elle abandonne cette idée, que je n'ai rien fait pour encourager, je vous le déclare en toute franchise.

Eliane avança les lèvres, dans une expression de doute.

— Tu ne t'es pas regardé dans les glaces en dansant, mon petit. Je t'assure, moi, que tu la dévorais littéralement des yeux.

Le jeune homme eut un geste d'impatience :

— Mais tu regretteras peut-être ta sauvagerie... Quand ce ne serait que pour la peine que tu causeras certainement à cette petite, partie ce matin si pleine d'espoir.

La noble figure de Michel s'attrista plus encore.

— Je pensais qu'il en serait ainsi, maman, et c'est pour cela que je redoutais cette première rencontre, après ce que vous m'aviez déjà dit des sentiments de Solange. Les jeunes filles sont si émotives et sensibles ! Elles sont si promptes à bâtir des rêves dont ensuite elles risquent de souffrir quand sonne l'heure des désillusions. J'éprouve un vrai chagrin à la pensée que Mlle de Saint-Gilbert pourrait ressentir une déception... Mais je pense aussi à Renée Doyen. Elle non plus n'a pas mérité de pleurer... Et je ne veux pas qu'elle pleure à cause de moi... ou du moins par ma faute...

— Tu ne lui as rien confié de tes sentiments, pourtant, m'as-tu dit ? demanda la princesse.

— Non.



Les présentations avaient été faites

ai regardé danser, et vraiment il était impossible de ne pas penser que vous vous accordiez à merveille... Quand vous vous êtes isolés sur la terrasse était-ce donc pour vous disputer ?

Michel rougit.

Il se tut quelques secondes au souvenir du baiser échangé avec Solange dans un moment d'inexcusable égarement.

Mais si naïf qu'il fût il devait bien reconnaître que la jeune fille portait une grande part de responsabilité dans l'incident qu'il regrettait.

N'était-elle pas venue le poursuivre dans la solitude où il s'était réfugié ?

Ne l'avait-elle pas provoqué par son attitude abandonnée ?

— J'aurais cru le contraire, mon cher enfant, à vous voir si bien ensemble pendant toute la soirée... Mais enfin... Solange ne te déplaît pas ?...

— Non...

— Eh bien...

— Mais elle ne me plaît pas... comment dirais-je?... pour être ma femme...

La princesse se mit à rire...

— Je crois te comprendre... Elle te séduit, mais elle te fait peur en même temps !... Enfant, va ! Tu ne peux te décider comme cela, sur une seule entrevue. Il faudrait que tu puisses la voir dans l'intimité... Veux-tu que j'invite sa mère et elle à une simple tasse de thé avant ton départ ?

— Raison de plus alors ! Il ne faut pas qu'elle prenne pour une affection sérieuse un simple emballement passager où ma raison ni mon cœur n'entraient pour rien !

Eliane de Courneuve admira un moment celui qui portait le titre de prince Michel Strelinger... En vérité, il avait d'étranges scrupules.

L'air sérieux et attristé du jeune homme lui en imposa cependant.

— C'est bien, dit-elle. Après tout c'est pour toi que je parle : si tu ne tiens pas à revoir Solange de Saint-Gilbert, je ne l'inviterai pas...

Elle ne put toutefois se retenir d'ajouter :

— Tu as été très sage en cela... C'était le meilleur moyen de réserver l'avenir... et de lui épargner à elle aussi une peine peut-être très cruelle... Ton père et moi ne te pressons pas... Nous te disons seulement : réfléchis encore...

Le prince Strelinger apprit avec satisfaction le refus de Michel de poursuivre toute nouvelle entrevue avec Solange.

Sa physionomie, contractée depuis plusieurs jours se détendit en une expression de soulagement...

— Enfin ! s'écria-t-il... nous voilà débarrassés de la honte qui nous menaçait !... Voyez-vous, la tête de nos amis quand il aurait fallu lire les pièces de l'état-civil de Mlle de Saint-Gilbert !...

Mais les Strelinger se félicitaient trop tôt d'avoir échappé aux exigences de la pseudo-comtesse.

Il y avait deux jours que Michel était reparti pour Grenoble.

Eliane était dans son cabinet de toilette en train de dissimuler, à force d'art et de poudre, les légères atteintes que les années impitoyables avaient portées à son visage, lorsque sa femme de chambre lui annonça Mme de Saint-Gilbert.

Il était onze heures du matin.

Rien n'avait pu arrêter la fougueuse comtesse: elle avait passé outre à toutes les oppositions que les domestiques faisaient à son entrée à une heure aussi intempestive.

Elle était sur les pas de la sou-brette.

D'un geste impératif, elle la congédia, et sans s'excuser le moins du monde, s'assit à côté d'Eliane.

Confuse d'être surprise dans un déshabillé qui n'avait rien de particulièrement élégant et dans une occupation humiliante pour sa coquetterie, elle se redressait avec quelque mauvaise humeur, lorsque la comtesse de Saint-Gilbert souffla, avant même d'avoir dit le moindre bonjour:

— Michel est parti, n'est-ce pas ?

— Oui, avant-hier.

— Et vous n'avez rien fait pour le retenir !

— Il devait reprendre ses cours le quatre.

— Belle excuse!... Vous auriez pu, au moins, avant son départ, procurer une rencontre avec Solange...

— Ma chère amie, c'eût été bien inutile... hélas !

— Comment, inutile!... Veuillez vous expliquer.

— J'ai parlé à Michel... Je lui ai vanté le charme et l'esprit de Solange... Il la trouve ravissante... mais que voulez-vous, il n'a pas éprouvé le petit choc...

La comtesse ricana grossièrement :

— Vous m'en voulez conter, ma petite dame!... Je sais pertinemment le contraire...

— Vous savez... le contraire ? balbutia Eliane stupéfaite.

— Oui... J'ai vu... de mes yeux vu... les deux tourtereaux s'embrasser... et comment!... Si vous n'appellez pas cela s'entendre, je me demande ce qu'il vous faut !

— Oh! Michel ne m'a pas dit cela... Il m'a déclaré au contraire, excusez ma franchise, que Solange ne lui plaisait pas...

— Il a osé?... Après ce qu'il a fait!...

— Vous m'en voyez confuse... et indignée? C'est incompréhensible de sa part !

— Je suis bien aise que vous soyez de mon avis...

— Encore une fois, excusez-moi... Je ne savais que ce que Michel a bien voulu me raconter à sa façon...

La comtesse jugea que cette réponse était sincère. Elle s'apaisa, et reprit d'un ton très adouci :

— Votre cher enfant est comme beaucoup de jeunes gens, n'est-ce pas?... Il ne songe qu'à s'amuser... Pour lui un petit baiser ne tire pas à conséquence... Mais il n'en est pas de même pour ma pauvre Solange qui en est toute bouleversée... Vous comprenez.

— Evidemment... La pauvre petite !...

— Je compte donc sur vous, ma bonne amie, pour faire comprendre à Michel que la petite âme qu'il a troublée si profondément se désespère et qu'il est de son devoir d'honnête homme de l'épouser...

La princesse Strelinger estimait bien un peu forcée cette conclusion inéluctable.

Elle songea :

— S'il fallait que certaines jeunes filles épousassent tous les jeunes gens qui les ont embrassées, elles seraient embarrassées pour choisir leur mari, tant serait grand le nombre de concurrents !

Mais Mme de Saint-Gilbert avait pris un air de dignité qui excluait toute idée de plaisanterie.

— Je vais écrire à Michel aujourd'hui même, dit Eliane.

— C'est cela, et grondez-le comme il le mérite, n'est-ce pas ?

Sur ces mots, la comtesse prit congé.

Restée seule, Eliane réfléchit longuement.

Tout en achevant de se passer poudres et crayons devant la glace de sa toilette, elle rapprochait la conversation de la comtesse de Saint-Gilbert des déclarations de Michel.

— L'imbécile! conclut-elle... Il s'est laissé aguicher par les agaceries de cette petite Solange... qui a réussi à se faire embrasser... Et maintenant, voilà sa mère montée sur ses grands chevaux!...

Puis elle éclata de rire.

— Après tout, ça le regarde!... S'il s'est fourvoyé dans une aventure désagréable, c'est tant pis pour lui !

Et ainsi rassérénée, elle écrivit une longue épître à Michel, pour lui reprocher son manque de franchise à l'égard de sa mère, et tenter de le persuader de son devoir envers la jeune fille qu'il avait moralement compromise...

Elle possédait une photographie de Solange: elle la joignit à sa lettre, en recommandant à Michel de la regarder plusieurs fois par jour et de se rappeler les douces émotions qu'il avait éprouvées en dansant avec la charmante créature.

Rentré à Grenoble depuis quatre jours, Michel n'avait pas encore paru à la villa des Glycines, qu'habitaient les Doyen.

Dans la droiture de son cœur, il continuait à se reprocher sa faiblesse coupable à l'égard de Solange.

Comment avait-il pu céder à sa griserie physique au point d'en perdre la raison quelques instants ?

Et cela au moment même où il venait de parler de Renée !

La lettre de sa mère augmenta son désarroi. Il la relut plusieurs fois, un rictus amer sur les lèvres.

— Compromise moralement ? murmura-t-il.

Est-ce donc vrai ?

Mais en regardant la photographie de Solange il crut lire dans les yeux moqueurs je ne sais quelle coquetterie artificieuse qui diminuait ses remords...

Etaient-ce vraiment là des regards naïfs d'ingénue ?

Combien ils étaient différents de ceux de Renée !

Ceux-ci, c'était toute la lumière et la pureté du grand ciel bleu. Ceux de Solange, c'était une onde noire dont la profondeur donnait le vertige...

Avant de répondre à sa mère Michel voulut revoir encore une fois Renée...

Fidèle à la recommandation maternelle il ne lui parlerait pas de son amour; il ne prendrait aucun engagement; il ne dirait même aucun mot qui laissât à la jeune fille des motifs de rêver...

Mais il saurait, après l'avoir revue, si décidément son âme était prisonnière de cette tendresse inavouée, ou si libre encore elle pourrait se livrer à la brûlante passion dont un baiser lui avait fait entrevoir le secret...

Mme Doyen recevait le vendredi. Il se rendit chez elle ce jour-là à la sortie de son cours.

Le hasard voulut que Mme Doyen fût absente. Mais Patrice et Bernard avant aperçu le jeune homme accoururent à la porte et le firent entrer dans le jardin, puis dans le salon.

Renée y travaillait solitairement, au coin du feu.

Elle se leva, ravie, en tendant la main à Michel.

— Excusez-moi, dit-il... Je ne voulais pas entrer... Ce sont vos frères qui m'ont entraîné...

— Ils ont bien fait!... Maman regrettera d'avoir manqué votre visite...

— Vous lui présenterez, je vous prie, Mademoiselle, mes hommages... avec mes vœux de bonne année, que je lui apportais...

— Maman y sera très sensible... Je vous en remercie pour elle...

et pour nous tous... Et puisque je suis seule à la maison, c'est pour nous tous aussi que je vous souhaite toutes sortes de bonheurs... et de succès pour cette nouvelle année... Mais asseyez-vous donc, Monsieur, un instant.

Bernard et Patrice avaient déjà quitté le salon.

Michel s'assit en face de la jeune fille, de l'autre côté du foyer.

Une atmosphère de paix délicieuse le pénétrait.

Dans ce petit salon simple, où le goût artistique des plus humbles choses tenait lieu de luxe, il semblait que la félicité devait régner en souveraine.

Une fois de plus, en se rappelant les somptuosités de l'hôtel Strelinger Michel envia l'intime douceur de cet intérieur modeste.

— Qu'il fait bon ici! dit-il, ne trouvant rien de mieux que cette expression banale pour résumer ses impressions.

Un franc sourire le remercia.

— Vous revenez de Paris? demanda Renée.

— J'y ai passé mon congé.

— Chez vos parents ?...

— Oui...

La jeune fille se rappelait l'amertume de Michel Strelinger en parlant de sa famille.

— Ils ont dû être contents de vous avoir durant ces quelques jours, hasarda-t-elle timidement.

— Ils m'ont témoigné plus d'affection que d'habitude, répondit Michel... Ma mère surtout...

— Oh! que j'en suis heureuse!

Cette exclamation échappa à Renée comme un cri de son cœur.

Confuse aussitôt elle n'osa plus lever les yeux sur le jeune homme durant quelques secondes.

Pourquoi souffrir inutilement? Alors que le Liniment Egyptien Douglas apporte un soulagement rapide et sûr aux pieds échauffés, cors mous ou oeil-de-perdrix, verrues. Réduit l'inflammation et les excroissances.

Michel fut touché de ce naïf témoignage d'affection.

Comme cette franchise spontanée semblait loin de tout calcul !

Il contemplait de profil la jolie Renée, sous la lumière dorée du lustre électrique entouré de soie jaune, brochant de ses doigts agiles une fine batiste...

Gênée par le silence de Michel, elle demanda sans quitter son ouvrage des yeux :

— Et vous vous êtes bien amusé ?

— On a du moins beaucoup cherché à s'amuser...

— N'y a-t-on pas réussi ?...

— J'aurais l'air trop puritain en disant le contraire...

— Avez-vous été au théâtre ?

— Naturellement.

— Des pièces nouvelles ?

— Dont j'ai déjà oublié les titres.

— Et avez-vous dansé ?

— Ma mère a donné un bal.

Renée releva ses paupières pour la première fois.

Il lui semblait que la voix de M. Strelinger avait légèrement tremblé.

— En votre honneur, sans doute, dit-elle.

— Oui... Du moins, à cause de moi.

Elle essaya de plaisanter :

— Une soirée d'accordailles, alors ?

Mais, malgré le sourire de sa bouche, une angoisse flottait dans ses yeux purs.

Le jeune homme la devina :

— Rien ne s'est accordé, en tout cas ! dit-il vivement. Ce n'est pas qu'on ne m'ait assiégé, et poursuivit même ! Mais j'ai résisté !...

Renée resta grave.

— Une autre fois, peut-être, n'aurez-vous pas la force ou la volonté de résister...

— Pourquoi ?

Les deux jeunes gens se regardèrent un instant, émus. Aucun d'eux ne voulait découvrir le fond de son cœur.

— Ma mère m'a écrit avant-hier encore, reprit Michel sans attendre la réponse à sa question. Elle m'envoie même la photographie de la jeune fille qu'elle voudrait me voir épouser...

— Vous l'avez ? demanda Renée curieuse.

Michel hésita... Il mit la main à son portefeuille et dit :

— Je ne sais si je dois...

Puis, se décidant tout à coup, il sortit la photographie de son enveloppe et vint la mettre sous les yeux de Renée.

— Vous êtes discrète, dit-il... Je sais bien que je n'aurai jamais à regretter de vous l'avoir montrée.

Renée examina longtemps le portrait, mais à mesure qu'elle le regardait elle le voyait de moins en moins car un brouillard de larmes lui obstruait la vue.

— Elle est très jolie, dit-elle...

— Et elle le sait, n'est-ce pas ? ajouta Michel.

— Elle a l'air très intelligente...

— Elle est spirituelle, en effet.

— Elle semble, autant qu'on ne peut juger par une épreuve photographique, jouir d'une très bonne santé.

— Voilà pour les qualités... Et les défauts maintenant ?

Le ton du prince Strelinger était léger et badin : la pauvre Renée en fut réconfortée et ses yeux se séchèrent.

— Dites-les moi, vous, dit-elle en lui rendant le portrait.

Michel rit franchement.

— Ce ne serait pas gallant de ma part, répliqua-t-il en remettant la photographie dans sa poche... Cependant, elle en a un péremptoire, que je vous avouerais...

— Lequel ?

— C'est que je ne l'aime pas... Et je vais l'écrire ce soir même à ma mère.

Renée avait entendu cette phrase avec une joie indicible.

Michel ne se rasseyait pas. Elle comprit qu'il voulait se retirer pour ne pas prolonger une visite que certains esprits chagrins eussent pu taxer d'incongrue.

Elle lui tendit la main.

— Au revoir, monsieur, dit-elle avec un franc sourire. Vous pouvez compter sur ma discrétion.

— J'en suis bien sûr ! affirma-t-il en serrant les doigts fins...

Une seconde, il fut tenté de se pencher pour y déposer un baiser... Mais ce geste de mondaine galanterie n'était pas usité chez les Doyen : il eût pu choquer Renée.

Il se contenta donc d'une pression énergique, à l'anglaise, et se retira.

Le lendemain soir la princesse Strelinger recevait la lettre suivante :

« Chère maman,

« J'ai obéi à vos recommandations. D'abord, pendant quatre jours, je me suis efforcé d'oublier Mlle Renée Doyen. Puis, au reçu de votre lettre, je me suis imposé deux choses : la première de comprendre mes torts envers Mlle de S.-G., la seconde de re-

garder longuement son portrait, conformément à votre désir... Rien de tout cela n'a modifié mes sentiments.

D'abord, en ce qui concerne Mlle Renée Doyen, que je voudrais tant vous faire connaître ! Simple, modeste, douce, d'humeur gaie, vaillante à se dévouer aux mille soins d'un ménage peu aisé, elle sera une femme délicieuse : elle est assez jolie, bien élevée et spirituelle pour faire une princesse Strelinger dont aucun de nos parents ne puisse rougir... Je ne l'ai revue qu'une fois, quelques instants, et ma conviction s'est affermie encore que c'est auprès d'elle seule que je trouverai le bonheur de ma vie.

« Pour revenir à Mlle de S.-G., je vous exprime ici mon profond repentir de n'avoir pas su garder avec elle la froideur qui eût convenu... J'ai été sot. Mais coupable ? Non, en vérité, je ne le pense pas... Plus je me remémore les détails de cette soirée du vingt-sept décembre, et plus je me persuade que cette petite futée n'en est pas à son premier flirt... et qu'elle a manœuvré pour m'amener en quelque sorte à la compromettre, et se trouver par suite en droit de me demander de réparer mes prétendus torts... Je ne vous apprendrai rien, sans doute, en vous disant qu'elle est extrêmement coquette. Elle a usé envers moi de tout son pouvoir de séduction... Et c'est au moment même où je venais de lui avouer que j'aimais une jeune fille de Grenoble dont je voulais faire ma femme, qu'elle a déployé tout le charme de ses yeux et toutes les grâces de sa beauté pour m'attirer... et me griser pour ainsi dire... Ce sont ses bras qui se sont accrochés à mon cou, et ses lèvres qui ont cherché les miennes !... Est-ce là la conduite d'une gamine innocente et naïve comme vous me le dites ?

« Mes remords, d'abord très vifs à ce sujet, se sont donc apaisés à mesure que j'ai réfléchi davantage, et, en conscience, je crois n'avoir contracté aucune dette de réparation à l'égard de Mlle de S.-G.

« L'examen de sa jolie photographie me confirme dans mon opinion. Certes, elle est ravissante, et s'il ne s'agissait que de charmes physiques, je reconnais qu'elle serait pour moi la plus agréable des compagnes... Mais c'est une beauté qui ne me laisserait guère de repos... Elle paraît tellement aimer à plaire ! Ma vie, je le craindrais, ne serait auprès

d'elle qu'une perpétuelle inquiétude... Avec Renée Doyen, au contraire, chère maman, mon cœur sera en sûreté. C'est un port tranquille et limpide où notre amour sera à l'abri de tous les orages.

« Mais je respecte vos défenses, chère maman, convaincu que vous n'avez en vue que mon propre bonheur. Je m'abstiendrai de m'engager auprès d'elle ou de sa famille. Je m'efforcerai d'agir à leur égard de telle sorte qu'ils ne puissent soupçonner mes intentions... Sur ce point, cependant, je ne vous assure pas de réussir, car leur sympathie attire la mienne, et il est difficile de ne pas le leur témoigner à moins de rompre mes relations avec eux : et je n'en ai vraiment aucun motif.

— J'espère que mon père, dont je regrette d'ignorer l'opinion en tout ceci, voudra bien approuver ma conduite. Veuillez, chère maman, lui présenter mes respects affectueux et croire à mes plus tendres sentiments. »

L'ex-Sabine Dumollard n'entendait pas renoncer pour sa fille à une affaire si bien commencée.

Que celle-ci dû être un jour princesse Strelinger et posséder une des plus grandes fortunes de Paris, cela ne faisait aucun doute pour elle.

Quelques jours ayant passé sans lui apporter de réponses à sa précédente sommation à Eliane, elle retourna sans vergogne à l'hôtel Strelinger.

On l'introduisit aussitôt au petit salon.

Mais elle flaira de suite une difficulté quand la princesse parut, l'air gênée.

— Eh bien, chère amie, demanda-t-elle, Michel vous a-t-il enfin écrit ?

— Hélas ! répondit Eliane. Je croyais le convaincre. Sa lettre me désole... et j'en ai tellement de peine pour votre petite Solange que je n'osais vous en parler.

— Il la refuse ?

— Il la trouve charmante, jolie, spirituelle... mais il déclare ne pas l'aimer.

— Et comment excuse-t-il alors sa façon de faire la cour à Solange ?

Eliane se sentait confuse d'avouer à Mme de Saint-Gilbert les motifs véritables donnés par Michel pour se disculper de sa faiblesse d'un instant.

— Un moment de folie, dit-elle... Une minute d'égarement.

Sabine éclata de rire.

— N'essayez pas de me raconter des histoires, dit-elle en avan-

gant le menton dans un mouvement de menace. La vraie raison, c'est qu'il veut en épouser une autre, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Parbleu ! c'est évident ! Mais cela ne sera pas !

— Comment l'empêcher ?

— Ça vous regarde... Mais je vous ai prévenue : prenez garde de lasser ma patience.

Eliane leva les bras au ciel, dans un geste de véritable désespoir...

— J'ai fait tout ce que je pouvais, dit-elle... Si Michel, qui est majeur, ne veut pas épouser Solange, je n'ai aucun moyen de l'y contraindre, quand vous me feriez couper en morceaux...

La sincérité de la princesse adoucit Mme de Saint-Gilbert.

— Il en est donc toqué de sa petite amie ? fit-elle en venant s'asseoir à côté d'Eliane.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, répartit celle-ci... La jeune fille qu'il aime vit dans sa famille... Elle est parfaitement honorable. Mais il l'a rencontrée plusieurs fois et ne veut plus entendre parler d'aucune autre...

— Sans doute a-t-elle su adroitement l'aguicher... Ces petites provinciales sont aussi mâtines que nos parisiennes sous leurs airs de Sainte-Nitouche... Et ses parents, j'imagine, attirent Michel tant qu'ils peuvent...

— Il m'a affirmé ne lui avoir jamais dit un mot d'amour, ni pris aucun engagement envers elle. Ses parents doivent donc ignorer...

— Ta ! ta ! ta ! Ils savent y faire.

Dans les moments d'abandon la comtesse retrouvait naturellement le langage le plus vulgaire.

Après quelques secondes de silence elle demanda :

— Michel vous a-t-il dit le nom de son enjôleuse ?

— Renée... Doyen

— Quel âge ?

— Je ne sais pas.

— Quel métier ?

— Aucun... Je vous ai dit qu'elle vit chez ses parents.

— Et ceux-ci, que font-ils ?

— Le père est professeur à l'institut électro-technique.

— Et vous croyez Michel tout à fait... accroché ?

— Il me semble...

— Eh bien, en ce cas, il n'y a qu'un moyen de le décrocher, c'est de le dégoûter de cette petite mijaurée...

Eliane rouvrit des yeux étonnés.

— Quelques petites lettres anonymes sur la donzelle peuvent

suffire, reprit l'ex-Sabine Du-mollard avec tranquillité.

Comme la princesse Strelinger semblait désapprouver sa proposition, Mme de Saint-Gilbert s'écria :

— Qui veut la fin veut les moyens ! Vous ne faisiez pas tant de façons, il y a vingt ans, hein ? Pour obtenir l'héritage de votre oncle, tous les moyens étaient bons... Maintenant vous faites la bouche en cul-de-poule pour un petit rien du tout... Mais si vous préférez, les lettres anonymes, au lieu de les envoyer à Michel, je peux aussi bien les envoyer au procureur de la République ou bien encore aux parents dont vous avez volé l'enfant...

Eliane mit un doigt sur sa bouche :

— Je vous en prie, supplia-t-elle, ne parlez pas si fort... Si on vous entendait !... Je ne fais pas d'objection à votre idée... Seulement, je connais Michel... Il ne croira pas à des calomnies non signées... et savez-vous ?... Il deviendra tout de suite d'où elles viennent... Il soupçonnera Solange...

— Solange !

— Oui ! S'il reçoit des billets anonymes contre Renée Doyen, il les attribuera infailliblement à Solange, dont il pressent le dépit... Et cela l'éloignera davantage ! Quant à Renée, il est capable de l'aimer encore plus lorsqu'il aura l'impression qu'on la calomnie injustement.

La comtesse de Saint-Gilbert se tut quelques instants.

Les observations d'Eliane lui paraissaient judicieuses.

Mais elle n'était pas femme à abandonner une partie dont l'enjeu se chiffrait par millions.

— Si ce moyen ne peut être employé, dit-elle froidement, il y en a un autre.

— Lequel ? demanda Eliane.

— C'est de faire disparaître... l'obstacle !

Eliane de Courneuve demeura un moment comme écrasée.

C'était un crime que proposait tranquillement l'infâme Sabine !

— Oh ! reprit celle-ci, on ne se compromettra pas... Il s'agit seulement de chercher... Vous m'aideriez...

La princesse qui avait les regards fixés au tapis, les releva vivement sur sa visiteuse :

— Oh ! Non !... s'écria-t-elle. Pas cela !... Ce serait trop affreux !

— Vous aimez mieux que j'écrive au procureur ?...

— Non !... Je vous en prie... A force de parler à Miche, tout s'arrangera... Mais laissez cette jeune fille...

— Et si vous ne réussissez pas à convaincre Michel ?

Eliane fit un geste de désespoir.

— Laissez-moi carte blanche, voulez-vous ? continua la comtesse... Vous n'aurez à vous mêler de rien...

L'ancienne danseuse frémit un instant.

Tout son être se révoltait contre l'horrible proposition.

Toutes les fautes de sa vie n'étaient rien auprès de l'infamie à laquelle on lui demandait aujourd'hui de se prêter...

Mais refuser, c'était mettre en fureur cette odieuse femme ; c'était provoquer la divulgation du terrible secret qu'elle connaissait !

C'était s'exposer non seulement à la ruine, mais encore à la honte et à la prison !

Eliane courba la tête :

— Comme vous voudrez, souffla-t-elle doucement.

Jamais encore elle ne s'était sentie tombée aussi bas...

Mme de Saint-Gilbert sortit.

Quand elle l'eut accompagnée jusqu'à la porte, Eliane revint se jeter sur un divan où elle éclata en sanglots de rage et de honte.

IV

On était au mois de février 1925.

Une neige abondante couvrait toute la région des Alpes, et la ville de Briançon s'apprêtait à la grande semaine des sports d'hiver qui attire si justement chaque année de nombreux amateurs de skis et de luge.

Il est peu de cités en Europe qui méritent, mieux que Briançon, la visite des touristes et des curieux.

Place forte restée intacte derrière ses hautes murailles bâties par Vauban, on n'y pénètre qu'en franchissant des ponts vertigineux ou des voutes du plus haut pittoresque.

A l'intérieur de la vieille ville, une rue en pente raide, au milieu de laquelle coule un ruisseau impétueux, porte le nom de grande gargouille.

Beaucoup des maisons qui la bordent datent du temps de Vauban : c'est dire qu'elles offrent aux curieux des aspects originaux de l'architecture civile de la fin du XVII^e siècle.

Si, au moment où s'ouvre ce chapitre, nous pénétrons dans certaine de ces vénérables demeures dont la façade s'orne de têtes sculptées dans la pierre, nous trouverions une femme aux

cheveux gris, mais dont les traits austères révèlent encore qu'elle dut autrefois être d'une rare beauté.

Sur la porte de son appartement une carte porte le nom de :

Edmond MOULIN-NANCAZE
Lieutenant au 8^e Bataillon
de Chasseurs Alpains

Elle est la mère de ce jeune officier, dont le bataillon, en garnison à Grenoble, détache alternativement chacune de ses compagnies pour un an à Briançon...

Habitant constamment avec lui elle l'a suivi dans cette dernière ville, comme elle le suivrait au Maroc ou en Syrie, si le tour de départ le désignait pour un de ces lointains séjours...

Elle est seule, en effet, et son fils est toute sa famille.

Regardons-là avec quelque attention pendant qu'elle brode devant la fenêtre, aux derniers rayons du jour tombant...

Cette physionomie ne nous est pas inconnue...

Malgré les rides que le temps a creusées sur les tempes, malgré le pli amer que le chagrin a tracé aux coins de sa bouche, nous retrouvons un visage que nous avons déjà vu jadis sourire et pleurer...

C'est Nicole, en effet, la femme légitime d'Ivan Strelinger.

Parfois passent encore dans son esprit, comme un souvenir de rêve, l'image estompée du grand château de Smaragdino, et de cette terrasse sur laquelle Ivan lui avait fait ses premiers serments d'amour éternel, ou bien la vision de la petite villa de Nice où s'abrita quelques mois à peine son bonheur qu'elle avait cru sans fin...

Mais elle chasse ces ombres importunes d'un passé que rien ne peut ressusciter, et qui mettent en vain une arme dans ses yeux, malgré le temps écoulé !...

Nicole a été vaillante et fière.

Le lecteur se souvient que vingt ans plus tôt, lorsque le prince Strelinger ayant épousé Eliane de Courneuve avait voulu apaiser les rancunes de Nicole en lui envoyant vingt-cinq mille francs, son chèque lui était revenu, la destinataire étant restée introuvable malgré toutes les recherches.

C'est que la pauvre abandonnée, définitivement convaincue que la loi était contre elle et que toute démarche pour reconquérir son mari serait inutile, avait résolu de disparaître de telle sorte qu'il ne put jamais la rejoindre.

Elle ne voulait rien de lui...

Les subsides qu'il lui offrait, elle les rejetait avec mépris.

Son nom même, qu'en France son fils aurait dû légitimement porter, elle le dédaigna...

Un jugement, sollicité par elle, l'autorisa à ajouter à son nom, celui de sa mère qui était Nancaze.

Dernière héritière d'une ancienne famille d'Auvergne, cette digne femme eût souhaité que son nom fut relevé: n'ayant eu d'autre enfant que Nicole, elle avait dû renoncer à son désir.

Mais ce qu'elle n'avait pu faire, Nicole l'avait réalisé: son fils était couramment appelé Nancaze par ses camarades de régiment, dont la plupart ignoraient même qu'il se nommât aussi Moulin.

Ainsi ce vieux nom de Nancaze, dont l'honneur remontait selon d'authentiques parchemins jusqu'aux temps des Croisades, achevait-il de rendre plus difficile à pénétrer l'incognito où Nicole avait voulu disparaître.

A Marseille une humble place de comptable lui avait permis de gagner sa vie et celle de son enfant. Dans ses heures de loisir, ou à la veillée, elle avait travaillé à des ouvrages de broderie, qui lui avaient permis de placer quelques économies.

La brave Madeleine, cœur sensible et fidèle, ne l'avait d'ailleurs pas abandonné dans sa nouvelle situation.

Elle était restée sans gages au service de celle qu'elle avait connue princesse Strelinger, et son dévouement avait aidé Nicole à vivre au milieu de sa profonde détresse morale.

D'ailleurs d'une discrétion absolue, éprouvant elle-même la plus véhémente rancune pour le prince Ivan, elle n'en avait jamais prononcé le nom devant qui que ce fut.

Quand Edmond, à 15 ans, avait eu la curiosité de s'informer de son père, Nicole qui s'attendait bien un jour à cette douloureuse question et se préparait depuis longtemps à y répondre, lui avait tenu ce langage :

— Mon enfant, il ne faut jamais parler de ton père. Ta naissance a été parfaitement honorable. Jamais tu n'auras à en rougir devant personne, et moi, je puis marcher partout le front haut... Mais lui s'était conduit odieusement à mon égard... Il a fui notre foyer, sans même t'avoir vu ! Il s'est remarié... bien loin de la France... comme si ni toi ni moi n'existions pas ! Depuis, je ne sais ce qu'il est devenu. Est-il mort ?

Est-il vivant ? Je l'ignore... Mais il n'est plus rien pour nous, mon enfant... Il vaut mieux que tu ne m'en demandes pas davantage...

— Son nom, seulement ? avait imploré Edmond, vivement ému.

Mais Nicole avait refusé de satisfaire à cette curiosité.

— A quoi bon ? Dans la vie le hasard pourrait le jeter sur ton chemin... Je préfère que tu l'ignore toujours...

Depuis ce jour le jeune Edmond n'avait plus osé interroger sa mère sur ce sujet déchirant qui semblait la briser de douleur.

Ah ! Il savait bien qu'elle était irréprochable ! Si loin qu'il remontait dans ses souvenirs d'enfance, il la voyait toujours près de lui, travailleuse, douce, tendre et simple.

Pauvre maman ! Quelle vie avait dû être la sienne, dans cette solitude cruelle, faite d'un ingrat !

Et dans son cœur un ressentiment indigné se formait contre ce père qu'il n'avait jamais vu...

Mais ce n'était pas par de la haine contre l'infidèle qu'il consolait la pauvre abandonnée : c'était en lui témoignant à elle-même tant de tendresse, en lui obéissant si docilement, en récompensant ses soins par tant de reconnaissance, qu'elle en oublierait, s'il était possible, les chagrins atroces du passé.

D'un caractère naturellement facile il n'avait jamais jusqu'alors donné à sa mère aucun sujet d'ennui. Mais à partir de ce moment il redoubla de zèle dans ses études, parce qu'il savait qu'elle en serait heureuse, et ne laissa plus passer une journée sans quelque attention qui lui prouvât sa profonde affection.

Il venait de passer brillamment les examens du baccalauréat lorsque la guerre éclata.

Edmond s'exalta quand il vit autour de lui partir nombreux ses camarades d'études qu'une noble émulation poussait à s'engager pour la défense du pays odieusement attaqué par l'Allemagne.

Mais il n'avait pas encore dix-sept ans.

Une année s'écoula, de cette terrible période durant laquelle coula à flots le sang de France.

Nicole s'était inscrite comme infirmière, dès les premières arrivées de blessés.

Toutes les souffrances auxquelles elles assistait, tous les récits qu'elle entendait, transportaient son âme généreuse jusqu'à une folie de sacrifice.

Un soir de novembre 1915, comme elle regardait d'un oeil sombre son fils Edmond assis en face d'elle pour le repas, celui-ci lui demanda doucement.

— Qu'avez-vous donc, mère chérie ?... Pensez-vous toujours à vos pauvres blessés ?

Nicole ne sourit point.

— Je pense à toi, dit-elle gravement.

Le visage du jeune homme s'alluma soudain d'une flamme héroïque.

— Je parie, s'écria-t-il, que vous songez à la même chose que moi... Je vais avoir dix-huit ans dans quelques jours, n'est-ce pas.

— Oui, Edmond.

— Et je pourrais m'engager, si vous le permettez.

Nicole était devenue très pâle. Mais ses yeux brillaient de courage.

— Ah ! Je savais bien, fit-elle, la gorge serrée... Pourtant... il faut que tu apprennes... Ton père n'était pas Français... Par conséquent, si tu voulais...

Mais Edmond l'interrompit d'un geste de ses deux mains tendues vers elle :

— Oh ! Maman ! Je vous en supplie ! Qu'il ne soit pas en ce moment question de mon père.

Puis soudain, il s'arrêta, livide :

— Il n'était pas Allemand, au moins ? demanda-t-il.

— Non.

— Ah !... C'eût été trop atroce... Mais alors, je vous en prie, ne parlons pas de lui. Jusqu'à ce jour, je n'ai pas eu d'autre famille que vous, ma mère adorée... Je ne veux pas non plus avoir d'autre patrie que vous !...

Il s'était levé... Il tomba aux pieds de sa mère, et couvrit de baisers les chères mains qui commençaient à se rider...

— J'y pense depuis août 1914, maman chérie, reprit-il à travers ses larmes... J'attendais ce moment avec une sorte de fièvre... Mais je ne voulais pas vous faire de peine... vous parler trop tôt de mon désir... Et vous, vous avez peut-être cru que je ne voulais pas partir ?...

— Non ! mon fils... Non ! je n'avais aucun droit de te demander de partir, puisque tu es encore libre de n'être pas Français... Tu n'auras qu'un mot à dire, à ta majorité...

— Je ne dirai pas ce mot !... Et je prouverai, en combattant dans les rangs de notre armée, que je suis digne d'en être !...

Ainsi, dès ses dix-huit ans, accomplis, Edmond Moulin-Nancaze avait rejoint un dépôt d'infan-

terie, pour y être instruit. Six mois plus tard, la destinée le jetait dans la fournaise de Verdun.

Il avait terminé la guerre comme lieutenant, chevalier de la Légion d'honneur, et titulaire de citations magnifiques...

De ses blessures, heureusement légères, il ne gardait que de glorieuses cicatrices.

Officier par le hasard des circonstances d'une guerre qui l'avait surpris avant qu'il eût aucune situation, il était resté dans l'armée, où d'ailleurs, admirablement noté, il était en droit d'envisager l'avenir le plus honorable.

Mais ce qui l'avait décidé surtout, c'était la possibilité pour lui de venir immédiatement en aide à sa mère, au lieu d'être à sa charge jusqu'à ce qu'il se fût créé une autre position.

Désormais, la vie de Nicole avait été infiniment plus douce, et si elle brodait toujours, ce n'était plus comme autrefois, par une nécessité impérieuse, mais seulement pour ajouter quelque aisance au ménage de son fils.

La bonne Madeleine, malgré son horreur du froid n'avait pas hésité à suivre sa chère maîtresse, de Grenoble à Briançon...

Aussi bien, depuis si longtemps, avait-elle été quelque peu oubliée par les rares parents qui lui restaient, et ne se souciait-elle pas d'aller leur demander hospitalité...

Elle était, réellement, comme elle le disait, accrochée à Madame, jusqu'à sa mort.

Un coup de sonnette double annonça « Monsieur Edmond ».

Madeleine courut ouvrir.

— Monsieur n'est pas gelé ? demanda-t-elle avec l'aimable familiarité que justifiait son long dévouement.

— Non, Mad, répondit le jeune officier, employant le diminutif dont il avait toujours appelé sa vieille bonne, depuis qu'il était enfant, il fait un temps magnifique, au contraire...

— Pour les canards !

— Et pour les skieurs !... Il en arrive de tous les côtés...

— Pour rouler dans la neige ?... Drôle de goût !

— Que veux-tu, ma bonne Mad, tout le monde n'a pas peur du froid, comme toi !...

En prononçant ces derniers mots, Edmond songeait à une très élégante et très jolie jeune fille qu'il venait de rencontrer en descendant la Grande-Gargouille.

Elle était dans un groupe de touristes joyeux, qui débarquaient de la gare et se rendait sans doute à l'hôtel de la Paix, pour assister le lendemain, aux fêtes du mont Genève...

Parmi eux, il l'avait remarquée de loin. Sa joliesse et sa gaieté exubérante attiraient forcément l'attention.

En passant à sa hauteur, il s'était retourné un instant pour l'admirer plus longtemps... Elle-même avait fait le même geste et ses grands yeux noirs s'étaient croisés quelques secondes avec ceux du beau lieutenant de chasseurs.

En rentrant chez lui, Edmond gardait le souvenir de ce regard.

Il était à l'âge de tous les rêves...

L'austère conduite qu'il s'imposait pour garder tout son cœur à sa mère chérie, l'avait conservé dans une sorte de naïveté inhabile à soupçonner la duplicité féminine.

Les yeux caressants de la belle inconnue l'avaient troublé... Il avait cru y deviner la palpitation d'une âme étrangement émue...

En vain Nicole l'accueillit, comme chaque soir, à son retour, de toute son affectueuse sollicitude... En lui répondant, Edmond pensait à la jeune étrangère et quand il s'endormit, la charmante image flottait encore devant ses yeux fermés...

Si le jeune officier avait descendu la Grande-Gargouille, une minute plus tard, il eût croisé un autre groupe de touristes joyeux qui se rendaient également à l'hôtel de la Paix; c'étaient M. et Mme Doyen, leur deux jeunes garçons, rayonnants d'enthousiasme à l'idée des prouesses qu'ils se promettaient d'accomplir le lendemain dans la neige, Renée... et Michel Strelinger qui venait de faire avec eux le voyage de Grenoble.

Il y avait plus d'un mois que cette expédition à Briançon était projetée par les deux jeunes gens. Comme toutes les excursions qui leur permettaient de se rapprocher, ils en avaient accueilli l'idée avec joie...

Michel était libre de s'y rendre. Renée avait fait gentiment tous ses efforts pour décider ses parents à ce voyage et l'on pense bien que ses deux garnements de frères l'appuyèrent de toute la fougue de leur jeune entrain...

Robert Doyen, sachant que Michel Strelinger devait être de la partie, s'était laissé convaincre le premier.

Mme Doyen avait suivi l'entraînement général... Un heureux hasard, quelque peu dirigé, avait fait prendre à Michel le même train que la famille de son professeur.

Bien qu'il voyageât ordinairement en première classe, ce merveilleux hasard poussa la complaisance jusqu'à le faire monter dans le wagon de seconde dont les Doyen occupaient un compartiment.

Ainsi, debout dans le couloir de la voiture pour admirer les sites pittoresques qui défilaient le long du train, Michel et Renée avaient-ils eu le loisir de causer longuement loin de toute présence importune...

Après quelques banalités sur le paysage, Renée demanda la première espièglement :

— Avez-vous sagement regardé la photographie de Mlle Solange comme vous l'a recommandé votre mère ?

— Non... Je l'ai même déchirée et mise au feu.

— C'est fort mal cela...

— Vous auriez préféré peut-être que je la portasse toujours sur mon cœur ?

— ... C'eût été plus respectueux pour vos parents que votre désobéissance !...

Le ton rieur de ces paroles en démentait clairement le sens.

Michel sourit...

— J'en demanderai une autre, dit-il plaisamment.

Mais Renée se récria, mutine :

— Non !... Ne faites pas cela !...

Vous seriez capable cette fois de ne plus la déchirer !...

— D'ailleurs, Mademoiselle, reprit le jeune homme, avec une pointe de taquinerie, je vais avoir à Briançon bien mieux qu'une photographie : Solange elle-même y sera.

— C'est vrai ?

— Maman me l'a écrit. Elle ne démord pas de son projet. On dirait que l'univers entier est intéressé à ce que j'épouse cette Solange... Il semble que je prépare des catastrophes en refusant de lui faire la cour...

Renée avait pris une figure sérieuse.

Toutes les recommandations par lesquelles sa mère l'avait mise en garde contre l'idée d'un mariage impossible pour elle revenaient à sa mémoire.

— Alors, demanda-t-elle, vos parents y seront ?

— Non... Heureusement ! J'aurai plus de liberté pour me tenir loin de Mlle Solange...

— En somme, c'est elle qui a l'air de vous poursuivre...

— C'est assez mon avis... Je ne peux croire que ma mère tienne particulièrement à ce que j'épouse cette jeune fille plutôt qu'une autre... Si elle insiste comme elle le fait depuis deux mois, c'est qu'elle est poussée... obsédée même !

— Cette Solange est riche, sans doute ?

— Je l'ignore.

— De famille noble, peut-être.

— Elle porte une particule... Je n'en sais pas plus... Mais la particule ne signifie pas grand chose de nos jours en France !... Ce qui est certain, c'est qu'elle n'ignore pas, elle, que je suis riche moi... ou du moins elle le croit. Je ne suis pas assez fat pour imaginer que ma seule vue ait suffi pour l'enflammer irrésistiblement... Je suis bien forcé de penser qu'elle tient surtout à la fortune qu'elle me suppose.

Un nuage passa sur le front de Renée Doyen.

Ame délicate, élevée dans l'intransigeance du devoir, elle se comparait à cette Solange qu'elle ne connaissait pas...

Avait-elle le droit de la soupçonner de honteux calculs ?

Comme Solange elle s'était éprise de Michel Strelinger, et si quelqu'un se fût avisé de la taxer de coureuse de dot elle en eût subi le plus cruel et le plus immérité des outrages...

Pourquoi l'autre ne serait-elle pas aussi sincère ?

Son besoin de franchise entraînait Renée à protester :

— Vous avez peut-être tort de la juger si mal. Etes-vous sûr qu'elle ne souffrira pas ?

Michel contempla le pur profil de celle qui parlait ainsi. Il vit son visage frémissant... Son oeil bleu demi-fermé sous les longs cils blonds, où perlait une larme qui tomba avant qu'elle eût détourné la tête pour la cacher.

Dominé par son émotion devant cette souffrance qui était un aveu, il mit la main sur celle que Renée appuyait à la portière et la serra une seconde silencieusement.

Troublée elle-même elle ne retira pas ses doigts.

— Non ! dit-il très bas. Il n'est pas possible qu'elle souffre vraiment. Mais cependant si elle devait souffrir, devrais-je pour lui éviter cette peine renoncer à mon propre cœur ? Ecoutez, mademoiselle... Je vous jure que je l'épouserai, par obéissance pour mes parents, si j'étais sûr...

Michel s'interrompit, n'osant continuer.

— Sûr de quoi ? balbutia Renée en regardant obstinément le talus sans aucun intérêt devant lequel courait le train.

— Sûr qu'aucune autre personne ne souffrira à son tour, souffla le jeune homme.

Sous sa main, il sentit tressaillir la petite main qu'il serrait doucement, mais elle ne répondit pas.

De nouveau la timidité naturelle aux cœurs très jeunes que fait battre l'amour pour la première fois, l'arrêta court.

— En croyant ? supplia la voix imperceptible de Renée...

— En croyant que vous... accepteriez... un jour... d'être ma femme...

Presque malgré lui, l'ardente prière d'amour était sortie de ses lèvres...

Les yeux de Renée se levèrent une seconde sur les siens, puis se détournèrent aussitôt...

(A suivre)



Gin Canadian Melchers Croix d'Or

La boisson la plus saine

Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons :		
Gros :	40 onces	\$3.65
Moyens :	26 onces	2.55
Petits :	10 onces	1.10

Distillerie : Berthierville, Qué. Bureau chef : Montréal

MELCHERS Distilleries Limited

DISTILLATEURS DEPUIS 1899

Les Aventures de Marcel

EPISODE NUMERO 178



1—Le brave Marcel s'était jeté à l'eau pour atteindre le cable afin de monter à bord du navire.



2—Ma's il avait mal calculé son élan et il manqua le cable. Le pauvre Marcel se croyait perdu lorsqu'un marin du sous marin vint à son secours.



3—Il lui avait lancé un lasso et l'avait ramené à bord. Le capitaine ne voulait pas que Marcel quitte le sous-marin.



4—Il le considéra comme prisonnier et l'enferma dans une pièce du sous-marin et il lui faisait porter à manger.



5—Le sous-marin arriva de nouveau à l'île où il avait son refuge. Le capitaine décida de faire travailler Marcel.



6—Il le conduisit à la cuisine où il devait aider au cuisiner à préparer les repas des marins.



7—Un jour que Marcel servait la table il vit venir l'opérateur de la télégraphie sans fil.



8—Avant que l'opérateur eut dit son message le capitaine avait fait sortir Marcel de la pièce.



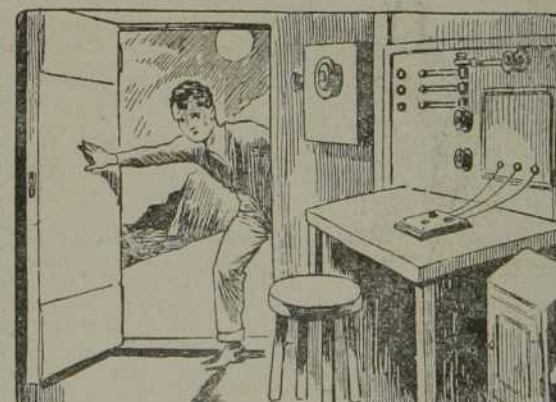
9—Ma's Marcel ne douta pas qu'on préparait un nouveau mauvais coup contre un navire qui passait dans les environs.



10—La nuit, pendant que tout le monde dormait, il se glissa sans bruit hors de la maison.



11—Il se dirigea vers la cabine du télégraphiste lorsqu'il le vit sortir. Marcel se cacha derrière une grosse roche.



12—Lorsque tout danger fut passé Marcel entra dans la cabine. Il fallait donner un signal pour éviter un nouveau vol.

(La suite de cette histoire dramatique dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

INSULTE



Annette.—Votre auto est plus "rapide" que vous.

ENTRE IVROGNES

— Pour améliorer la circulation on veut enlever tous les poteaux de télégraphe.

— Eh bien, comment qu'on va marcher, nous ?

AU BUREAU DE PLACEMENT



La directrice.—Si vous étiez venu il y a une demi-heure, j'avais une cuisinière parfaite.

La dame.—Croyez-vous que, si je revenais ce soir, elle aurait une chance d'être libre de nouveau.

RAISON



— Je voudrais trouver comme gendre quelqu'un qui soit myope comme une taupe.

— En voilà une idée bizarre.

— Ah, oui, c'est vrai, vous n'avez jamais vu ma fille.

MAISON A LOUER
(Monologue pour jeunes filles, par Paul Coulée)

(La reproduction de ce monologue dans les journaux et magazines est absolument interdite sans une autorisation de l'auteur.)

Lucette est blonde et a dix-neuf ans. C'est ma meilleure amie. Moi, je suis brune, comme cela, nous nous entendons parfaitement.

Mon amie Lucette est gentille, charmante, avenante, enfin elle a toutes les qualités.

Je ne lui connais qu'un défaut: elle est poltronne. Un rien l'effraie.

Ainsi l'autre nuit, elle était couchée; elle était seule chez elle, son père et sa mère étaient allés au spectacle, lorsque vers minuit elle entendit un voleur qui jouait dans l'argenterie dans la salle à manger située au rez-de-chaussée.

Lucette tremblait de tous ses membres. Elle était trop poltronne pour chasser ce visiteur et pour s'emparer d'un revolver qui se trouvait dans un des tiroirs de son chiffonnier. Elle avait la langue paralysée et ne pouvait appeler au secours.

Cependant si Lucette est poltronne par contre elle est très ingénieuse. Malgré son trouble il lui vint une idée. Elle sortit du placard une petite planchette sur laquelle on lisait: *Maison à louer*. Elle la prit, y ajouta au crayon bleu: *Dix dollars par mois*, et la plaça à la fenêtre.

Un réverbère, placé de l'autre côté de la rue, envoyait ses rayons lumineux sur la petite planchette.

En trois minutes une foule compacte se massait devant la maison.

Quelques instants plus tard, la porte était enfoncée par la foule avide de visiter un logis à bon marché.

Les gens, en entrant, surprirent le voleur qui fut écroulé au poste.

Lucette expliqua son stratagème et les locataires un peu désappointés redescendirent dans la rue.

Mon amie Lucette fut sauvée.

N'est-ce pas qu'elle est ingénieuse, Lucette?

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons, achetez QUE NOUS DIS-TU? (62 déclamations comiques), MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans les librairies ou chez l'auteur, M. Paul Coulée, 410-est, Blvd St-Joseph, Montréal. \$1 le volume.

SUSPICION

Une femme soupçonnait son mari de recevoir des appels téléphoniques d'une autre femme.

Un soir le téléphone sonna et le mari alla répondre. Sa femme entendit ceci:

— Allo, Charles. Est-ce toi, Charles? Certainement, Charles! Naturellement, Charles. Non, Charles. Oui, Charles. Sans faute Charles. Compte sur moi, Charles. Bonsoir Charles. Après quoi le mari se tourna vers sa femme et dit: C'est Charles.

ENTRE ARTISTES

1ère actrice.— Ma chère, j'ai reçu tellement de fleurs que ma mère a parti un magasin de fleuriste.

2ème actrice.— Moi, c'est différent, j'ai reçu toute une maison.

1ère actrice.— Allons donc.

2ème actrice.— Oui, brique par brique.

AU MAGASIN

Le drapier.— Cette étoffe est pure laine, madame.

La cliente.— Pourquoi est-ce marqué "coton" ?

Le drapier.— C'est pour tromper les mites, madame.

AU BAL

— Ne flirtez pas avec cette femme, c'est ma femme.

— Je ne flirtais pas avec elle, je me réjouissais seulement qu'elle ne soit pas la mienne.

APRES LE GRAND REPAS DE FAMILLE

Madame.— Tu n'aurais pas du enlever ton veston alors que nous avions M. et Mme Barnabé à souper.

Monsieur.— Oh! il n'y avait pas de danger, j'ai eu l'oeil dessus tout le temps.

CHEZ L'AVOCAT



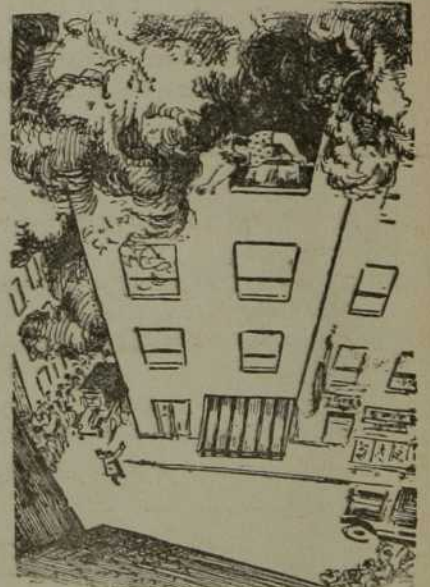
L'avocat.—Soyez sans crainte, mon ami, je suis là pour vous défendre.

PAS LUI

— Pour être heureux en ménage il faut des époux assortis.

— Oh! ce n'est pas moi c'est ma femme qui est mal assortie.

RIEN A CRAINDRE



Le mari (en bas).—Ecoute, Rosalie, saute. N'aie pas peur je t'ai assuré sur la vie.

EN CLASSE

— Qui a fait votre dictée ?

— C'est papa.

— Tout seul ?

— Non, je lui ai aidé, un peu.

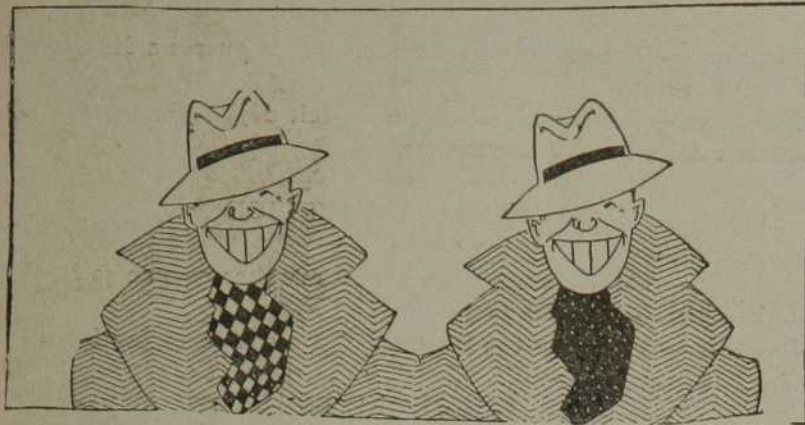
PRIS AU MOT



— Si vous refusez de m'épouser, je n'aimerai jamais une autre femme.

— C'est très gentil, mais est-ce que cette promesse tient si j'accepte de vous épouser.

AU MOT



— J'ai acheté mon auto pour une chanson.
— Je ne savais pas que tu pouvais chanter

AU RESTAURANT

Le client. — Puis-je voir le propriétaire du restaurant ?

Le garçon. — C'est regrettable, monsieur, mais il vient de partir. Vous le trouverez au restaurant d'en face.

AU BUREAU

— Ce télégramme est bien décousu.

— Il nous a sans doute été transmis par télégraphie sans fil.

1ER MAI

Monsieur. — J'ai trouvé un logis superbe, le tramway passe devant la porte.

Madame. — Cela ne nous empêchera pas de dormir ?

Monsieur. — Pour les trois premières nuits seulement, mais nous pouvons aller les passer ailleurs.

PATRIOTISME

— Beaucoup d'Américains viennent nous rendre visite dans leurs propres automobiles.

— Nous voulons, nous, patriotes, être écrasés par des automobiles fabriquées au Canada.

AU VILLAGE

Le constable d'une petite ville était aussi le médecin vétérinaire de l'endroit. Une nuit il reçoit un coup de téléphone l'appelant immédiatement.

— Est-ce le vétérinaire ou le constable que vous voulez voir, demande-t-il ?

— Les deux, répond la voix, on ne peut pas réussir à faire ouvrir la bouche de notre bull-dog; il y a un voleur dedans.

ALORS

— Est-ce vrai que ta pendule peut aller sept jours sans la remonter ?

— Oui c'est vrai.

— Combien de jours ira-t-elle si tu la remontes ?

NON

— Votre mari et vous ne pouvez pas vivre heureux sans vous quereller sans cesse.

— Non, pas sans nous quereller.

OH ! OH !

Le patron. — Encore en retard, ce matin ?

L'employé. — J'arrive à mon travail en même temps que vous.

Le patron. — Dites donc, est-ce vous qui êtes le patron ici ?

L'employé. — Non, monsieur.

Le patron. — Alors ne parlez pas comme un idiot.

DEMANDE

Madame. — Que lis-tu actuellement ?

Monsieur. — C'est un journal.

Madame. — Lequel ?

Monsieur. — "L'Economie Politique."

Madame. — Y trouve-t-on des pages de mode.

REFLEXION

Avez-vous remarqué que le mauvais numéro qu'on vous donne au téléphone n'est jamais occupé.

PRUDENCE

— Qu'est-ce que c'est qu'un vingtième ?

— Je ne sais pas.

— Je suppose que vous ayez vingt amis qui viennent vous voir et que vous n'ayez qu'une pomme à partager. Que feriez-vous ?

— J'attendrais qu'ils soient partis pour la sortir du buffet.

REFLEXION

Il n'y a rien qui coûte aussi cher qu'un conseil gratuit lorsqu'il n'est pas bon.

SUR LE FLEUVE

— Ne me jetez pas à l'eau, pour l'amour du ciel.

— C'est votre dernière chance pour apprendre à nager.

LA BRIQUE

Madame. — Il nous faudra bientôt marier notre Gisèle.

Monsieur. — Ne nous pressons pas, attendons que notre fillette rencontre sur sa route un garçon sage, honnête, intelligent, riche...

Madame. — Si j'avais attendu ça, moi, je ne me serais jamais mariée.

PRUDENCE



— Tiens donc mes lunettes.

LES AMIS



—Serez-vous longtemps absents ?
—Une quinzaine. Notre ami Durand nous a invité à aller passer la fin de semaine chez lui.

LES CRITIQUES

— As-tu remarqué comme il existe des imbéciles dans le monde.
— Oui, je l'ai remarqué. J'ai même remarqué davantage. Chaque fois que tu comptes le nombre d'imbéciles qui sont dans une pièce avec toi, tu en oublies toujours un.

REVE DE PECHEUR



—Est-ce que mes amis voudront jamais me croire lorsque je leur dirai que j'ai sorti ça moi-même de l'eau.

ENTRE AMIS

— Il me faudrait deux mille dollars et personne ne peut m'aider. Depuis, je ne peux pas fermer l'oeil.
— Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à moi ?
— Vous seriez si bon ?
— Bien sûr, j'ai un remède excellent contre l'insomnie.

ENTRE VOISINS



—Entrez donc votre radio en dedans.
—Ma femme ne veut pas.

SOUVENIRS

Madame. — Dire que ça fait seize ans que la guerre a été déclarée. Le temps passe.

Monsieur. — Seize ans? est-ce que ça fait déjà seize ans que nous sommes mariés ?

AU PALAIS DE JUSTICE

L'avocat. — Qu'est-ce que vous avez à marcher comme ça ?

Le visiteur. — Je boite, monsieur.

L'avocat. — Ne boitez pas ici, c'est déjà assez de la Justice.

CONFIDENCES

— Alors, d'après ce que je vois, ta belle-mère est une figure à deux faces.

— Oh! non, c'est déjà trop d'une.

GROSSIERETE

Armand. — Mademoiselle, je vous adore, je me traîne à vos pieds dans la poussière.

Bertrade. — Je crois que vous exagérez, monsieur, nos tapis sont propres.

ENTRE BLAGUEURS

— Imaginez-vous que X est tellement gras qu'il n'a pas vu ses pieds depuis dix ans.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ? Je connais un ami qui est tellement grand qu'il est forcé de monter sur une échelle pour enlever son chapeau.

— Oh! tout ceci n'est rien. Moi, j'ai un cousin qui a les jambes si longues que, lorsqu'il attrape froid aux pieds le 1er janvier il commence à éternuer le 24 juin.

EMPRUNTEUR

— Peux-tu me prêter cinq dollars jusqu'à samedi ?

— Certainement, prend cinq dollars des dix dollars que tu me dois déjà.

CONSEIL

Le curé (à son bedeau). — Vous ferez la quête avant le sermon dimanche prochain.

Le bedeau. — Pourquoi, monsieur le curé ?

Le curé. — Ça vaudra mieux, car je vais prêcher sur l'économie.

COMPARAISON

Arthur. — Je crois que Julie m'aime beaucoup. Elle a un grand coeur.

Lucien. — Oui, grand comme un tramway, toujours de la place pour un de plus.

SOUVENIRS

— Je suis désespéré; je perds tous mes cheveux.

— Tu y tiens donc tant que ça ?

— Dame, ils me viennent de ma mère.

OH ! OH !

— Il y a des gens qui aiment à être indisposés.

— Tu en connais ?

— Oui, les Malais, ils aiment les Malaises.

ENTRE MEDECINS

1er médecin. — Je suis harassé, mes malades me tuent.

2ème médecin. — Vous le leur rendez bien.

MOT D'ENFANT

Gisèle. — Maman, pourquoi faire, les dentiers ?

La maman. — C'est fait pour les personnes qui n'ont pas de dents.

Gisèle. — Alors, achète donc un dentier pour bébé.

DAVANTAGE

Monsieur a perdu son canif, il le cherche dans ses poches mais ne le trouve pas. Il se tourne vers sa femme.

Monsieur. — Si tu me faisais des poches à mes habits, peut-être que je trouverais mon canif.

Madame. — Mais, des poches, tu en as déjà six.

Monsieur. — Oui, mais si j'en avais sept peut-être mon canif serait-il dans la septième.

HISTOIRE SAINTE

— Qu'ont fait les Israélites après être sortis de la mer Rouge ?

— Ils se sont fait sécher.

REPRIMANDE

Papa. — Ne dis pas de mensonges, Gisèle, je puis lire dans tes yeux que tu mens.

Gisèle (quatre ans). — Tu sais bien, papa, que tu ne peux pas lire sans tes lunettes.

L'ERREUR

— Quelle leçon tirez-vous de l'histoire de Joseph vendu par ses frères ?

— Ils l'ont vendu trop bon marché.

FRANCHISE

Annette. — J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer, papa est complètement ruiné. Je n'ai plus un seul sou de dot.

Edmond. — Que veux-tu que ça me fasse. Je t'aimerai toujours, même si je ne te revois plus jamais.

A L'AGENCE

L'agent. — Je puis vous envoyer comme pianiste monsieur D'Ornano.

La dame. — Est-il bon ?

L'agent. — C'est un virtuose.

La dame. — Je ne vous parle pas de ses vertus, je vous parle de son talent.

OH ! MA CHERE !

— Mais qu'avez-vous donc à pleurer ainsi, madame Chose ?

— Ne m'en parlez pas, c'est encore mon gendre qui a fait des siennes. La semaine dernière il a manqué de bois chez lui, alors il a jeté dans la fournaise la jambe de bois de ma fille.

— Mais il peut lui acheter une autre jambe.

— Non, c'est pas nécessaire, ma fille était au bout quand il a jeté sa jambe dans la fournaise.

PETITE ERREUR

Le patron. — Avez-vous porté mon billet ?

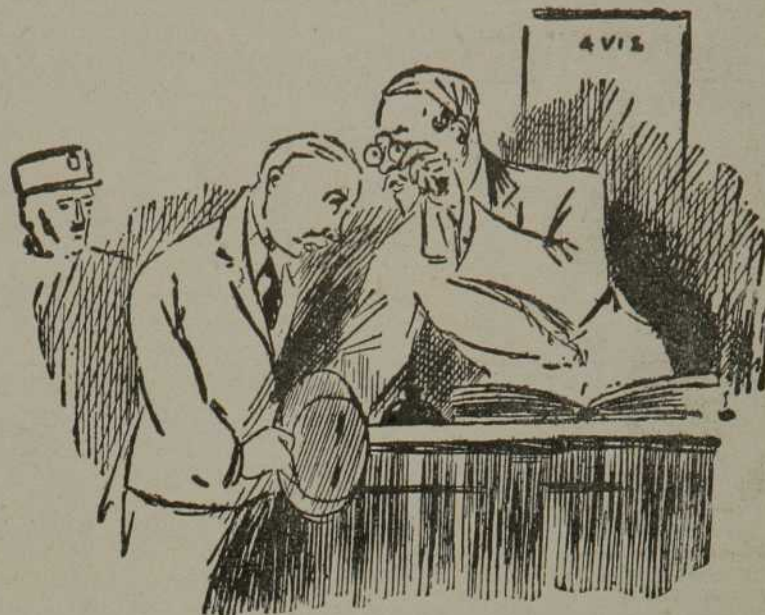
L'employé. — Oui, monsieur, seulement l'homme ne reste pas sur la rue St-André, mais sur la rue St-Hubert, et pas au premier mais au troisième étage, et pas dans la chambre de devant mais dans celle de derrière, en plus il ne s'appelle pas Chartrand mais Trudel et ce n'est pas un homme mais une femme.

ENTRE AMIS

— Moi, je ne bois que de l'eau.

— C'est idiot. Quand tu en as dans tes chaussures, ça t'enrhume, juge un peu quand tu en as dans l'estomac ce que ça doit te donner.

ENQUETE



Le juge. — Mais votre crâne ne possède aucune trace des coups de casserole que vous prétendez avoir reçus.

Le plaignant. — Non, mais si vous voyez la casserole.

TIMIDITE

— Après l'avoir assommé vous lui avez pris sa montre.

— J'osais pas lui demander l'heure.

AU BUREAU ?



— Mon cher, un homme dans ma position a d'autre chose à faire que d'aller jouer au golf pour se distraire.

ENQUETE

Le monsieur. — Quel est le nom de ton petit frère ?

L'enfant. — Il s'appellerait Albert si c'était mon petit frère, mais comme c'est ma petite soeur on l'appelle Gisèle.

PECHE NOUVELLE



L'enfant. — Monsieur, voulez-vous attraper quelque chose ?

Le pêcheur. — Quoi donc ?

L'enfant. — Ma soeur vient de tomber dans la rivière et le courant va la faire passer.

ROMAN LITTÉRAIRE DU SAMEDI

PERVENCHE

PAR GYP

No 4 (Suite)

V

Les trois filles de monsieur de Châteaulin ont été élevées par la vieille bonne Rosalie qui a été un véritable tyran dans la maison.

On ne s'en est jamais séparé parce qu'on était habitué à elle.

Les trois filles sont maintenant grandes et elles veulent sortir seules sans avoir la vieille Rosalie comme chaperon.

Cette décision cause un véritable scandale chez le père et la grand-mère, mais on ne sait rien refuser aux jeunes filles.

On subit donc le scandale. Il n'y a que Alain que la chose révolte et qui proteste contre l'attitude de ses sœurs.

— Mademoiselle... nous nous reverrons, n'est-ce pas?... Vous m'avez dit que vous connaissiez beaucoup Mme de Fréhel?... Je vais... pour un tas de raisons... être tout le temps fourré chez elle!... Puis-je espérer que vous ne me garderez pas rancune de ma goujaterie?... Oh! c'est vous qui avez dit le mot! Consentirez-vous à oublier la chose?...

— Oui, oui... dit-elle, embarrassée.

— Devrai-je, chez Mme de Fréhel, avoir l'air de vous apercevoir pour la première fois?

— Non!... — dit vivement Pervenche. — j'ai l'horreur des mensonges et des cachotteries!... Je raconterai que je vous ai vu!... que vous m'avez... comment dire? aidée à passer l'eau... Je ne parlerai ni de... de ce que vous avez fait, ni de ce que vous m'avez raconté des projets de M. Lannilis... J'ai rencontré le secrétaire qui vient habiter les Algues et il m'a dit qu'il connaît Mme de Fréhel... voilà tout!... Comme on ne sait rien... si, par impossible, on me questionnait, je dirais tout... je ne mens jamais!...

— Bien, mademoiselle, vous pouvez vous vanter d'être une femme exceptionnelle!...

— Mais, je vous le répète, on ne me questionnera pas!... D'ailleurs, si Mme de Fréhel est au courant... comme c'est probable... on saura tout ça bien vite à la maison...

— En attendant, mademoiselle, nous avons un petit secret à nous deux?...

— Oui!... répondit Pervenche troublée.

VI

Le déjeuner fut silencieux, Mme de Châteaulin, préoccupée de l'attitude nouvelle de ses petites-filles, avait oublié la commission donnée la veille.

Elle ne questionna pas Pervenche, et Pervenche ne lui parla pas non plus de sa course aux Algues, Alain, qui était la gaité des repas, ne déjeunait pas ce matin-là. M. de Châteaulin et sa mère échangèrent à peine quelques mots, tandis qu'Yvonne et Clairette alternaient les airs martyrisés et les airs ironiques, et se faisaient des signes d'intelligence, destinés surtout à attirer l'attention. Mais ce manège — qui souvent irritait leur grand-mère — passa ce matin-là absolument inaperçu. Et les deux petites sortirent de la salle à manger en se poussant du coude et en affectant de pouffer malgré elles dans le dos des parents silencieux.

Pervenche accompagna dans le jardin Mme de Châteaulin qui faisait sa promenade accoutumée. Le jardinier habitait, au fond du potager, une maison dont l'entrée était rue de Quiberon. Une sorte de carriole stationnait devant la porte ouverte. La femme du jardinier y faisait charger une malle. A côté d'elle son petit garçon, un enfant de neuf ou dix ans, attendait prêt à monter.

— Jeannot part?... demanda Mme de Châteaulin étonnée.

— Oui, madame!... répondit la femme d'un air embarrassé.

— Est-ce qu'il est malade?...

— Oh! mais dame non!... Y n'est point malade!...

— Alors pourquoi lui faites-vous quitter l'école à présent?...

Le jardinier était depuis longtemps dans la maison. Il mangeait, ainsi que sa femme et son enfant, avec les autres domesti-

ques. Pervenche était la marraine du petit.

— J' l'envoie chez ma soeur... dit la jardinière sans répondre à la question qui lui était posée, ça le changera un peu!...

— Vous l'envoyez pour combien de temps?...

— Je ne sais pas... on verra!...

Mme de Châteaulin comprit qu'il y avait quelque chose qu'on ne lui disait pas.

— Qu'est-ce qu'il y a?... je désire le savoir... vous ne faites pas quitter l'école à Jeannot à la fin de mars pour l'envoyer à la campagne sans motif?... est-ce qu'il y a eu quelque histoire avec les domestiques?... est-ce qu'on vous a ennuyée à cause de lui?...

La femme murmura, mal à l'aise :

— Y a eu des potins... rapport à la cuisinière...

— Qu'est-ce qu'elle a fait, la cuisinière?...

— Oh! rien!... seulement elle a dit que l' petit était un choléra... alors madame comprend bien...

— Pourquoi a-t-elle dit que le petit était un choléra?... — demanda Mme de Châteaulin qui avait envie de rire.

Et comme la mère ne répondait pas, elle s'adressa à Jeannot :

— Qu'est-ce que tu as fait, Jeannot?... dis-le-moi, mon bonhomme?...

L'enfant répondit, tout rouge, prêt à pleurer :

— C'est à cause du corset droit d' mad'moiselle...

— De quelle mademoiselle?... D' mad'moiselle Clairette...

— Et on t'envoie à la campagne à cause du corset de Mlle Clairette?... ça me semble extraordinaire?... explique-moi ça, veux-tu?...

— Pac'que Mme Joséphine a dit qu' son corset y allait pas bien...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire?... tu y comprends quelque chose, toi, Pervenche?...

— Rien de rien, grand-mère!...

La jardinière se décida à parler :

— C'est l'aut' jour... quand mad'moiselle Clairette a eu son grand corset qui lui fait un' belle taille droit comme un tronc d'arbre... ben, Joséphine a dit comme ça: «Alle croit qu'ça lui va bien... alle fait ça pour être à la mode... ça lui va joliment mal!...» L' petit... qu'a entendu l'a répété à mad'moiselle Clairette...

— Eh bien?...

— Ben... elle est allée dire des sottises à Joséphine... elle l'a traitée comme la dernière des dernières...

— Pour avoir dit ça?...

— Oui, madame!... Oh! mad'moiselle Clairette était si fâchée... si fâchée!... alors Joséphine a dit qu'Jeannot c'était un choléra d'avoir potiné... et j'aime autant l'faire partir...

— Vous ferez ce que vous voudrez... mais c'est absurde!...

— Maint'nant qu'tout est arrangé...

Et la jardinière hissa Jeannot dans la carriole, tandis que Mme de Châteaulin reprenait sa promenade en disant :

— Tu le savais, toi, Pervenche, que ta soeur était bête à ce point-là?...

Le soir en se mettant à table, la grand-mère interpella Clairette qui s'asseyait essoufflée d'avoir couru pour rentrer à l'heure.

— Tu avais négligé de m'avertir du départ de Jeannot?...

Et comme la jeune fille pinçait les lèvres sans répondre, Mme de Châteaulin continua :

— Je devrais pourtant être prévenue de ce qui se passe chez moi!... c'est le moins que je puisse exiger, il me semble?

Elle se retourna pour regarder si le domestique était là, et voyant qu'il était sorti :

— Alors, tu ne permets pas aux domestiques de parler de toi?...

— Non!... — fit sèchement Clairette. — Joséphine n'a pas à s'occuper de ce que je fais... ni à donner son avis sur ce que je porte...

— Son avis, à toi-même?... évidemment non!... mais quand tu n'est pas là, ni aucun de nous, elle

a le droit de dire ce qu'elle pense, je présume ?...

Alain, qui depuis huit jours était au courant des potins «du corset droit» se roulait. Sa soeur lui lança un regard furieux, et appuya avec une importance comique :

— Non... elle n'a pas le droit de s'occuper de ce que je fais !...

Mme de Châteaulin se mit aussitôt à rire et dit :

— Matin!... tu n'es pas commode!... et tu es un peu niaise!... Car si jamais tu étais entrée dans une cuisine... même dans une cuisine d'avant 89, ma petite!... tu aurais eu l'occasion d'entendre sûrement des réflexions plus désobligeantes que celle-là... qui n'était vraiment pas bien méchante!... Joséphine n'a pas dit que tu étais mal bâtie... elle a dit que ton corset ne t'allait pas bien... ça n'a rien de désobligeant, ça!...

Clairette, la mine mauvaise, se rongait les ongles bruyamment. C'était sa façon de répondre aux questions embarrassantes et d'affecter ce calme olympien qui était, à ses yeux, le signe distinctif de la très grande supériorité. Féroce égoïste et personnelle, elle n'admettait pas la moindre critique. Sa jolie petite personne était sacrée, et alors que, très malveillante, elle s'en donnait à cœur joie sur les autres, elle ne permettait aux autres que des compliments, ou, tout au moins, un silence admiratif.

Elle adorait jouer un rôle important d'un air discret. Astucieuse et rusée comme un goujon de cent ans, elle savait donner aux gens l'impression qu'elle voulait qu'ils eussent d'elle. Très spirituelle mais sans caractère nettement dessiné, elle se faisait bonne enfant avec les simples, voyou avec les mal élevés, larmoyante avec les sentimentaux. Elle promenait dans Pont-Vieux et ses environs, et au diable — grâce à une correspondance volumineuse et étendue — une odyssée de misères intimes et de chagrins poignants qui était le soignant récit de sa vie.

Et les Châteaulin qui ne soupçonnaient rien s'étonnaient parfois de voir des gens, aimables autrefois pour eux, leur faire tout à coup grise mine, ou les assaillir à brûle-pourpoint de compliments intentionnellement exagérés sur Yvonne et Clairette, sur Clairette particulièrement.

C'était à Pervenche surtout qu'on faisait l'éloge de ses soeurs sur un ton qui semblait chargé de menaces. Et elle non plus ne se rendait compte de rien. Ja-

mais — si grands que fussent les défauts qu'elle reconnaissait à Clairette — elle ne l'eût soupçonnée de cette paisible méchanceté.

M. de Châteaulin commençait à s'inquiéter de la tournure que prenait la conversation. Il détestait les explications, les réprimandes, et tout ce qui pouvait causer un trouble quelconque, surtout pendant les repas.

Quand, au temps où ses enfants étaient petits, ils s'enfonçaient le doigt dans le nez jusqu'au coude, il eût préféré le voir ressortir par l'oeil plutôt que prendre la peine de faire une observation.

Depuis un instant, il cherchait à rompre les chiens lorsque, tout à coup, Mme de Ploemeur dit, venant à son secours :

— J'ai une grande nouvelle à vous apprendre...

— Quoi donc?... — demanda M. de Châteaulin avec empressement.

— Yves de Lannilis va revenir habiter les Algues...

— A la bonne heure!... — fit Mme de Châteaulin — je craignais que ce beau château ne devint la proie des Juifs ou des parvenus... c'eût été vraiment grand dommage!... A propos de ça, Pervenche, as-tu commandé mes abricots ?...

— Le jardinier n'était pas là, grand'mère... je retournerai aux Algues un jour qui ne soit pas jour de marché...

— Qu'est-ce que c'est que Yves de Lannilis?... — demanda Yvonne.

Mme de Châteaulin répondit : — C'est le fils de nos amis Lannilis qui ont quitté les Algues il y a trente ans...

— Et le filleul de Mme de Fréhel... — dit Mme de Ploemeur — c'est elle que j'ai rencontrée tantôt et qui m'a raconté le retour de son petit Yves — comme elle l'appelle — qui revient se fixer aux Algues et veut se marier dans le pays...

Et se tournant vers les jeunes filles, elle conclut en riant :

— Vous entendez, mesdemoiselles ?...

Yvonne et Clairette prirent ensemble un air indifférent.

— En attendant !... — reprit Mme de Ploemeur — il a envoyé à Mme de Fréhel son secrétaire et cinq cent mille francs...

— Cinq cent mille francs!... — répéta Alain émerveillé; — pour elle ?...

— Tu es bête, mon petit!... — dit la grand'mère.

Mme de Ploemeur expliqua :

— Il veut que l'on fonde des asiles, des refuges pour les pauvres... et il charge sa marraine de s'occuper de tout... Il voudrait que ce fût installé quand il arrivera...

— Dans six mois!... — dit M. de Châteaulin — on voit bien qu'il a vécu en Amérique, ce jeune homme!... et qu'il ignore la lenteur de nos ouvriers de France...

— Enfin!... — soupira Yvonne — voilà donc une maison où l'on s'amusera un peu !...

— L'hospice?... demanda Mme de Ploemeur en riant.

— Non, pas l'hospice... le château!... car je suppose qu'il recevra un peu, ce monsieur ?...

— Il faut d'abord qu'il soit marié... — fit observer Mme de Châteaulin.

— Pourquoi ça?... — demanda impétueusement Clairette — on ne peut pas recevoir sans être marié ?...

— Si... mais on ne reçoit alors que des hommes... ou des femmes lancées... Enfin, si Yves de Lannilis recevait aux Algues sans être marié, ça n'aurait pour ta soeur et pour toi aucun intérêt... — Nous n'irions pas chez lui?...

— questionna Clairette qui commençait à rager.

— Non!... dit nettement Mme de Châteaulin, tandis que M. de Châteaulin, en prévision d'une discussion orageuse, penchait le nez sur son assiette et s'absorbait dans l'épluchage d'un merlan.

Clairette eut pour sa grand'mère un gentil sourire de mépris et dit, du petit ton d'autorité qu'elle avait pour juger les choses en dernier ressort :

— Je sais bien que nous ne faisons jamais rien comme tout le monde!...

— C'est pas la peine de vous agiter!... — dit-elle de cette voix gouailleuse qui avait le don d'exaspérer les deux jeunes filles, il n'y aura pas de fêtes ni de réceptions aux Algues... il paraît que M. de Lannilis déteste le monde...

Clairette demanda, l'air impertinent :

— Vraiment?... qui est-ce qui dit ça ?...

— Lui-même, ma petite!... il l'a écrit à sa marraine... et son secrétaire le lui a répété encore... il est venu dîner hier chez elle...

— Il est installé à Pont-Vieux? — demanda Mme de Châteaulin.

— Non, il n'a fait qu'y passer pour voir Mme de Fréhel... il doit être aux Algues à présent ?... Pervenche affirma :

— Il y est !...

Gâteaux Chocolat
garniture fruits
Gâteau glacé mocha
poudings
Muffins

LAIT
St. Charles
NON SUCRÉ
Améliore tous les mets.

La Cie Borden Limitée
140 St-Paul Ouest, Montréal
Expédiez le Livre de Recettes, gratis à

NOM.....
ADRESSE..... 703F

Gratis pour ceux qui souffrent de l'asthme et de la fièvre des foins

Essai gratuit d'une Méthode que tous peuvent suivre sans contrariété ni perte de temps.

Nous possédons une Méthode pour enrayer l'Asthme et nous désirons que vous en fassiez l'essai à nos frais. Que votre cas soit déjà avancé ou qu'il soit tout récent, que vous ayez l'asthme ou la fièvre des foins à l'état chronique, peu importe, c'est dans votre intérêt de faire venir un Essai gratuit de notre méthode. Quels que soient le pays où vous vivez, votre âge ou votre occupation, si vous souffrez d'attaques d'Asthme ou de Fièvre des foins, notre méthode vous sera d'un grand secours.

Nous désirons particulièrement l'envoyer à ceux dont le cas paraît désespéré, qui ont déjà essayé, mais en vain, toutes les formes d'inhalations, de douches, de préparations à base d'opium, de vapeurs, de "fumées brevetées", etc. Nous voulons prouver, à nos frais, que notre méthode peut mettre fin à la courte haleine, à la respiration oppressée ou sifflante, et à tous ces terribles paroxysmes, dans de nombreux cas.

Cette offre gratuite est trop importante pour être négligée un seul jour. Ecrivez dès maintenant et commencez tout de suite à suivre cette méthode. N'envoyez pas d'argent. Expédiez simplement le coupon ci-dessous. Faites-le aujourd'hui!

COUPON D'ESSAI GRATUIT

FRONTIER ASTHMA CO.,
1621J Frontier Bldg., 462 Niagara St.,
Buffalo N.-Y.

Envoyez un essai gratuit à :

.....
.....
.....

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou 1.25 pour 3 mois) d'abonnement au **Samedi**.

Nom

Adresse

Ville

Prov. ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion

Montréal, - - - Canada



La vivacité est nécessaire.
WRIGLEY'S rend alerte et prompt.

Un paquet de 5c peut vous empêcher de vous endormir au volant de votre auto.

Donne de l'énergie.



Recette pour faire du pain

Aux lecteurs de ce journal j'enverrai une excellente recette pour faire du pain. Hygiénique, digestible, sans fermentation, ne requiert pas de lait de beurre. Le pain une fois cuit consiste en farine ordinaire, eau et sel.

On peut employer n'importe quelle farine. Prend un quart d'heure pour lever, puis une heure dans le fourneau. Nombreux témoignages spontanés de médecins, etc. Joindre mandat-poste international de 25 cents pour la recette.

J. T. BYRNE

83 Upper Leeson St., Dublin, Irlande

SOYEZ POPULAIRE
APPRENEZ
LA MUSIQUE

Par correspondance la GUITARE HAWAÏENNE, TENOR BANJO, UKELELE. Nos cours simplifiés par la photographie, vous permettent de jouer votre instrument favori en quelques semaines. **AUCUNE EXPERIENCE NECESSAIRE**

Des milliers de gens qui ne connaissent pas une seule note ont appris avec facilité à jouer leur instrument favori.

INSTRUMENT GRATIS
Nous fournissons un magnifique instrument professionnel ABSOLUMENT GRATIS à nos élèves.

PAYEZ EN APPRENANT
Nos termes de paiements faciles rendent nos cours à la portée de toutes les bourses. Sur réception d'une carte postale nous vous enverrons tous les détails concernant l'instrument de votre choix. Ne manquez pas de dire quel instrument vous désirez apprendre en écrivant à

Le Conservatoire de Musique Hawaïenne
74, RUE ST-JOSEPH
QUEBEC

Employez "DEPILO"
pour DETRUIRE
les Poils
et Duvets

Procédé efficace, moderne et sans danger. Usage facile.

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui l'enlèvent la poussière et surtout ne fait pas pousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon, 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

— Comment le sais-tu?... demanda M. de Châteaulin étonné.
— Je l'ai vu !...
— Toi?... — dit Yvonne ahurie.
— Oui... moi... ce matin, en allant faire une commission pour grand'mère...

Clairette demanda :
— Comment sais-tu que c'était lui ?...

— Je le sais parce que le garde me l'a dit d'abord... et parce qu'il me l'a répété ensuite...

— Tu lui as parlé ?...
— Oui...
— Comment ça ?...

— Parce qu'il m'a aidée à passer la rivière qui était débordée, — répondit Pervenche qui se sentait rougir.

— Ah!... c'est touchant!... Alain et le bon ermite!...

La timidité de Pervenche disparaissait à la moindre attaque directe. Elle répondit en riant :

— Paul et Virginie plutôt !... mon monsieur de ce matin serait trop jeune pour figurer l'ermite.

— Ah!... quel âge a-t-il ?...

— Je ne sais pas au juste?... trente ou trente deux ans, je pense ?...

— Tu sais son nom ?
— Locquéno!...

Alain poussa un « Ah! » si rempli d'étonnement, que sa grand'mère demanda :

— Qu'est-ce qui te prend ?...

— C'est que M. Locquéno! a révolutionné la Reine-Anne hier soir...

— En quoi faisant ?...

— Mais en y dinant, tout bonnement!... il paraît qu'il est charmant ?...

— Charmant!... — dit Pervenche avec sincérité.

Mme de Châteaulin demanda :

— Qui est-ce qui t'a dit que ce monsieur avait révolutionné la Reine-Anne ?...

— Plouarec, à qui on offrait un dîner pour fêter son examen... je n'avais pas pu y aller, justement !

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit, Plouarec ?...

— Eh bien, il m'a raconté qu'un grand monsieur extrêmement chic dînait à côté d'eux... et qu'il était si chic que ça les intriguait tout le temps... alors, ils ont demandé son nom... et le garçon leur a dit qu'il s'appelait M. Locquéno!...

— Locquéno!... répéta Mme de Châteaulin qui paraissait chercher; mais c'est un nom de ce pays-ci, il me semble ?...

M. de Châteaulin dit :

— Oui, c'est un village à trois ou quatre lieues de Pont-Vieux, au bord de la mer...

La grand'mère interrogea :

— Est-ce qu'il est vraiment si bien que ça, Pervenche ?...

— Oui, grand'mère!... — dit la jeune fille, en riant — il est si bien que ça!...

— Quel genre de type ?...

— Très grand, très hâlé, les moustaches très blondes, les yeux très bleus... assez le type breton, sauf qu'il est beaucoup plus grand que les Bretons en général.

— Et qu'est-ce qu'il t'a raconté, ce monsieur ?

— Il m'a raconté qu'il venait arranger le château, remettre tout en état, et apporter quelque chose à Mme de Fréhel... je vois maintenant que c'était l'argent des hospices.

— Il ne t'a pas fait le portrait de son patron ?... — questionna Yvonne curieuse.

— Ah! non!...

— C'est dommage !...

— Il en parle d'ailleurs comme d'un ami plutôt que comme d'un patron... — expliqua Pervenche; — ils ont été élevés ensemble...

Mme de Ploemur dit :

— Il paraît qu'Yves de Lannelis est un garçon exquisement bon et intelligent...

— Est-ce son secrétaire qui le dit ?... — demanda ironiquement Clairette.

— Non!... c'est Mme de Fréhel qui connaît son filleul... d'abord par ce que lui en disaient ses parents...

— Oh!... le hibou trouve ses petits charmants...

— Et, depuis qu'ils sont morts, par ses lettres... — continua sans se troubler Mme de Ploemur; — il a été charmant pour sa marraine...

lui écrivant par tous les courriers... remplaçant de son mieux auprès d'elle Mme de Lannelis qui était sa meilleure amie...

aussi ce qu'elle l'adore, son petit « Yves »!... ce qu'elle va lui chercher une femme avec amour!

Yvonne et Clairette se regardèrent. Presque autant que Mme de Ploemur elles détestaient Mme de Fréhel, qu'elles déclaraient « vieux jeu, maniaque et rasoir ».

Alain, lui, avait dressé l'oreille. Marier ses soeurs devenait son idée fixe. Si M. de Lannelis pouvait se toquer de l'un des deux?... quelle veine!...

Et, en regardant Yvonne et Clairette, il se prenait à espérer. Elles étaient, dans des genres différents, bien jolies! Certes, les connaissant à fond, il n'eût voulu — comme il l'expliquait le matin même à Pervenche — épouser ni l'une ni l'autre, mais à ne les connaître que superficiellement,

il eût voulu les épouser toutes les deux.

La grand'mère avait, inconsciemment peut-être, la même pensée que son petit-fils. Elle examinait avec complaisance Clairette et elle pensait :

— Quel délicieux bijou de femme un garçon riche pourrait s'offrir en épousant cet amour-là !...

Car Mme de Châteaulin, si parfois elle apercevait quelques-uns des défauts de sa petite-fille, était fermement convaincue que c'était tout de même un amour. Elle se choquait de ses façons, libres parfois jusqu'à la vulgarité, de son allure indépendante, de sa désinvolture excessive, de son manque de respect pour les choses qui lui semblaient, à elle, infiniment respectables. Et puis, elle se disait que la vieillesse lui faisait sans doute juger trop sévèrement ce qui n'avait aucune importance réelle.

Si Clairette et Yvonne étaient paresseuses, désobéissantes et irrespectueuses, c'est qu'elles étaient de leur époque, et voilà tout! Il n'y avait, à être telles, aucunement de leur faute. — Plus tard — concluait Mme de Châteaulin — quand ces deux petites seront grand'mères à leur tour, elles devront s'armer de beaucoup plus d'indulgence encore que moi, car il y aura, au train où vont les choses, un écart bien plus grand entre leurs petits enfants et elles qu'il n'y en a entre elles et moi.

Tandis qu'elle songeait, Alain, qui eût souhaité l'arrivée immédiate de M. de Lannelis, accablait de questions incohérentes et pressées Mme de Ploemur, qui, à la fin, lui dit :

— Mon petit... non seulement je ne réponds pas parce que tu ne me laisses pas le temps de placer un pauvre mot... mais parce que Mme de Fréhel va venir ce soir, qui te répondra bien mieux que moi...

Mme de Fréhel vint en effet et, cette fois, les petites de Châteaulin ne filèrent pas dès son arrivée comme elles avaient coutume de faire, avec une certaine affectation.

C'était une Bretonne pur sang, qui avait été très belle, jamais amusante, et malheureuse tous les jours. Sa vie s'était écoulée misérablement entre un mari joueur et un fils ivrogne et dans une quasi-pauvreté. Depuis quelques années son fils et son mari étaient morts et elle avait hérité d'une petite fortune qui, avec ses goûts, était pour elle la richesse, mais

elle était à un âge où l'on n'apprend plus à ne pas souffrir.

Mme de Fréhel avait — disait volontiers Clairette, quand sa grand'mère et Alain ne l'entendaient pas, — une «binette à la désastre».

C'était vrai! Son pâle visage ravagé, aux yeux troubles, aux joues creusées, avait perdu l'habitude de sourire, sa haute taille s'était pliée et ne se redressait plus. Mais elle avait une âme charmante, une bonté extrême, une indulgence excessive et un esprit délicat et délié. Et, en dépit de sa mise de femme de province dénuée de prétention encore plus que d'argent, elle avait très grand air.

— Vous êtes contente de penser que vous allez revoir votre filleul?... — demanda Mme de Châteaulin à qui sa vieille amie semblait transfigurée ce soir-là.

— Ravie!... répondit Mme de Fréhel — ravie!... mais ça m'ennuie joliment qu'il m'ait envoyé cet argent et chargée de fonder ces machins-là... Me voyez-vous, moi qui suis habituée à vivre toute seule dans mon vieux trou, m'occupant d'oeuvres... voyant celui-ci ou celui-là?... parlant à des plans?... C'est une vraie catastrophe pour moi, mes amis!... et ça, justement à l'instant où je commençais à être tranquille!...

M. de Châteaulin riait... Mme de Fréhel reprit :

— Vous trouvez ça drôle?... je voudrais vous voir à ma place, vous qui riez? Tantôt, quand Anne m'a rencontrée, j'étais affolée. «Anne» c'était Mme de Ploemur. Elle se mit à rire aussi :

— C'est vrai!... vous étiez affolée... je le constate...

— Ah! mon Dieu!... Songez un peu quel trac!... et dire que vous ne voulez pas m'aider?...

— Ah! mais non!...

— Heureusement ce petit Locquéno!... qui est tout à fait délicieux!... va s'occuper des constructions... Ça m'a l'air d'un garçon très entendu... et qui a l'autorité que je n'ai pas, moi!... Locquéno!... c'est le secrétaire, l'ami d'Yves... je verrai les plans pour la forme... mais il fera tout!... Nous aurons un asile pour les enfants qu'on ne veut pas abandonner à l'Assistance et les orphelins... et puis un hôpital... un dispensaire...

— Mais... — dit Mme de Châteaulin — si vous n'avez que cinq cent mille francs, vous ne ferez pas tant de choses que ça!...

— Nous avons cinq cent mille francs pour les premières bâtisses... après on verra!...

— Il ne s'agit pas seulement des bâtisses... il faut de l'argent pour que ça puisse marcher... il en faut même beaucoup!...

— Mais il y en a beaucoup... du moins je crois que c'est beaucoup?... Il y a une rente de cent mille francs...

— Une rente de cent mille francs!... — fit Alain abasourdi — mais, madame, quelle fortune a-t-il donc, votre filleul?...

— Oh!... une fortune immense, m'a dit Locquéno!... immense!...

— Je le crois!... quand on en détache cent mille francs de rente avec cette désinvolture...

— Donc, pour la rente et les constructions, ça ira tout seul... ou presque... — reprit Mme de Fréhel qui suivait toujours son idée... — pour le reste... administration, choix des enfants, admissions, études... j'ai compté sur quelqu'un d'ici...

— Quelqu'un d'ici?... — demanda la grand'mère en écarquillant les yeux.

— Oui... sur Pervenche...

La jeune fille se leva d'un jet :

— Moi? non!... — dit-elle doucement — c'est impossible!...

— Impossible?... — répéta Mme de Fréhel désappointée — pourquoi donc impossible?...

— Parce que je serais incapable de m'occuper de ce genre de chose... — expliqua la jeune fille — je ne saurais pas!...

— Vous apprendriez bien vite?

— Non... je vous en prie, ne me demandez pas ça, madame?... ça me contrarie énormément de refuser de faire une chose que vous désirez... mais...

— Mais quoi?...

— Mais je déteste les bonnes oeuvres!...

— Oh!... — interrompit Mme de Châteaulin — qu'est-ce que tu dis donc, Pervenche?... tu détestes les bonnes oeuvres?... Mais, mon enfant, pers-tu l'esprit?...

— Je déteste les bonnes oeuvres collectives, oui, grand'mère! Vous ne m'avez pas laissée achever...

— Mais, ma petite...

— Je comprends très bien ce qu'elle veut dire!... — s'écria Mme de Fréhel — et je serais désolée qu'on lui fit faire ce qui déplaît!...

— On ne me le ferait pas faire!... affirma tranquillement Pervenche au milieu de l'établissement général.

Et Mme de Châteaulin murmura :

— Comment, Pervenche?... toi si soumise d'habitude... tu regimberais aujourd'hui?... et tu regimberais lorsqu'il s'agit de t'occuper des pauvres?...

— Non pas lorsqu'il s'agit de m'occuper des pauvres... mais quant à la façon de m'en occuper, oui!...

— Franchement!... — dit Alain, — on ne peut pas reprocher quelque chose à Pervenche au sujet des pauvres!... car c'est épatant ce qu'elle arrive à faire pour eux, au contraire!... elle ne dépense pas la moitié de sa pension pour sa toilette... elle garde le reste pour acheter des laines et du... du comment donc?... ah! du pilou, ça s'appelle!... et un tas d'horreurs comme ça pour leur fabriquer des vêtements!... et elle va chez eux...

— C'est vrai, ça, Pervenche? — demanda Mme de Châteaulin surprise, — tu vas chez les pauvres?... comment, avec Rosalie qui est si bavarde, n'ai-je pas su ça?...

— Mais... — dit Alain, — jamais Pervenche ne sort avec Rosalie, grand'mère!... elle est toujours... ou plutôt elle était toujours en mains!... C'est avec Nicolas qu'elle sortait... Oh! pas souvent!... c'est pas Pervenche qui use beaucoup les trottoirs de Pont-Vieux!...

— De ça, je la félicite!... — dit la grand'mère qui comprenait où son petit-fils en voulait venir, — et je...

— Avec tout ça, vous n'avez pas laissé Mme de Fréhel vous dire ce pour quoi elle venait vous voir?... — interrompit Mme de Ploemur, qui voyait que la conversation allait tourner à l'aigre et qui craignait que Clairette — qu'elle préférait aux autres — ne reçût quelque reproche de sa grand'mère.

— Eh bien, voilà!... — fit Mme de Fréhel, — je voulais vous demander la permission, puisque je dîne demain avec vous, d'amener le petit Locquéno!... je ne sais pas pourquoi je l'appelle le petit... il a six pieds!...

— Mais tant que vous voudrez!... — dit Mme de Châteaulin, — je serai enchantée de connaître ce monsieur si charmant!...

— Ah!... on vous l'a dit, qu'il est charmant... qui donc vous l'a dit?...

— Mais, vous d'abord, à l'instant...

— C'est vrai!...

— Ensuite Alain... qui a raconté que le secrétaire de votre filleul a révolutionné la Reine-Anne... et enfin Pervenche qui l'a vu... et qui a même causé avec lui...

— Aux Algues...

— Mais quand donc?...

— Ce matin...

— Voyez-vous ce cachottier qui sort de chez moi... et qui ne m'a pas raconté ça!...

— La discrétion est une bonne qualité pour un secrétaire... — dit Pervenche en riant pour cacher son embarras.

VII

Sûr, c'est elle qui nous a vus et qui l'a raconté à Alain... Ils sont rentrés ensemble!... — disait Clairette étendue sur des divans du salon.

— Sûr!... — affirmait Yvonne, — qui était toujours de l'avis de sa soeur.

La veille, la petite avait imaginé d'ajouter ce grief à tous ceux qu'elle amassait contre Mme de Ploemur. C'était «elle» qui avait aperçu Yvonne et Trémor au square Du Guesclin, elle qui avait excité Alain contre eux.

Et Yvonne — qui savait parfaitement qu'Alain, en traversant le square pour revenir de la Faculté, s'était presque tapé dans Trémor — affectait de croire que Mme de Ploemur seule avait fait ce potin.

Clairette se vautra un peu davantage sur le divan et conclut :

— Elle moucharde!... elle est complète!...

— Crois-tu... — demanda Yvonne préoccupée, lorsqu'elle échappait un instant à sa soeur, d'un ordre de choses très différent — qu'on va nous trouver assez habillées pour le dîner?...

— Oui!... non!... qu'est-ce que tu veux qu'ça m'fiche?... nous n'allons pas nous habiller pour le secrétaire, n'est-ce pas?...

— Non... Evidemment! mais pour Mme de Fréhel?...

— Ah bien!... s'il fallait s'habiller chaque fois que le vieux rasoir vient dîner!...

— Mais ordinairement nous...

— Ce que tu es rasoir aussi, toi, quand tu t'y mets!...

— C'est que... continua Yvonne — grand'mère n'est pas là... ni Pervenche non plus!...

— Ben, c'est tant mieux!... on respire!...

— Je ne te dis pas!... mais ça prouve qu'elles sont à s'habiller... et alors nous... avec nos robes du matin que nous avons même oublié de faire broser en rentrant...

— Brosse?... pourquoi donc ça?...

— Mais pour...

— Méfiance!... — fit Clairette avec autorité, — les v'là!...

Mme de Châteaulin entra vêtue d'une robe de soie grise, suivie de Pervenche tout en blanc.

— Mazette!... — s'écria Clairette jugeant préférable d'attaquer, — vous êtes rien chics!...

La grand'mère regarda ses petites-filles et dit, surprise:

— C'est comme ça que vous allez vous habiller?...

— Nous ne sommes pas bien?...

— demanda effrontément Clairette, tandis qu'Yvonne lui faisait signe de ne pas aller tout de même aussi loin.

— Il n'est pas poli... — commença la vieille femme — de ne pas s'habiller correctement pour recevoir...

— Le secrétaire!... — interrompit Clairette, — et Mme de Fréhel!... elle est si amusante!... faut bien témoigner de la joie!... viens mettre nos meilleurs vêtements, Yvonne!...

— Restez!... — dit Mme de Châteaulin, — vous n'avez plus le temps!... vous seriez en retard...

— Le fait est que ça serait dommage de perdre un seul des instants que Mme de Fréhel veut bien nous consacrer!

— Mme de Fréhel est une vieille amie... — commença la grand'mère mécontente — que je voudrais vous voir respecter comme elle le mérite... je...

Mme de Ploemeur entra.

— A l'autre!... — fit entre ses dents Clairette.

Elle alla s'asseoir dans un coin et se mit à regarder Pervenche qui arrangeait les fleurs.

— Qu'est-ce qu'elle a donc ce soir?... — se demandait-elle étonnée — est-ce qu'elle va se mettre à devenir jolie par hasard?...

Et Yvonne — qui voyait moins loin que sa soeur — traduisit autrement la même pensée en demandant:

— Pervenche a une robe qui lui va bien... tu ne trouves pas?...

— Oui!... si on veut!... — répondit Clairette agacée.

M. de Châteaulin arrivait avec Alain. Mme de Châteaulin dit à son fils:

— Mme de Ploemeur me dit que ce garçon qui vient dîner est vraiment charmant...

— Très charmant!... — affirma Mme de Ploemeur — je l'ai vu tout à l'heure... et il m'a plu beaucoup!... D'abord il est très bien physiquement, ce qui n'est pas négligeable à mon sens... ensuite il m'a paru extrêmement intelligent et cultivé...

— Matin!... — fit Alain en riant — faut qu'il soit bigrement réussi pour que vous en fassiez un éloge pareil!... car vous êtes plutôt difficile!...

On entendit le timbre de la cour et Alain s'élança à la fenêtre en disant:

— Le v'là!... je veux le voir le premier!...

— Eh bien?... demanda Mme de Châteaulin.

Alain avança les lèvres en un sifflet admiratif.

— Phuu!... Ah! mais que oui qu'il est réussi!...

Yvonne qui regardait aussi affirma.

Clairette, dressée sur la pointe des pieds pour voir par-dessus l'épaule de sa soeur, protesta:

— Euh! euh!... pas si réussi que ça!...

Mais quand Yves Locquéolé entra derrière Mme de Fréhel, elle pensa, en admirant son long corps musclé, son chic, ses yeux câlins et son air de belle humeur:

— C'est embêtant que ça ne soit pas quelqu'un qui compte!...

Tandis qu'à son oreille Yvonne demandait, les yeux ronds et le sourire niais:

— Tu ne trouves pas qu'il est beau, dis?...

Tout de suite Locquéolé devint un ami. Après le dîner, il semblait — disait Alain — qu'on l'avait toujours connu.

Quant à Mme de Châteaulin, elle trouvait délicieux ce grand diable vigoureux et souriant. C'était un compatriote qui faisait vraiment honneur à sa race. Elle était fière qu'il eût promené par le monde ce magnifique échantillon de Breton.

— Etes-vous resté longtemps en Amérique?... — lui demanda-t-elle.

— Trop longtemps, madame!...

C'est un pays que je déteste...

où tout me heurte et me déplaît!

— Même les femmes?...

— Surtout les femmes!...

— Elles sont pourtant bien jolies le plus souvent?...

— Oui... mais je suis très vieux jeu, moi, madame!... et une femme trop libre d'allures n'existe pas pour moi!...

— Ah bah!... — fit impertinemment Clairette — expliquez-nous donc pourquoi?...

— Vous l'expliquer me serait difficile, mademoiselle... parce que précisément ça ne s'explique pas... ça se sent!...

— Vous ne pouvez même pas donner une raison de votre aversion pour les Américaines?...

— Aversion est un bien gros mot, mademoiselle!... Ce n'est pas du tout ce sentiment que m'inspirent les Américaines, car j'ai du plaisir à les regarder... beaucoup de plaisir à danser avec

elles aussi!... quant à les épouser, c'est autre chose...

— Pourquoi?...

— Parce que je ne considère pas la femme comme un objet de luxe et de parade, mais au contraire comme un très fragile bibelot essentiellement personnel, destiné à être aimé chez soi plutôt que trimbalé au dehors pour épater les foules... Je ne sais pas si je me fais comprendre?...

— Parfaitement!... Vous êtes un égoïste!...

— Si l'égoïsme consiste à vouloir une femme plus à soi qu'aux autres, je suis un égoïste, oui, mademoiselle!...

— Est-ce que votre... est-ce que M. de Lannilis pense comme vous?...

— Absolument, mademoiselle!... Sans quoi il eût été préférable pour lui de se marier là-bas avant de rentrer en France...

— Ah!... — fit Clairette, d'un air indifférent, — il veut se marier en France?...

— Non seulement en France, mais en Bretagne...

— En voilà une drôle d'idée!...

— Pourquoi donc ça, mademoiselle?... Lannilis est un type éminemment français... à qui répugnerait par-dessus tout un croisement qu'il juge désastreux pour la race...

— Il s'entendrait bien avec grand'mère, alors!...

— J'en suis convaincue!... — dit Mme de Châteaulin — convaincue!...

Et se tournant vers Locquéolé, elle demanda:

— Est-ce qu'il vous ressemble?

— Mon Dieu... — nous sommes aussi grands l'un que l'autre... et nous nous appelons Yves tous les deux...

— Un nom bien breton!... — fit Clairette narquoise.

— Un joli nom! — dit Pervenche.

Le jeune homme la regarda. Il trouvait un charme singulier à sa voix et à elle aussi. Cette grande fille élégante et solide ne ressemblait à aucune femme déjà vue.

Sa petite tête fine aux dents éclatantes, aux yeux bizarres, terminait si gracieusement la souple ligne de son corps svelte, qu'on pensait en la voyant à une fleur à longue tige, de parfum discret et de nuance un peu trop effacée peut-être, mais infiniment douce et reposante à regarder.

Tandis qu'il songeait à Pervenche, Mme de Fréhel disait:

— Je ne m'attendais guère à le revoir, mon petit Yves... et ce m'est une grande joie de penser

que dans six mois il sera ici!... J'ai encore reçu de lui une lettre avant-hier... une qui est venue directement... en plus de celle que m'a remise M. Locquéolé... il m'annonce que ses lettres vont devenir très rares parce qu'il va voyager, pour achever de liquider ses affaires, dans des pays perdus... Habituellement, j'avais deux lettres par mois...

— A présent, madame... — dit Locquéolé — vous n'en aurez plus que tous les deux mois... tout au plus...

Mme de Châteaulin demanda:

— Il ne vous a pas envoyé sa photographie?...

— Non, figurez-vous?... je n'ai que celle que vous avez vue chez moi... elle a été faite quand il avait trois ans!... c'était un beau et bon petit enfant!...

— C'est encore un bon garçon... — dit Locquéolé.

— Est-il beau?... — demanda Mme de Châteaulin.

— Non... il n'est pas beau!...

— Est-ce qu'il est laid?...

— Non plus!...

— Dans tous les cas... — reprit la vieille femme — il est sympathique!...

— Parce?... — demanda Clairette d'un ton agressif.

— Parce qu'un monsieur qui, à l'heure où il se trouve énormément riche, jeune, libre, indépendant, absolument maître de son argent et de sa personne, a cette seule pensée de revenir dans le château de ses pères, de se marier...

— Et d'avoir beaucoup d'enfants si la Providence le veut ainsi...

— Quelle joie, hein?...

Mme de Châteaulin répondit avec tristesse:

— Il fut un temps où j'aurais affirmé que les enfants étaient une joie... aujourd'hui je ne sais plus?...

Depuis quelques jours Mme de Châteaulin vivait dans une atmosphère de malaise et de gêne. Elle se sentait prise dans une sorte de rouage invisible et entourée de pièges inconnus. Le jour même elle avait eu nettement l'impression que des amis qui étaient venus la voir plaignaient ses petites-filles. Rien de précis n'était formulé. Il n'y avait pas de quoi provoquer une explication nette. Mais derrière des mots vagues et des phrases obscures, elle devinait un blâme qu'elle ne s'expliquait pas.

Alain avait remarqué le ton de sa grand'mère et l'expression inquiète de son regard. Il était

loin d'avoir la conscience tranquille, et il craignit qu'on n'eût donné à Mme de Châteaulin des détails sur la vie qu'il menait depuis son retour du régiment. Et comme il était très bon, mais un peu égoïste, et qu'il ne pouvait pas voir souffrir quelqu'un qu'il aimait sans en être troublé, il eût donné beaucoup pour que sa grand'mère fût contente et paisible.

Mais déjà Mme de Châteaulin, qui avait ressaisi sa pensée, reprenait :

— Je disais... quand tu m'as interrompue, Clairette!... que celui qui s'occupe d'organiser sa vie comme fait M. de Lannilis est sûrement un brave homme, et que...

De nouveau, Clairette coupa la parole à sa grand'mère, pour déclarer d'un petit ton sec :

— Quand on a tant d'argent on est toujours un brave homme!...

Et Alain pensa :

— Ce qu'elle devient mufle, Clairette!... c'est rien de le dire!

La voix un peu plaintive de Mme de Fréhel s'élevait de nouveau :

— Maintenant, monsieur Locquérolé, voulez-vous demander vous-même à Mlle Pervenche s'il n'est pas vrai qu'elle refuse de s'occuper des oeuvres d'Yves?...

Pervenche, qui faisait du filet, leva le nez.

— Mais oui, c'est vrai!... — dit-elle en riant.

Le jeune homme la regarda.

— Et c'est irrévocable, mademoiselle?...

— Tout à fait irrévocable, monsieur!...

— M'est-il permis de vous demander le motif de ce refus si formel?...

— Mon Dieu, oui!... et pourtant ça me gêne un peu de vous dire ce que je pense, au moment où vous créez vous-même une oeuvre...

Et comme Yves faisait un mouvement.

— Ou du moins, M. de Lannilis la crée?... c'est la même chose...

— Oui, mademoiselle... c'est la même chose effectivement!... et Lannilis sera désolé d'être privé d'un concours actif et intelligent qui eût été très utile... songez que Mme de Fréhel ne peut pas s'occuper seule de ces choses... il faut qu'elle soit aidée...

— Yvonne et Clairette veulent bien se joindre à moi pour commencer... — dit Mme de Fréhel qui depuis un instant causait à demi-voix avec les deux petites — elles viendront dès lundi...

— Je remercie infiniment ces demoiselles au nom de Lannilis... — fit Yves en s'inclinant.

Mme de Châteaulin demanda, étonnée :

— Comment, dès lundi?... mais vous n'avez pas encore commencé à faire bâtir?...

— Non!... seulement M. Locquérolé a déniché un énorme couvent au faubourg Saint-Yves, et il l'a loué illico à la société qui remplace les oratoriens expulsés... n'est-ce pas, monsieur?...

Le jeune homme expliqua :

— Lannilis désirait atténuer le plus tôt possible la misère de ce pays-ci... alors, j'ai fait pour le mieux!... dès lundi on commencera à soigner les pauvres à un dispensaire... et déjà quelques enfants viendront à l'ouvrage...

— Cristi!... — fit M. de Châteaulin dont l'apathie s'émerveillait de cette ardeur organisatrice — vous ne perdez pas de temps à lézarder, vous!...

Yves se mit à rire :

— En Amérique on n'a guère le temps ni surtout l'habitude... de lézarder...

Tout en parlant, il regardait Pervenche, qui avait repris son filet. Il admirait l'harmonie extrême de ses mouvements, des plis de sa robe blanche, et de sa coiffure tranquille. Une lampe éclairait en plein les cheveux châtain, séparés sur le front par une raie étroite, et qui descendaient, libres et souples, se masser bas sur la nuque en une lourde natte soyeuse.

Il comparait cette coiffure, jolie sans préoccupation de la mode, aux brioches dernier cri qui s'élevaient sur les têtes déformées d'Yvonne et de Clairette. Le rouleau rigide, qui couvrait le front et descendait plus bas que les sourcils, s'ouvrait de place en place, donnant passage à une mèche crêpée et terne. Tirés derrière les oreilles et ramenés vers le haut de la tête, les cheveux — très épais pourtant — paraissaient rares et laissaient voir la peau. Et Locquérolé, absorbé et tenace, cherchait où il avait vu d'autres têtes semblables à ces deux têtes si banalement pareilles?

A la fin, il se dit, satisfait d'avoir trouvé :

— Je sais!... c'est les dames et les demoiselles dont on voit les portraits dans les journaux!... c'est aux demoiselles des pilules King et de l'émulsion Stark, qu'elles ressemblent!...

(A suivre)

Pilules ROUGES

pour les FEMMES PALES et FAIBLES

Le Conseil des Mères...

Les mères d'autrefois donnaient comme sage conseil aux jeunes mamans d'aujourd'hui : "Quand tu te sentiras faible, ennuyée, prends les Pilules ROUGES pour les Femmes Pâles et Faibles. Je les ai employées moi-même jeune fille, jeune épouse, à l'âge moyen, je m'en suis bien trouvée. Fais de même, tu seras comme moi, forte, heureuse, gaie, tu t'épargneras des tracas, des soucis, des veilles, tes enfants auront bonne santé et tu le devras aux Pilules ROUGES".

Les Pilules ROUGES sont préparées spécialement pour les Femmes. Prenez-les sans crainte si vous êtes pâle, faible, nerveuse, mélancolique, facilement fatiguée, essoufflée au moindre effort, si vous souffrez de maux de tête, d'étourdissements, de palpitations, de douleurs dans le dos et les reins, de périodes douloureuses et irrégulières, de maux d'estomac, de troubles internes, du retour d'âge.

"Quelques mois avant la naissance de mon premier bébé, j'ai pris les Pilules Rouges que ma mère me conseillait de prendre parce que je me sentais très faible, que je ne digérais pas et que je souffrais beaucoup de maux de tête, de palpitations de coeur, de douleurs de côté et dans tous les membres. Un déplacement était la cause de ma faiblesse et de ces douleurs et j'appréhendais fortement le jour de la naissance de mon bébé. Avec les Pilules Rouges mes craintes se sont dissipées, mes douleurs aussi, les forces me sont revenues et je fus courageuse. Enfin, ma maladie fut heureuse, ma convalescence courte et mon bébé bien portant. Mon médecin était surpris de me voir en aussi bonne santé. Les Pilules Rouges sont mon unique remède depuis. A chaque nouvelle maternité j'en fais usage pendant quelque temps et chaque fois ce remède me tonifie comme je le désire; mes enfants semblent aussi profiter de ce traitement, car ils sont tous en bonne santé." Mme J. Constantin, 16, Disraeli, Montréal.



CONSULTATIONS MEDICALES GRATUITES. — Afin d'aider votre traitement vous pouvez consulter GRATUITEMENT à son bureau ou par correspondance notre Médecin qui vous indiquera toujours le meilleur régime à suivre; dans les cas impossibles à traiter par correspondance ou requérant une intervention chirurgicale, il vous dirigera aux meilleurs médecins et chirurgiens de votre localité.

Les Pilules ROUGES sont fabriquées seulement par la Cie Chimique Franco-Américaine Ltée, 1570, rue Saint-Denis, Montréal. TRAITEMENT FACILE A SUIVRE... à la Maison... au Travail... en Voyage... Demandez à celles qui les ont employées... Toujours au même prix depuis bientôt quarante ans... 50c la boîte ou 3, \$1.25, soit un traitement de 2½ à 5 cents par jour, suivant l'âge. Impossible de vous traiter mieux et à meilleur marché.

PROTEGEZ-VOUS... REFUSEZ les SUBSTITUTIONS... EXIGEZ les VERITABLES Pilules ROUGES pour les Femmes Pâles et Faibles.

Vous les aimez...

vos enfants, vous voulez qu'ils réussissent dans leurs études et plus tard dans la vie. Leur bonheur futur est entre vos mains. Surveillez maintenant leur santé, de leur croissance normale dépend leur avenir... S'ils sont pâles, faibles, nerveux, pleurards, s'ils manquent d'appétit ou de sommeil, s'ils n'ont pas de goût pour la classe, le jeu, s'ils souffrent de maux d'yeux, d'oreilles, de gorge, de rifle et autres éruptions, donnez-leur OVONOL, composé d'Extrait de Foie de Morue, d'Iode, de Jaune d'Oeuf, d'Hypophosphites, spécialement préparé pour les enfants d'après une formule du Médecin des Pilules Rouges. OVONOL les rendra forts et vigoureux et vos enfants vous remercieront plus tard de leur avoir donné une bonne santé. Par la poste, Canada, \$1.00; Etats-Unis, \$1.25.

"Ma petite fille a été ramenée à la santé par l'emploi de deux bouteilles d'OVONOL. Elle était très faible, nerveuse, mangeait peu et avait mauvaise digestion. Elle avait toujours été si chétive que tout le monde disait qu'elle ne vivrait pas longtemps. Je fus donc très heureuse de voir sa santé s'améliorer quand je lui ai donné de l'OVONOL". Mme J. Boivin, 945, rue Charlevoix, Montréal.

OVONOL pour les ENFANTS

GRATIS

Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles
et vigoureuses, et toutes peuvent
l'être grâce au Réformateur
Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il méritait la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

BOITE POSTALE 2353 — Dépt. 2

3902, Parc Lafontaine, Montréal.

Ne Souffrez Plus!

POURQUOI RESTER
UNE MALADE
LANGUISSANTE
QUAND IL NE TIEN
QU'A VOUS D'ETRE
BIEN PORTANTE?
LA GUERISON EST
ASSUREE AVEC LE



Traitement Médical GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, lourdsissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

3902, Parc Lafontaine, Montréal, Can.

Boite Postale 2353 — Dépt. 25

UNE VISITE NOCTURNE

(Suite de la page 6)

tristement dans les sentiers de la campagne. Certains prétendent qu'elle aimait un autre homme, mais que les trésors du vieux lord la rendirent infidèle, et qu'à présent elle se dévore le coeur pour avoir perdu l'un sans bénéfice auprès de l'autre. Car, avec la fortune de son mari, elle pourrait bien passer pour la personne la plus pauvre de la paroisse.

L'aubergiste me disait ces choses, et beaucoup de pareilles; mais je les oubliais aussitôt dites, car elles ne me regardaient pas. La seule chose qui m'occupât, c'était de savoir sous quelle forme lord Mannering gardait ses richesses. Les titres de propriété ou de rente ne sont que des papiers, et il y a plus de danger que de profit à les prendre. Mais le métal et les bijoux valent le risque. Et alors, comme s'il répondait à mes pensées, l'aubergiste se mit à m'entretenir de la grande collection de médailles d'or réunie par lord Mannering. Elle était la plus précieuse du monde; à telles enseignes que, si l'on mettait dans un sac toutes les médailles, l'homme le plus fort de la paroisse n'arriverait pas, disait-on, à soulever le sac. Là-dessus, l'aubergiste ayant été appelé par sa femme, nous allâmes nous coucher.

Ceci n'est pas une histoire forgée à plaisir, pour les besoins de ma cause. Mais, je vous en prie, Monsieur, songez-y; demandez-vous s'il pouvait y avoir tentation plus cruelle? J'étais là, cette nuit, dans ce lit, sans ressources, sans espoir, sans travail, avec mon dernier shilling en poche. J'avais essayé d'être honnête, et les honnêtes gens m'avaient tourné le dos. Ils me reprochaient d'être un voleur, et me rejetaient vers le vol. Pris dans le courant, je n'avais plus aucun moyen de le remonter. Et voilà qu'il se présentait cette aubaine: la grande maison toute bordée de fenêtres, et les médailles d'or si faciles à fondre! C'était comme si l'on eût tendu un croûton à un affamé et pu croire qu'il ne le mangerait pas! Je luttais un moment; mais baste! Je finis par m'asseoir sur mon lit et par me jurer que cette nuit je deviendrais riche et renoncerais désormais au crime, ou bien je connaîtrais encore le poids des menottes. Je me glissai dans mes vêtements, déposai un shilling sur la table pour l'aubergiste et, par la fenêtre, je passai dans le jardin.

Un mur élevé servait de clôture. Je le franchis sans la moindre peine. De l'autre côté, c'était l'espace libre. Je ne rencontrai pas une âme sur ma route. La porte de l'avenue était ouverte. Dans le pavillon du garde, personne ne bougeait. Il faisait clair de lune et j'apercevais la grande maison, éclatan-

te de blancheur, par dessous la voûte des arbres. Je fis environ un quart de mille et parvins à un vaste terrain sablé devant la porte principale. Je demeurai là, un instant, accroupi, me demandant où je trouverais l'accès le plus facile. La fenêtre d'angle, à l'une des ailes, semblait la moins visible des étages; un épais rideau de lierre la masquait; j'avais donc là ma meilleure chance. A la faveur des arbres, je me glissai par derrière la maison. Un chien aboya et fit sonner sa chaîne. J'attendis qu'il se calmât, puis je repris ma marche furtive jusqu'à la fenêtre que j'avais choisie.

C'est une chose extraordinaire que les gens de la campagne se gardent si mal, et que, loin des grandes villes, l'idée du voleur n'entre pas dans les têtes. L'occasion vient pour ainsi dire au-devant du pauvre diable quand, allant à une porte sans songer à mal, il la voit s'ouvrir toute seule. Ce ne fut pas tout à fait mon cas. Mais un simple crochet fermait la fenêtre: je le fis jouer du bout de mon couteau, soulevai la fenêtre, introduisis la lame dans l'intervalle des persiennes, et ouvris. C'étaient des persiennes pliantes, que je n'eus qu'à pousser devant moi pour pénétrer dans la chambre.

— Bonsoir, Monsieur! soyez le bienvenu! dit une voix.

J'ai eu quelques émotions dans ma vie, mais pas une aussi violente. Dans le champ même de la fenêtre, à portée de mon bras se dressait une femme qui tenait à la main un rat de cave. Grande, mince, droite, elle avait un beau visage pâle qui aurait pu être taillé dans du marbre, et ses yeux et ses cheveux étaient aussi noirs que la nuit. Une sorte de peignoir lui descendait jusqu'aux pieds. Et dans cette robe, et avec ce visage, elle semblait un immobile fantôme. Mes genoux s'entrechoquaient et je dus m'appuyer à une persienne. J'aurais tourné les talons et pris la fuite si j'en avais eu la force. Mais je ne pouvais que rester sur place et la contempler.

Elle me rappela vite à moi.

— N'ayez pas peur! dit-elle; et, d'une maîtresse de maison à un voleur, c'étaient là d'étranges paroles. Je vous ai vu de la fenêtre de ma chambre quand vous vous cachiez sous les arbres; alors, je suis descendue à pas de loup, et je vous ai entendu à la fenêtre. Je vous l'aurais ouverte si vous m'en aviez laissé le temps. Mais vous m'avez devancée.

La femme au rat de cave

Elle me prit par la manche et me tira dans la chambre.

— Que signifie ceci, Madame? Pas de plaisanteries! avec ma voix la plus rude, et je sais la faire rude quand je veux. Vous auriez tort de vous moquer de moi, ajoutai-je, en montrant le couteau qui m'avait servi à ouvrir la persienne.

— Je ne songe pas à me moquer de vous, répondit-elle. Au contraire, je suis votre amie et désire vous venir en aide.

— Faites excuse, Madame, mais voilà qui me paraît dur à avaler. Pourquoi désireriez-vous me venir en aide?

— J'ai mes raisons.

Et, tout d'un coup, ses yeux noirs flambèrent dans sa figure blanche.

— Parce que je le hais, je le hais, je le hais! Comprenez-vous?

Je me rappelai ce que m'avait dit l'aubergiste, et je compris. Je la regardai en face et connus que je pouvais m'en remettre à elle. Elle voulait le frapper à l'endroit sensible, à la bourse. Elle le haïssait au point de perdre tout orgueil et de se confier à un individu comme moi pourvu qu'il servît à ses fins. J'ai détesté quelques personnes dans ma vie; mais je crois n'avoir jamais compris la haine jusqu'à l'instant où je vis ce visage de femme à la lueur de ce rat de cave.

— Vous fiez-vous à moi, maintenant? demanda-t-elle; et, de nouveau, elle me disait doucement par la manche.

— Oui, Votre Seigneurie.

— Vous me connaissez, alors?

— Je suppose qui vous êtes.

— Mes griefs sont la fable du pays. Mais qu'est-ce que cela fait à cet homme? Il n'aime sur terre qu'une chose, et cette chose est à votre disposition. Avez-vous un sac?

— Non, Votre Seigneurie.

— Fermez les persiennes. Comme cela, personne ne verra la lumière. Vous n'avez rien à craindre. Les domestiques dorment dans l'autre aile. Je vais vous montrer les objets précieux. Vous ne pouvez pas tout prendre; vous choisirez le meilleur.

Je me trouvais dans une salle longue et basse. Des tapis et des peaux jonchaient le parquet poli. De petites vitrines se dressaient par endroits. Les murs étaient décorés de lances, d'épées, de pagaies, d'autres objets semblables qui trouvent leur place dans les musées. Et il y avait aussi des étoffes bizarres, rapportées des pays sauvages. La dame prit au milieu de tout cela un grand sac de cuir.

— Cet oreiller fera l'affaire. Venez, je vais vous indiquer où sont les médailles.

Je croyais rêver à l'idée que cette grande femme blanche était la dame de la maison et qu'elle me prêtait la main pour voler chez elle. J'en aurais ri peut-être s'il n'y avait eu dans la pâleur de son visage quelque chose qui m'impressionnait et me glaçait. Elle glissait devant moi, comme un fantôme, tenant le rouleau vert de son rat de cave, et je la suivis, avec mon sac, jusqu'à une porte au bout de la salle.

La clef était à la serrure. Je n'eus qu'à passer derrière mon guide dans la chambre d'à côté.

C'était une vaste salle, avec des tapisseries pendantes qui, je me le rappelle, représentaient une chasse au daim; et à la lueur clignotante de la bougie on aurait juré voir les chiens et les chevaux bondir le long des murailles. Il n'y avait pas d'autres meubles que de grands casiers en noyer, ornés de cuivre et munis, dans le haut, de vitrages sous lesquels je voyais s'aligner les médailles d'or, quelques-unes larges comme des assiettes, épaisses d'un demi-pouce, toutes reposant sur du velours rouge, et brillant dans l'obscurité.

Les doigts me démangeaient de les atteindre, et déjà je m'apprêtais, avec mon couteau, à faire sauter l'une des serrures. Mais la dame étendit sa main sur mon bras.

— Un moment, dit-elle. Vous avez mieux à faire. Des souverains d'or ne valent-ils pas mieux que ces médailles?

— Evidemment, dis-je. C'est ce qu'il y a de mieux.

— Bien, reprit-elle. Mon mari dort là-haut juste au-dessus de notre tête. Un simple petit escalier nous sépare de lui. Il y a, sous son lit, une boîte de fer-blanc, et, dans cette boîte, assez d'argent pour en remplir ce sac.

— Comment faire sans l'éveiller?

— Que vous importe qu'il s'éveille?

Et elle ajouta, me regardant d'un oeil fixe:

— Vous pouvez l'empêcher d'appeler.

— Non, Madame, non, pas cela.

— Comme il vous plaira, conclut-elle. Je vous prenais, à vous voir, pour un homme de courage; je m'aperçois que je me trompais. Du moment qu'un vieillard vous intimide, vous ne pouvez pas, bien entendu, lui prendre son argent sous son lit. Vous êtes seul juge de vos affaires. Mais j'attendais mieux de vous. Et vous devriez, je crois, choisir un autre métier.

— Je ne veux pas d'un meurtre sur ma conscience.

— Vous pouvez vous assurer de lui sans lui faire aucun mal. Qui vous parle de meurtre? L'argent est sous le lit. Qu'il y reste si le coeur vous manque!

Ainsi elle m'excitait par du sarcasme, elle me tentait avec cet argent qu'elle faisait reluire sous mes yeux.

Et sans doute j'aurais fini par céder, je serais monté à tout hasard, si, voyant de quels yeux perfides et malicieux elle me regardait me débattre, je n'avais compris qu'elle voulait faire de moi un instrument de sa vengeance et ne me laissait pas d'autre alternative que de violenter le vieillard ou de me laisser prendre. Elle sentit qu'elle allait trop loin car elle se transfigura tout d'un coup et se mit à me sourire. Trop tard: je savais à quoi m'en tenir.

— Je n'irai pas là-haut, déclarai-je. J'ai ici tout ce que je désire.

Elle me toisa, et du plus haut qu'on eût jamais toisé un homme.

— Soit! Enlevez ces médailles. Vous me feriez plaisir en commençant de ce côté. Je suppose qu'une fois fondues elles auront toutes la même valeur; mais celles que voici sont les plus rares, et par conséquent ont pour lui le plus de prix. Inutile de forcer les serrures; vous n'avez qu'à presser ce bouton de cuivre, il y a un ressort secret. Là! d'abord cette grande. Il y tient comme à la prune de ses yeux.

Elle avait ouvert un des meubles, et toutes ces belles choses s'offraient à moi. J'allais faire main basse sur les médailles qu'elle me désignait, quand je la vis changer de visage et lever le doigt comme pour m'avertir.

— Chut!... murmura-t-elle. Qu'y a-t-il?

Au loin, dans le silence de la maison, nous entendîmes un bruit sourd et traînant, un bruit de pas. Elle referma instantanément le meuble.

— Mon mari! souffla-t-elle. C'est bien, ne vous effrayez pas, j'arrangerai tout.

Elle me poussa, mon sac à la main, derrière la tapisserie, et, s'éclairant de son rat de cave, regagna vivement la chambre d'où nous sortions. Bien que caché, je continuai de l'apercevoir par la porte ouverte.

— Est-ce vous, Robert? cria-t-elle.

La flamme d'une bougie éclaira le seuil du musée; les pas se rapprochèrent; et je vis apparaître un visage, un grand visage sévère, tout en os et en plis, avec un énorme nez crochu et des lunettes d'or. La tête se rejetait en arrière à cause des lunettes, et le nez faisait saillie sur le visage comme un bec d'oiseau. L'homme était grand et gros, tellement que dans sa robe de chambre flottante il semblait remplir tout le cadre de la porte. Des cheveux bouclaient autour de sa tête. Il n'avait pas de barbe. Sa bouche mince, petite et pincée, se dissimulait profondément sous le nez impérieux. Il restait là, sa bougie en avant, et regardait sa femme d'un air étrangement hostile. Je devinai à le voir qu'il avait pour elle la même affection qu'elle avait pour lui.

— Eh bien, demanda-t-il, qu'est-ce donc? Encore un accès d'humeur?

Qu'avez-vous à rôder ainsi dans la maison? Pourquoi n'allez-vous pas vous coucher?

— Je n'ai pas sommeil, dit-elle.

Elle parlait en traînant les mots, avec lassitude. Si jamais cette femme avait été actrice, elle n'oubliait pas son métier.

— Me permettez-vous de croire, fit-il d'une voix moqueuse, qu'une bonne conscience est un bon auxiliaire du sommeil?

— Mensonge, répliqua-t-elle, car vous dormez le mieux du monde.

— Il n'y a dans ma vie, gronda-t-il, et ses cheveux dressés par la colère le faisaient ressembler à un vieux cacatoès, il n'y a qu'une chose dont j'aie à rougir. Vous savez laquelle. Ce fut de ma part une erreur. Elle portait en elle sa punition.

— Pour moi comme pour vous, souvenez-vous-en!

— Vous n'avez pas à vous plaindre. Je suis descendu, vous êtes montée.

— Montée!

— Oui, montée. Vous ne niez pas qu'on monte, je suppose, quand on passe du music-hall à Mannering Hall! Imbécile que je fus de vous arracher à votre milieu!

— Si vous le pensez, pourquoi me retenir?

— Parce qu'un tourment caché vaut mieux qu'une honte publique. Parce qu'il est plus facile de supporter les conséquences d'une folie que de la reconnaître. Et aussi parce que je tiens à vous garder sous mes yeux, et à savoir que vous ne pouvez revenir à l'autre.

— Misérable! misérable lâche!

— Oui, oui, Madame, je sais votre ambition secrète. Mais vous ne la réaliserez pas, moi vivant. Et si vous revenez à cet homme après ma mort, j'aurai soin que vous lui reveniez à l'état de mendicante. Vous et votre cher Edouard n'aurez jamais la satisfaction de gaspiller mes économies. Prenez-en votre parti, Madame. D'où vient que je trouve grandes ouvertes cette fenêtre et ces persiennes?

— La nuit était très lourde.

— Vous avez commis une imprudence. Savez-vous qu'il peut y avoir dehors des vagabonds, et que ma collection de médailles n'a pas sa pareille? Vous aviez également laissé la porte ouverte. Est-ce le moyen d'empêcher qu'on ne pille mes vitrines?

— J'étais là.

— Sans doute. Je vous entendais bouger dans la chambre des médailles, et c'est pourquoi je suis descendu. Que faisiez-vous?

— Que pouvais-je faire? Je regardais ces médailles.

(Suite à la page 34)



Tout Chez Elle Respire la Santé

"En mai et juin, j'étais très épuisée avec évanouissements, et je me trainais au travail. En juillet et août, pas mieux, alors je décidai d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, l'ayant vu annoncé. J'ai pris deux bouteilles, et maintenant, tout chez moi respire la santé. Je fais tout mon ouvrage et traie deux vaches. Je répondrai à toute femme qui m'écrira."

Mme. George R. Gillepsie,
Punnichy, Saskatchewan,

Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Lydia E. Pinkham Medicine Co., Lynn, Mass.,
E.-U.A. et Cobourg, Ont., Canada.



Une Belle Taille

Aux Lignes
Harmonieuses

Il a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand, par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la maille, sur réception du prix.

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Agents

PHARMACIES MODELES GOYER
256, rue Sainte-Catherine Est, Montreal

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à

Gypsia Products Co. S.A. 55 W. 42 St., New-York

Depuis des années le Mother Graves' Worm Exterminator a été classé comme préparation efficace contre les vers et il a toujours maintenu sa réputation.

— Curiosité nouvelle de votre part. Il la regarda d'un air soupçonneux et s'avança vers la seconde salle. Elle le suivit.

Et je constatai à ce moment une chose dont je frémis. J'avais laissé mon couteau ouvert sur l'une des vitrines. Il s'y étalait en pleine vue. Elle l'aperçut la première. Avec une astuce bien féminine, elle tendit son rat de cave, de façon à interposer la lumière entre les yeux de lord Mannering et le couteau; puis elle saisit le couteau dans sa main gauche et le dissimula contre sa robe. Le vieux, cependant, inspectait tour à tour chaque vitrine; un instant même, il s'approcha de moi jusqu'à portée de main. Rien n'indiquant qu'on eût touché aux médailles, il repassa, grondant et maugréant, dans la première pièce.

Sitôt passé dans la première pièce, il posa sa bougie sur un coin d'une des tables, et s'assit, hors de ma vue. Elle allait et venait derrière lui, ainsi que je m'en rendais compte à l'ombre projetée sur le parquet par la lumière du rat de cave. Alors il se mit à parler de cet homme qu'il appelait Edouard, et chacun de ses mots tombait comme une goutte de vitriol. Il parlait bas, de sorte que je ne pouvais pas tout entendre; mais, à ce que j'entendais, je devinais qu'il n'aurait pas fait pis en la cinglant avec une cravache. D'abord, elle répliqua quelques mots; ensuite elle se tut, tandis que, de sa voix glaciale et ironique, il continuait, insultant, fouillant, torturant, tellement que je m'étonnai qu'elle le subit en silence. Et soudain, j'entendis le vieux crier: "Sortez de derrière moi! Lâchez-moi! Quoi! vous oseriez me frapper!" Il y eut un bruit caractéristique, une espèce de choc mou. Le vieux cria: "Mon Dieu! du sang!" et remua les pieds, comme s'il se levait. J'entendis un second coup. Le vieux cria encore: "Démon que vous êtes!" Puis rien ne troubla plus le calme de la maison qu'un bruit d'éclaboussement sur le plancher.

Alors je sortis de ma cachette et, frissonnant d'horreur, je m'élançai vers la première salle. Le vieux avait glissé sur sa chaise, et sa robe de chambre, toute ramassée, lui donnait l'air d'avoir une monstrueuse bosse sur le dos. Sa tête, avec les lunettes restées à leur place, s'inclinait sur le côté, et sa bouche mince s'ouvrait comme celle d'un poisson mort. Je ne voyais pas d'où venait le sang, mais j'en entendais le claquement sur le plancher. Quant à elle, debout derrière lui, elle avait la figure éclairée en plein par le rat de cave. Ses lèvres se serraient, ses yeux luisaient, un peu de couleur lui était montée aux joues; je ne me rappelais pas avoir rencontré femme plus belle.

— Vous avez fait cela! m'écriai-je.

— Oui, répondit-elle de son air

Une Visite Nocturne

(Suite de la page 8)

tranquille, j'ai fait cela.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire? On va vous arrêter pour meurtre.

— Ne vous inquiétez pas de moi. Je n'ai rien qui m'attache à la vie, cela n'a donc pas d'importance. Donnez-moi la main pour le remettre droit sur sa chaise. C'est horrible de le voir ainsi.

J'obéis, bien que cela me glaçât de toucher le cadavre. Un peu de sang me tomba sur la main, et j'en fus malade.

— A présent, dit-elle, vous pouvez prendre les médailles. Autant vous en un autre. Prenez et allez-vous-en.

— Je n'en ai plus envie. Je n'ai envie que de partir, je ne me suis jamais trouvé dans pareille affaire.

— Folie! dit-elle. Vous êtes venu pour les médailles, elles sont à votre merci. Pourquoi ne les prendriez-vous pas? Personne qui vous en empêche.

A l'assassin! A l'assassin!

Je tenais encore le sac. Elle ouvrit le meuble, et dans le sac nous jetâmes à nous deux une centaine de médailles. Mais je n'eus pas la force de rester davantage. Je m'approchai de la fenêtre, car l'air de la maison me semblait empoisonné après ce dont je venais d'être le témoin. En me retournant, je la vis encore debout, grande et gracieuse, sa lumière à la main, telle qu'elle m'était apparue. Elle me fit un geste d'adieu, auquel je répondis, et je m'engageai vivement dans l'allée sablée.

Dieu merci, j'ai le droit de jurer, la main sur le cœur, que je n'ai pas commis le meurtre. Peut-être en serait-il différemment si j'avais pu lire dans l'esprit de cette femme; et sans doute il y aurait eu deux cadavres au lieu d'un dans cette chambre si j'avais pu soupçonner ce que cachait son dernier sourire. Uniquement préoccupé de ma sécurité, je ne réfléchis pas une minute à la façon dont elle m'avait noué la corde autour du cou. Mais j'avais à peine fait cinq pas hors de la fenêtre, en longeant la maison dans l'ombre, de la même façon qu'à mon arrivée, quand j'entendis un cri capable d'éveiller la paroisse, suivi d'un second, puis d'un troisième.

— A l'assassin! à l'assassin! à l'assassin! au secours!

Et ces cris de femme dans la nuit paisible retentissaient par-dessus la campagne. Ils me traversaient la tête. En un instant, des lumières commencèrent à s'agiter, des fenêtres à s'ouvrir,

non seulement dans la maison derrière moi, mais au pavillon de garde et aux écuries, en face. Comme un lièvre effaré, je pris ma course dans l'allée, mais j'entendis la grille se fermer avant que je l'eusse atteinte. Alors, je cachai mon sac sous un amas de bois mort et j'essayai de me sauver à travers le parc. Quelqu'un m'aperçut au clair de lune, et j'eus bientôt à mes trousses une douzaine de gens avec des chiens. Je me blottis parmi les ronces, mais les chiens étaient trop nombreux pour moi, et je respirai lorsqu'enfin on arriva pour les empêcher de me mettre en pièces. On m'empoigna, on me traîna jusque dans la chambre d'où je sortais.

— Est-ce l'homme, Votre Seigneurie? demanda le plus âgé de la bande, que j'appris plus tard être le maître d'hôtel.

Penchée sur le corps, elle se cachait les yeux avec un mouchoir. Brusquement, elle tourna vers moi un visage de furie. Ah! quelle comédienne que cette femme!

— Oui, oui, c'est bien l'homme, hurla-t-elle. Ah! canaille! canaille! traiter ainsi un vieillard!

Il y avait là un individu qui semblait un constable de village. Il mit sa main sur mon épaule.

— Qu'avez-vous à répondre? interrogea-t-il.

— Que c'est elle qui a fait ça, m'écriai-je, en désignant la femme dont les yeux ne sourcillèrent pas une fois devant les miens.

— Allons, allons! dit-il, à d'autres!

Et l'un des domestiques me frappa du poing.

— Je vous dis que je l'ai vue, protestai-je. Je l'ai vue donner deux coups de couteau à cet homme. Elle l'a tué après m'avoir aidé à le voler.

Le domestique fit encore mine de me battre; mais elle étendit la main.

— Pas de violence, dit-elle, la justice fera son oeuvre.

— Que Votre Seigneurie s'en rapporte à moi, dit le constable. Votre Seigneurie, n'est-ce pas, a vu le crime?

— De mes propres yeux vu. Ce fut horrible. Nous entendîmes du bruit et nous descendîmes. Mon pauvre mari marchait devant moi. L'homme avait ouvert une des vitrines, et remplissait le sac de cuir noir qu'il tenait à la main. Il bondit devant nous pour fuir. Mon mari l'arrêta. Dans la lutte, lord Mannering reçut deux coups de couteau. Si je ne me trompe, l'arme est encore dans

la blessure. Et voyez le sang sur les mains du meurtrier!

— Voyez-le sur ses mains à elle! ripostai-je.

— Elle a tenu la tête de Sa Seigneurie, coquin effronté! dit le maître d'hôtel.

A ce moment, un groom entra, portant le sac que j'avais jeté dans ma fuite.

— Voici, dit le constable, le sac même dont parlait Votre Seigneurie. Et voici, dedans, les médailles. Cela me suffit. Nous garderons l'homme ici cette nuit, et demain l'inspecteur et moi l'emmènerons à Salisbury.

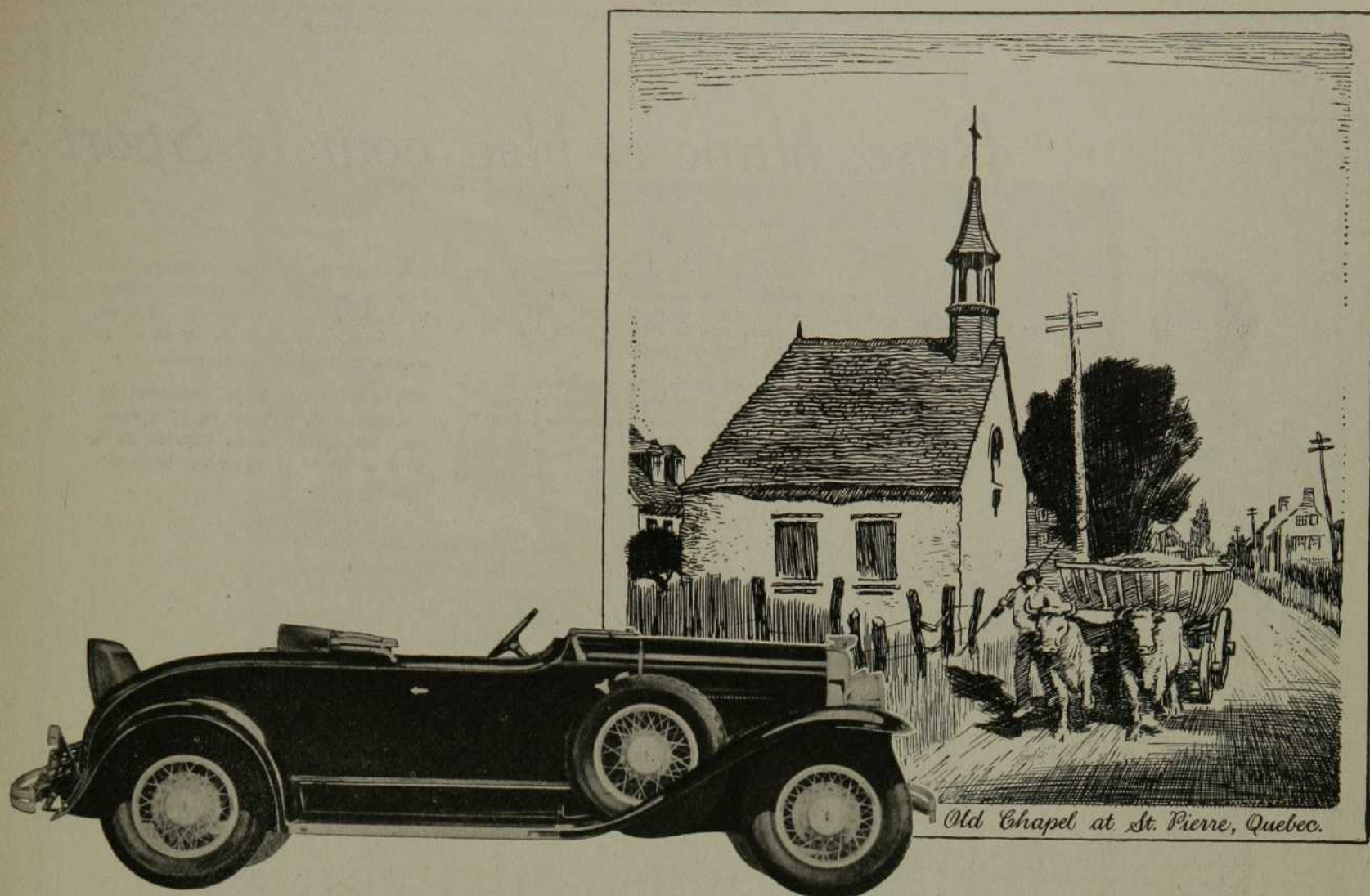
— Pauvre diable! dit la femme. Pour ma part, je lui pardonne le mal qu'il me fait. Qui sait quelle tentation peut l'avoir poussé au crime? Sa conscience et la loi lui assurent un châtiment que je ne veux pas rendre plus cruel par mes reproches.

Je ne trouvai rien à répondre. Non, Monsieur, je ne trouvai rien, tellement cette femme me stupéfiait par son assurance; et, dans un silence qui semblait lui donner raison, je laissai le maître d'hôtel et le constable me traîner jusqu'au cellier, où l'on m'enferma pour la nuit.

Je vous ai dit, Monsieur, toute la série d'événements qui aboutirent à l'assassinat de lord Mannering par sa femme, la nuit du 14 septembre de l'année 1894. Peut-être, comme le constable de Mannering-Towers et le juge des assises, ne tiendrez-vous aucun compte de mes allégations. Peut-être y reconnaissez-vous l'accent de la vérité; et vous m'écoutez, et vous vous ferez pour jamais le nom d'un homme qui ne s'embarrasse pas de considérations personnelles quand il s'agit de justice. Je n'espère qu'en vous, Monsieur. Si vous me lavez de cette accusation mensongère, je vous bénirai comme jamais un homme n'en bénit un autre. Au contraire, si vous vous détournez de moi, je vous donne ma parole que d'ici à quelques semaines je me serai pendu aux barreaux de ma cellule, et que, dorénavant, pour peu que cela ait jamais été permis à quelqu'un, je reviendrai dans tous vos rêves. Ce que je demande est très simple. Renseignez-vous sur cette femme, surveillez-la, fouillez son passé, contrôlez l'emploi de l'argent dont elle est devenue maîtresse, vérifiez l'existence de cet Edouard que je prétends être mêlé à sa vie. Et si, de la sorte, vous apprenez quelque chose qui vous montre la vraie nature de la personne ou qui vous semble corroborer l'histoire que je vous ai dite, je sais pouvoir compter sur votre cœur pour prendre pitié d'un innocent.

A. CONAN DOYLE

Traduit de l'anglais par
Louis Labat.



Imposant . . . dans chaque phase de sa performance

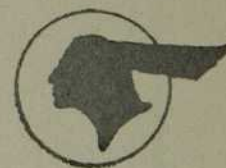
LE Pontiac Gros Six est un auto rapide, d'une puissance exceptionnelle et d'accélération vive. Ces qualités sont assurées par un moteur de 60 chevaux contenant des caractéristiques perfectionnées telles qu'un carburateur des plus récents avec pompe d'accélération . . . un déplacement de piston de 200 pouces cubes, le plus fort de tous les six de son prix . . . et contrôle automatique de l'allumage, ce qui permet au moteur de fonctionner dans un ordre parfait à toutes les vitesses.

Vous pouvez conduire le Pontiac Gros Six à de grandes allures maintenues, vous ne le pousserez jamais au point de lui faire perdre sa douceur et son absence de vibration. Car

le moteur est maintenant monté sur caoutchouc, et de plus, il lui suffit d'une vitesse très modérée pour développer son maximum de chevaux-vapeur.

Le Pontiac Gros Six possède aussi un nouveau mécanisme de direction sur roulements à rouleaux qui rend la conduite plus facile . . . des freins améliorés aux quatre roues qui augmentent la sûreté . . . et une force d'endurance rarement égale ailleurs que dans les autos beaucoup plus dispendieux.

Voyez le Pontiac Gros Six. Conduisez-le. Renseignez-vous sur la Police de Service au Propriétaire General Motors et sur le mode de paiement différé G. M. A. C. de la General Motors.



PONTIAC GROSS SIX
PRODUIT DE LA GENERAL MOTORS
OF CANADA LIMITED

Rose, blanc et bleu pour le Sport



2104—Pour 36 de buste, grandeur 18, 3 verges $\frac{1}{4}$ de soie de 35 à 39 pouces. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 36, grandeurs 14 à 18, et de 38 à 42 de buste. Prix, 50 cents.

3157—Pour 36 de buste, grandeur 18, 4 verges $\frac{1}{4}$ de shantung de 32 pouces. Pour femmes et jeunes filles de 36 pouces de buste, grandeur 18, 4 verges $\frac{1}{4}$ de shantung de 32 pouces. Pour de 32 à 38 et de 40, 42 et 44 de buste. Prix, 45 cents.

3155—Pour 36 de buste, grandeur 18, 3 verges $\frac{3}{4}$ de coton de 35 pouces. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 38, grandeurs 14 à 20, et de 40, 42 et 44 pouces de buste. Prix, 45 cents.

3159—Pour 36 de buste, grandeur 18, 3 verges $\frac{3}{4}$ de celanese de 35 pouces. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 38 et de 40, 42 et 44 pouces de buste. Prix, 45 cents.

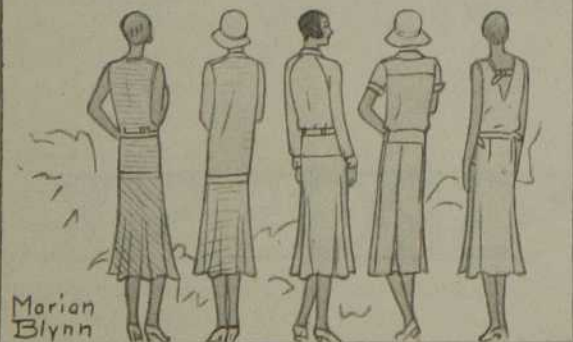
3151—Pour 36 de buste, grandeur 18, 6 verges de soie de 32 pouces. Pour de 32 à 36, grandeurs 14 à 18, et de 38 à 44 pouces de buste. Prix, 50 cents.



PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à:

THE BUTTERICK COMPANY,
468 Wellington St. West, Toronto, Ont.



Marian
Blynn



DEPLOYANT LES
VASTES RICHESSES DU CANADA

La Main fermée de la Nature

DANS chaque pays, les grandes richesses de la Nature sont retenues comme dans une main fermée, que seul le développement d'énergie sans bornes peut faire ouvrir.

L'Angleterre ouvrit cette main toute grande au moyen de l'énergie produite par le charbon. L'Allemagne en fit autant, ainsi que la France et les Etats-Unis.

Tout récemment encore les abondantes richesses naturelles du Canada, privées d'une provision de charbon voisine, restaient enveloppées dans cette main fermée.

Mais la force nécessaire pour déployer la main fermée de la Nature se présenta avec la découverte que les vastes cataractes du Canada, pouvaient se convertir en énergie électrique; et la clef du réservoir même de ces richesses fut déposée entre les mains de Canadiens, quand,

peu d'années avant la guerre, la science trouva le moyen de transmettre l'énergie électrique à tout endroit désirant en faire usage.

La Shawinigan Water and Power Company a joué le rôle d'éclairer dans ces deux développements. Fondée en 1898, quand la science de l'électricité en était encore à ses débuts,

elle a battu le chemin de la transformation des pouvoirs d'eau de Québec en énergie électrique; elle devait plus tard introduire les plus grandes unités génératrices du temps et construire la ligne de transmission la plus longue et la plus puissante en Amérique.

C'est bien sur ces contributions au progrès du génie électrique que fut fondée la majeure partie du développement industriel de la Province de Québec, et cette fondation portera dans l'avenir une croissance plus grande encore.

* * * *

Savez-vous que La Shawinigan Water and Power Company est au rang de quatrième parmi les organisations hydro-électriques du monde entier, et que la Compagnie elle-même distribue, en gages et en salaires, qui se dépensent dans la Province, au delà de \$4,000,000 par année?

The **SHAWINIGAN**
WATER AND POWER
COMPANY

Un Magnifique Roman d'Amour de DELLY

LA REVUE POPULAIRE fait chaque année, à ses nombreux lecteurs et lectrices, le cadeau d'un grand roman d'amour inédit, écrit spécialement pour eux par DELLY.

Il nous fait donc plaisir d'annoncer, pour le mois de juin, un roman sensationnel intitulé :

L'Héritière de Cadeilles *Par DELLY*

L'Héritière de Cadeilles vient d'être écrit pour nous par Delly. C'est dire qu'il est impossible de le trouver dans les librairies. Vous ne pouvez le lire qu'en achetant la *Revue Populaire*.

LA REVUE POPULAIRE, avec son riche papier illustré de gravures nombreuses et choisies, avec l'abondance et la variété de sa matière à lire, avec ses romans d'amour et d'aventure, tous plus intéressants les uns que les autres, est appelée à doubler sa circulation déjà énorme.

Le *Revue Populaire* de Juin est mise en vente le

28 Mai

15 SOUS

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la la REVUE POPULAIRE.

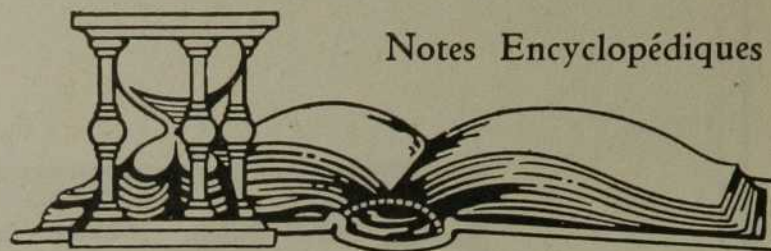
Nom

Adresse

Ville

Province ou Etat

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, Can.



Notes Encyclopédiques

Le dernier pape qui fut canonisé fut Pie V qui monta sur le trône en 1566.

* * *

Tous les papes furent italiens depuis 1591.

* * *

Saint Jean est le seul des Apôtres qui ne fut pas martyrisé.

* * *

L'Italie a possédé neuf grands poètes qui ont une renommée universelle.

* * *

Clovis a fondé le royaume des Francs en 481.

* * *

Les premiers Jeux Olympiques datent de l'année 1453 avant J.-C.

* * *

On prétend que le roi Egyptien Tout-Ank-Amoun est mort en l'année 1350 avant J.-C.

* * *

La première persécution des Chrétiens, à Rome, commença en l'an 64, après l'incendie de la ville de Rome.

* * *

La Conquête du Mexique par Cortès eut lieu de 1519 à 1521.

* * *

L'Empereur Charlemagne fut couronné à Rome en 800.

* * *

Marie, reine des Ecossais, fut exécutée le 8 février 1587.

* * *

Le calendrier Grégorien est en usage depuis 1582.

* * *

C'est de 1707 que date la réunion de l'Ecosse et de l'Angleterre.

* * *

Un tremblement de terre à Quito, en 1797, causa la mort de 41,000 personnes.

* * *

Un quart du territoire de la Hollande est situé au-dessous du niveau de la mer.

* * *

C'est depuis le 1er janvier 1925 que la ville de Christiana porte le nom de Oslo.

* * *

La dimension de la terre est de 196,950,000 milles carrés, 139,440,000 milles carrés d'eau et 57,510,000 milles carrés de terre.

La banque d'Angleterre a été fondée en 1694.

* * *

La guerre Russo-Japonaise a débuté le 6 février 1904.

* * *

Pendant cent cinquante ans la Pologne a été divisée entre la Russie, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

* * *

On trouve sur la surface du globe 334,664,7000 catholiques romains. Sur ce chiffre l'empire Britannique en compte 15,289,660.

* * *

200,000 ouvriers canadiens travaillent sur les chemins de fer.

* * *

En 1929 le port d'Halifax a expédié 6,000,000 de boisseaux de grains.

* * *

Les 23 universités du Canada ont 9,525 étudiants.

* * *

Le Canada possède 52 asiles d'aliénés avec 25,259 pensionnaires.

* * *

Napoléon fut déclaré 1er Consul en 1799, au mois de novembre.

* * *

Confusius est né en l'année 551 avant J.-C.

* * *

Balboa découvrit le Pacifique le 25 septembre 1513.

* * *

Le chemin de fer souterrain de New-York commença ses opérations le 27 octobre 1904.

* * *

Du 20 au 24 février 1817 il est tombé vingt pieds de neige dans la Nouvelle-Angleterre.

* * *

L'incendie de l'Opéra Comique de Paris, en 1887, causa la mort de 200 personnes; la même année, le théâtre Exeter de Londres passa au feu et causa aussi 200 morts.

* * *

Un tiers de la ville d'Halifax a été détruite par l'explosion d'un navire chargé de munitions de guerre en 1917, le 6 décembre, il y eut 1,226 personnes tuées et 400 manquants. 3,000 maisons furent détruites et les dommages s'élevèrent à plus de vingt millions de dollars.



Recettes de Cuisine

GATEAU DE BLE-D-INDE

1 tasse blé-d'Inde, 1 tasse lait, 1 c. à thé soda, 1 oeuf, 1 tasse farine, 2 c. à thé crème de tartre, $\frac{1}{2}$ c. à thé sel, 2 c. à table sucre, 1 c. à table beurre fondu.

Tamiser la farine avec la crème de tartre, le soda et le sel. Battre l'oeuf avec le sucre. Ajouter le lait. Faire la détrempe. Ajouter le beurre fondu à la fin. Verser dans un moule graissé et fariné. Faire cuire dans un fourneau assez chaud pendant 20 à 30 minutes.

GLACE BOUILLIE

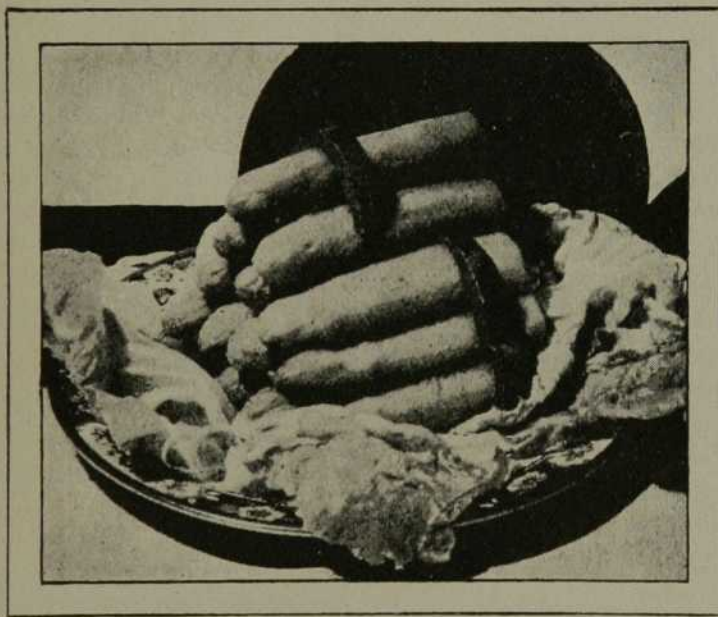
2 tasses sucre granulé, $\frac{1}{2}$ tasse eau, 2 blancs d'oeufs.

Faire bouillir le sucre et l'eau jusqu'à obtention de fils. Monter les

Faire bouillir le lait dans une casserole. Casser les oeufs, en séparer les blancs, les monter en neige très ferme, ajouter le sucre en poudre et mêler. Placer 1 cuillerée de cette neige sur le lait bouillant. Procéder de même jusqu'à ce que la surface du lait soit garnie de gros flocons; laisser cuire, les retirer avec une écumoire, ranger dans un plat. Battre les jaunes avec le sucre granulé et un peu de lait, verser dans la casserole; tourner pour faire prendre, sans laisser bouillir; verser la crème dans le plat de manière à ce que les flocons y surnagent. Décorer avec confiture ou gelée à volonté.

HARICOTS VERTS SAUTES

Une boîte de haricots, une cuillerée à table beurre, assaisonnement.



blancs d'oeufs, y verser le sirop bouillant; avoir soin de battre continuellement afin que le mélange devienne assez épais pour ne pas couler. S'il arrive que la glace cuite n'épaississe pas assez après l'avoir vigoureusement battue, on la fouette au-dessus de la vapeur jusqu'à consistance désirée. Si au contraire, la glace devenait trop épaisse, on peut l'éclaircir en lui ajoutant quelques gouttes d'eau en continuant de la fouetter. Pour obtenir une glace plus mousseuse, on emploie trois blancs d'oeufs ou lieu de deux dans la glace cuite.

OEUFS A LA NEIGE

1 pinte lait, 10 c. à table sucre en poudre, 5 ou 6 oeufs, $\frac{3}{4}$ tasse sucre granulé, gelée ou confiture à volonté.

Faire roussir le beurre, y ajouter les haricots, assaisonner de sel et de poivre; laisser mijoter quelques minutes. Servir.

TIRE BLANCHE

Trois tasses sucre blanc, un quart cuillerée à thé crème de tartre, deux cuillerées à table vinaigre, une tasse et demie eau, essence.

Mettre sucre, vinaigre, crème de tartre et eau dans une casserole. Mettre sur le feu, amener lentement au point d'émulsion. Faire bouillir à feu vif jusqu'à ce qu'il se forme des fils. Verser dans un plat beurré, ajouter essence de vanille; faire refroidir sans laisser durcir; étirer, couper, mettre au froid.

Evitez la

Typhoïde

Causée surtout par les mouches. Obtenez votre Flit et le Vaporisateur Spécial Flit.



Vaporisez
l'Odeur Agréable

FLIT

Copyright 1930 Stanco Inc.

Le destructeur d'insectes
le plus vendu au monde.



Flit se vend
seulement dans
ce bidon jaune
à bande noire.

Parce qu'il
ne tache pas
et T-U-E
PLUS VITE.

Les Teintures Sunset prennent aussi
bien sur les tissus légers que sur
les tissus consistants...

Les vêtements de laine sont remis à neuf avec Sunset, aussi facilement que la lingerie et les jolies robes d'été. Demandez à votre marchand de vous montrer la Carte des Couleurs Sunset.



TEINTURES SAVON SUNSET

FABRICATION CANADIENNE



Nouvelle édition plus complète

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS

Prix: \$1.25. En vente partout où chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co Laval).

P. Q.

Voulez-vous être au courant de ce qui se passe dans les studios? connaître mieux vos artistes favoris?

LISEZ LE FILM DE JUIN

Magazine de grande information se documentant aux meilleures sources, rédigé en français et abondamment illustré

En vente partout

10 sous le numéro

COUPON D'ABONNEMENT LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au FILM, 50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom et prénoms _____

Adresse _____

Ville _____ Province ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CANADA

Ne laissez pas la poussière abîmer vos yeux

Les jours de grand vent remplissent les yeux de poussière et les font paraître misérables. Ils en restent souvent rougis. Appliquez *Murine* après être resté exposé au vent et à la poussière pour soulager vos yeux de tout corps irritant et les empêcher de rougir. 60c pour l'approvisionnement d'un mois. Essayez-la!

MURINE
POUR VOS
YEUX



Bébé est en
sûreté avec le

**LAIT
EAGLE
CONDENSÉ**

Livrets
Gratuits

Envoyez
le coupon

La Cie Borden Limitée
140 St-Paul Ouest, Montréal

Veuillez expédier gratis les livrets

NOM

ADRESSE

Remède puissant.—Les propriétés médicales de six huiles essentielles sont concentrées dans chaque bouteille d'huile électrique du Dr Thomas, formant ainsi un des liniments les plus actifs jamais offerts à l'usage de l'homme. Beaucoup de gens peuvent témoigner de son pouvoir pour soulager la douleur et beaucoup plus peuvent certifier qu'ils lui doivent la santé. Son merveilleux pouvoir n'est pas exprimé par le bas prix auquel on la vend.

LE BROWNING

(Suite de la page 5)

Mais je sentis comme un coup de poing violent dans la poitrine. Il y eut un voile rouge devant mes yeux. Je me raidis. L'adversaire était immobile à présent, mais lourd, si lourd...

*
* *

Je me retrouvai, respirant avec peine, dûment ceinturé à mon tour, et couché sur le dos. Pourtant l'homme n'était plus là.

Et je sus que j'étais dans un lit. Un pansement fortement bandé m'enserrait la poitrine et la ceinture.

Une jeune fille, apparition blanche, s'affairait non loin de moi, allant et venant sans bruit dans la chambre blanche, dans cette chambre inconnue.

— Pourtant... fis-je en essayant de porter la main à mon front.

La jeune fille se retourna:



— Ne bougez pas et ne parlez pas, dit-elle, il y a danger.

J'obéis. C'était facile: J'avais assez à faire à emplir mes yeux, mes yeux qui me semblaient tout neufs, de la fraîche vision de l'inconnue.

Elle était longue, mince et souple et son visage clair, aux grands yeux lumineux et doux, m'apparut comme un éblouissement, dans l'auréole de cheveux blonds.

Elle s'approcha de moi. Le regard des beaux yeux me fut d'une étrange douceur.

Et elle parla. J'appris ceci:

Dans son ivresse de meurtre, l'homme au browning avait tiré. Mais fou de rage, littéralement, il avait tiré sur moi à travers son propre corps. Et la balle avait accompli son chemin.

Troué de part en part, l'homme, étouffé par la dure étreinte, compliquant l'hémorragie interne, était mort entre mes bras, de façon quasi foudroyante.

C'est pour cela qu'il était devenu lourd, si lourd, et ce, d'autant plus qu'atteint moi-même à la poitrine, je perdais mes forces. La masse inerte de l'adversaire avait amorti ma chute.

D'une fenêtre où l'avait attirée la première détonation, la jeune fille avait suivi la scène dans tous ses détails.

Elle-même avait téléphoné au médecin, au commissaire.

Transporté dans la maison, j'y étais soigné.

— Mais je vais vous encombrer, dis-je.

— Taisez-vous, fit-elle doucement, et écoutez-moi. Vous m'avez, sans doute, sauvé la vie. Il est bien juste que je vous aide à guérir d'une blessure reçue en me protégeant.

*
* *

Des jours passèrent, au cours desquels, seule, la muette éloquence des regards me fut permise.

Le temps fuyait, rapide.

Vint le jour où le docteur, me jugeant suffisamment rétabli, autorisa mon départ.

— En vérité, vous voilà en état de recommencer, dit-il.

Puis, s'adressant à mon infirmière:

— N'est-il pas vrai que vous allez perdre un compagnon précieux?

La jeune fille rougit. Alors, le docteur, avec un sourire:

— Qu'attendez-vous pour vous assurer contre le risque d'assassinat?

— Oh! docteur, ce n'est pas chaque jour qu'un fou...

— Quoi! c'était un fou? demandai-je vivement.

— Les faits étaient assez probants, dit l'homme de l'art, mais l'autopsie nous confirma l'irresponsabilité de l'agresseur. Son expulsion par le concierge l'avait rendu furieux; vous avez eu à lutter contre un dément véritable et c'est miracle que vous ayez pu le réduire à l'impuissance. Sur ce, je vous quitte, puisque ni l'un, ni l'autre, ne me semblez plus avoir besoin de mes services.

Nous restâmes seuls, elle et moi.

Et je dis:

— Hélas! il ne me reste qu'à partir, puisque je suis guéri.

Elle devint pâle tout à coup.

— Mais vous reviendrez, dit-elle.

J'eus le sentiment que l'heure du destin sonnait. Je connus soudain que ma vie ne valait plus d'être vécue, si-

non pour cette jeune fille qui était là, et seulement avec elle. Et je dis, non sans amertume:

— Revenir? Pour vous rendre bien convenablement une visite? Mieux vaut pour moi fuir, fuir à jamais...

— Pourquoi fuir? dit-elle, d'une voix altérée.

— C'est la seule chance que j'aie de continuer à vivre. A moins...

— A moins?

— A moins que l'espoir me soit donné de revenir un jour pour ne plus vous quitter.

Il y eut un silence lourd. Elle était debout devant moi, les yeux baissés, les mains tremblantes; et je vis entre ses paupières une larme glisser.

Je fus à ses genoux aussitôt.

— Relevez-vous, je vous en prie, dit-elle. Et surtout ne me parlez plus de ne pas revenir.

J'obéis. Mais ce fut à mon tour de trembler. Ces paroles venaient de réa-



liser ma plus chère espérance. Je faillis m'effondrer comme j'avais fait sous l'atteinte du browning.

Effrayée de ma pâleur, elle s'avança, m'offrant un appui que je ne dédaignai pas. Oh! ce geste... Le baiser de fiançailles s'en trouva notablement avancé...

*
* *

— Est-ce donc là vraiment l'histoire de votre mariage? demanda Raulay.

— Du moins, c'en est exactement le prologue, dit Sorbier.

— Parbleu! conclut Jadin, non sans à-propos, il y a assez d'histoires d'amour qui s'achèvent par le browning; je suis ravi d'en connaître une qui commence par où les autres finissent.

ALBERT WILLEMET

Une Double Méprise

(Suite de la page 7)

Mais il a l'air un peu fou ce garçon. Il m'aime, et parce que je lui dis que je ne peux pas l'épouser, il semble en vouloir à ma soeur. Quelle chose étrange!

*
* *

Quelques mois avaient passé. Aujourd'hui, Odette épousait, avec une joie non dissimulée, son cousin Jacques qu'elle avait toujours aimé depuis l'enfance. Elyane, pâlie, mincie, gardait sur ses yeux naguère si brillants, un voile de tristesse. On ne l'entendait plus guère chanter, et jamais rire. Et la cérémonie de ce mariage semblait être pour la pauvre petite un long supplice fatigant.

— Allons, souris, murmurait Odette à son oreille, tandis que les invités s'empresaient dans les salons pour le lunch. Souris un peu, ma chérie. Si tu savais comme ma joie est ternie par ta tristesse que je voudrais tant dissiper.

Mais soudain la voix s'éteignit sur ses lèvres. Le visage d'Elyane venait de se transfigurer; une sorte d'aurore joyeuse semblait l'illuminer, et son regard volait, réveillé de sa douloureuse torpeur, au devant de Paul Leng qui, l'air sombre, s'avançait vers elle dans la foule des inconnus.

— Madame, dit-il en s'inclinant devant Odette, je me permets de vous apporter mes vœux sincères pour un bonheur que vous n'avez cependant pas hésité à construire sur les ruines d'un autre!

— Que signifie? demanda Elyane, tandis qu'Odette suffoquée ne trouvait pas une parole.

— Cela signifie, Mademoiselle, reprit-il, que votre soeur à laquelle j'avais confié mon intention de vous demander en mariage, m'en a dissuadé de la plus douloureuse façon, sans doute pour avoir le plaisir orgueilleux de se marier la première, elle, l'aînée.

— Comment, s'écria Odette ravie, c'était elle? Ah! mon Dieu! et nous tous qui avions cru que c'était moi que vous vouliez épouser! Alors, comme j'aimais mon cousin Jacques et que, d'autre part, je savais que cette petite...

— Oh! Odette! murmura Elyane confuse, en baissant les yeux, tu avais deviné?

Et dans le tumulte et la stupéfaction que les explications embrouillées de chacun éclaircissaient peu à peu, il fut conclu, en ce jour de mariage, de nouvelles et bien douces fiançailles!

Le Vin... L'Amour...

(Suite de la page 8)

Le dîner "impromptu" nous offrit des merveilles. Et les vins! Ah! les vins...

Mais j'oublie de noter qu'il y avait un troisième invité.

Long, mince et blême, portant smoking, monocle à l'oeil, c'était un homme jeune encore, dont les gestes compassés marquaient une presque excessive correction. Il parlait peu; de préférence, par monosyllabes, et semblait un habitué de la maison. M. Récourt et sa fille l'appelaient d'ailleurs par son nom de baptême qui était Charles. Qu'était-il? Un parent? Un fiancé?

Cette idée qu'il pouvait être un fiancé m'était pénible, et je la rejetai pour profiter tout à fait de l'heure charmante.

La chère était exquise. Des crûs fameux arrivaient en renfort. Je n'ai pas, en cette matière, l'admiration silencieuse. L'hôte, ravi de compliments qu'il savait justifiés, se montra chaleureux.

— Parlez-nous de vos oeuvres futures, me dit-il bientôt.

J'essayai honnêtement de me récuser. Mais la délicieuse Germaine insista si bien que je n'hésitai plus. Bientôt lancé, je pus constater qu'on ne m'arrêterait pas. Durant une heure ce fut le défilé des projets. Pendant cette heure, je pus me figurer que quelques-unes de ces futures oeuvres auraient un beau destin; car M. et Mlle Récourt, comme l'excellent Guéret, me laissèrent croire qu'ils avaient à ce sujet, la plus favorable opinion.

Le troisième invité lui-même, semblait silencieusement approuver, et pourtant...

Dans les intervalles de ma dissertation et tandis que nous dégustions les crûs respectables, je m'aperçus que le troisième invité nous laissait boire. Quant à Guéret, le vin semblait de son goût et il se servait judicieusement, et à propos, des verres de tous calibres.

Mes conseils étaient superflus. M'avait-il menti? Et pourquoi?

Je n'eus pas le temps d'approfondir. La charmante Germaine me posait des questions précises. En son imagination, mes personnages de roman prenaient vie et substance. C'était la gloire, et la meilleure, celle qui est sans amertume. Heureux, charmé, je répondais.

— Ah! je vois cela, me dit-elle; et elle me regardait et je la regardais. Elle rougit et ne dit plus rien. Oh! ce silence...

Le moment du café apporta une diversion. Tout le monde se leva.

Vinrent les cigares. Germaine disparut. Je pris à part M. Récourt:

— Mlle Récourt est sans doute fiancée? lui demandai-je à brûle-pourpoint.

— Bon, vous voulez parler de Charles?

— Précisément.

— Eh bien, non, cher Monsieur, Charles n'est pas fiancé à Germaine. Et il est à cela deux raisons, dont, comme le dit Cyrano, chaque est suffisante seule. Primo: notre jeune cousin est tabellion, et vous avez pu vous rendre compte que Germaine aime plutôt la littérature. Secundo: le brave garçon ne boit que de l'eau de Vittel; ça me donnerait des petits-enfants anémiques.

— Ah! bien, fis-je, soulagé.

— Au moins, ça ne vous contrarie pas? me dit l'aimable hôte avec un sourire qui me laissa rêveur... pas longtemps, d'ailleurs, car j'avais une explication à demander à Guéret.

— Toi, lui dis-je, tu savais te servir des verres, et tu m'as conté des histoires.

— ...me bats pas, fit-il, affectant une frayeur comique.

— Tes raisons?

— Excellentes. Voilà: je ne pouvais pas "encaisser" que Mlle Récourt en vienne à épouser le nommé Charles; un homme qui ne reconnaît pas les vertus du camarade "pinard"; et puis non, comprends-tu? Elle, mon infirmière, et une brave, s'en aller épouser un embusqué. Ça m'aurait révolté. Alors, voilà, je t'ai amené. C'est tout. Maintenant, si ça te fâche, tu es libre.

— Mais non.

— Ah! tu n'es pas libre?

— Mais si.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Rien. Je te dis que ça ne veut rien dire.

— Hé! Hé! dit Guéret, je m'en aperçois bien.

*
* *

Et voilà comment, grâce au vin, j'accomplis mes premiers pas sur le chemin fleuri qui allait me conduire jusqu'aux fiançailles.

— Mais la suite? demanda Bardy.

— Ce qu'il advint ensuite est un secret qui n'est pas le mien. Il faudrait le demander à Mme Latel, et, comme le dit quelque part, notre Maître Kipling, ce serait une autre histoire.

ALBERT WILLEMET



CETTE CRÈME PARFUMÉE
ENLÈVE LES POILS
DISGRACIEUX

La Crème X-Bazin est délicatement parfumée... elle est simple à appliquer, douce et inoffensive pour la peau... tout à fait différente des autres préparations épilatoires... et elle enlève les poils inutiles promptement et sûrement.

Avec les vêtements portés aujourd'hui, les femmes chics trouvent dans l'odoriférante Crème X-Bazin un moyen nouveau de s'assurer ce charme délicat propre à leur sexe. En vente partout... à prix modéré.

Seuls concessionnaires canadiens:
PALMERS LIMITED, MONTREAL

X-BAZIN
Crème ou Poudre
EPIILATOIRE
LA FORMULE DU DOCTEUR XAVIER BAZIN PARIS

Chevelure Dorée
Les cheveux blonds semblent se transformer en fils d'or lorsque vous les lavez avec le "Camomile" Evan Williams — le shampoo par excellence.
Il existe un shampoo Evan Williams pour chaque teinte de cheveux — chez vos pharmaciens.
Importation d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Concessionnaires exclusifs pour le Canada)
PALMERS LIMITED
MONTREAL
Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

**ETES-VOUS
SUJET AUX MAUX
DE TÊTE ?**

Rien de plus facile de prévenir et d'enrayer les maux de tête. Evitez bromures et drogues. Ils soulagent rapidement mais affectent le coeur et sont très dangereux. Leur soulagement n'est que temporaire, la cause du mal de tête demeure.

Un moyen sain et sans danger. Corrigez d'abord la cause, adoucissez l'acidité et l'acidité de l'estomac, soulagez les intestins des poisons qu'ils renferment, stimulez le foie, libérez-vous de ce qui cause le mal de tête. Essayez les Petites Pilules pour le Foie Carter (Carter's Little Liver Pills). Dans les pharmacies, 25c paquets rouges.

PARTICULARITES INTERESSANTES DU FORD CANADIEN

*Ce qui le rend plus facile sur les routes
raboteuses et difficiles.*

ADOUCCISEMENT

L'un des facteurs ayant le plus contribué à établir la renommée du Ford canadien, c'est sa facilité exceptionnelle de locomotion facile sur les chemins raboteux. Cela s'explique de plusieurs manières, spécialement par la faible proportion entre la carrosserie et le poids de fléchissement, les ressorts flexibles de traverse, les amortisseurs hy-

L'INTERET PROVOQUE PAR LA HUDSON HUIT

*Son moteur est le couronnement du
génie mécanique d'Hudson.*

Le grand intérêt que soulevèrent les autos huit cylindres est un autre tribut à la suprématie du Hudson. Il fait

C'est pourquoi vous trouvez des milliers d'anciens propriétaires de Six qui se réjouissent de sa distinction et de sa brillante performance, avec plus d'économie que par le passé. C'est pourquoi, depuis longtemps les acheteurs de huit cylindres se convertissent en grand nombre aux multiples avantages du nouveau modèle exclusif Hudson.

C'est pourquoi cette attraction que vous constatez vers les "Huit" est réellement l'approbation par le public du Grand-8 Hudson.

Cet auto est le couronnement de la valeur des machines Hudson. Toute comparaison que vous en pouvez faire ne pourra que confirmer cette impression. Ces caractéristiques de beauté, de qualité et de distinction n'ont jamais été aussi évidentes.

Beau, luxueux et puissant, cet auto est le plus rapide au démarrage — d'un roulage plus doux et sans vibration — aucune autre ne donnera plus de satisfaction et un service plus sur.

Venez le voir et conduisez le plus moderne des Huit. Peu importe le point de vue que vous considérez lorsque vous achetez un auto — pour sa

belle apparence, sa performance distinguée ou la fierté d'en être propriétaire — il met en doute la sagesse de ne jamais payer plus cher pour un auto.

— o —

LE NOUVEAU PLYMOUTH DE GRANDE DIMENSION

Le nouveau Plymouth de grande dimension (Full-Size Plymouth) est offert au public à des prix d'une modicité étonnante.

Ces nouveaux prix si peu élevés s'expliquent par le volume de la fabrication et par un système entièrement nouveau de distribution. Les voici: Coupé, \$735; Sedan 4 portes, de 3 fenêtres, \$775; Routière, \$760; Coupé De Luxe (avec siège dissimulé), \$775 et sedan de 2 portes, \$755; tous prix f. à b., usine

Ces nouveaux prix modiques font du Plymouth l'un des autos les moins dispendieux du monde entier.

Le nouveau mode de distribution de l'auto Chrysler Motors le meilleur marché, maintenant en vigueur, mettra bientôt le Plymouth (vente et service) à la disposition de plus de dix mille établissements de vente et de distribution Chrysler, Dodge et De Soto, dans tout le Canada et dans tous les Etats-Unis.

Le Plymouth perfectionné offre au public un moteur de grande dimension, avec freins hydrauliques à expansion interne sur les 4 roues; moteur à haute compression de 45 chevaux-vapeur, avec graissage pleine pression; carter ventilé et montages en caoutchouc; châssis surbaissé avec charpente de 5 pouces; longs ressorts semi-elliptiques; et toutes les qualités en un mot, de mécanisme et d'exécution, de la Chrysler Motors.



SEDAN HUDSON

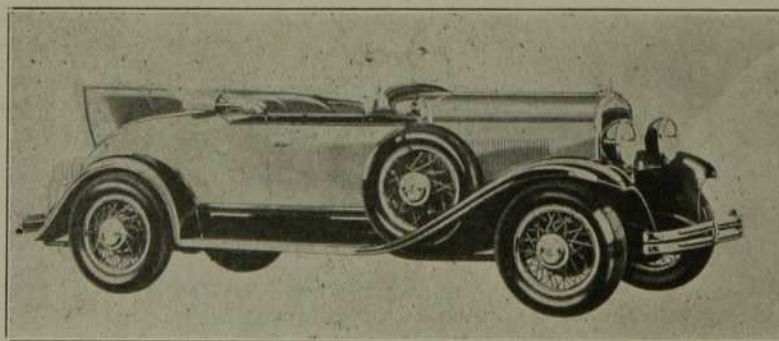
De la charrette couverte à l'automobile.

La statue du deuxième plan représente la femme du pionnier. L'auto symbolise le progrès.

drauliques de chocs et la suspension à trois points du châssis, des essieux et des ressorts. Mais plus que tout cela peut-être, il faut mentionner l'enveloppe métallique de l'arbre de direction. Elle transmet le pouvoir de traction de l'essieu d'arrière au joint universel, un point bien avant du châssis, de sorte que l'auto est réellement tirée plutôt que poussée sur la route. Cette opération a aussi pour effet de soulager le ressort d'arrière dont la seule fonction est de supporter sa pesanteur. Cela permet la flexibilité des lames des ressorts et l'adoucissement des chocs présentés par la route.

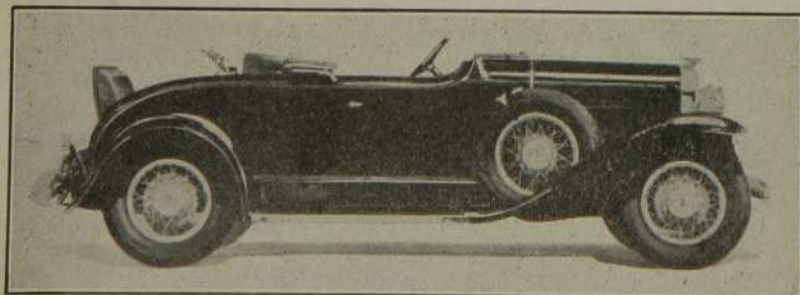
Les tirants rejoignent l'enveloppe d'acier du joint universel, ajoutant à la force et à la rigidité, maintenant les roues d'arrière en parfait alignement et améliorant les qualités de locomotion.

disparaître la question des hauts prix de la qualité des huit-cylindres. Il établit dans sa catégorie une nouvelle du coût minime à son propriétaire, en argent, en opération et en entretien. Sa construction est solide pour pouvoir durer plus longtemps.

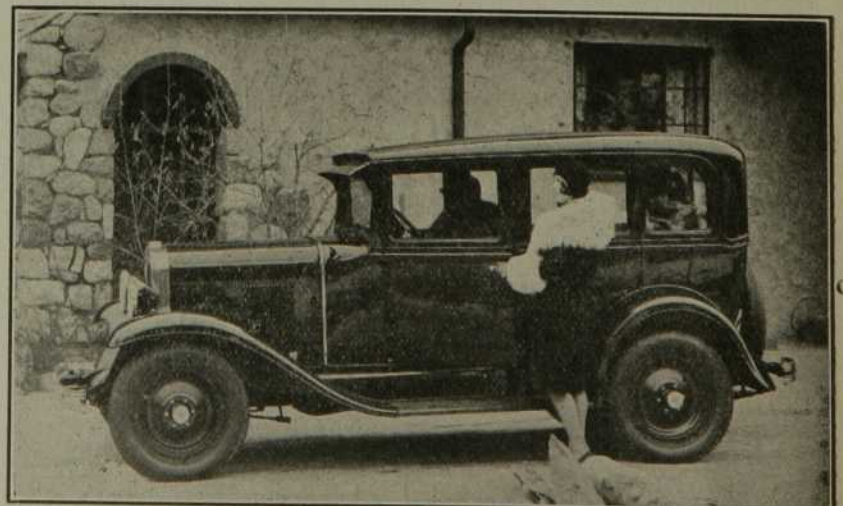


ROUTIERE CHRYSLER "66"

Puissante et élégante routière pour randonnées d'été.



ROUTIERE SPORT DE LA NOUVELLE SERIE PONTIAC GROS SIX.



SEDAN CHEVROLET

T'a pas ?

par RACEY



T'as pas déjà ressenti cette fièvre printanière qui donne l'ambition d'avoir un jardin potager - et acheter graines et plantes diverses -



Mais quand tu arrives triomphant à la maison et fais part à ta moitié de tes projets, elle quitte la pièce un moment -



pour revenir avec une photo de ton jardin de l'année précédente - quelque chose à peu près comme ceci -



T'as pas déjà essayé une **BLACK HORSE** ?
Ça rafraîchit l'ambition.

dites simplement -

"Bière

Black Horse Dawes.

S.V.P. !

▲ ▲ ▲ *Un titre
bien mérité*

SIX DE TOUT LE MONDE

▲ ▲ ▲ **Chevrolet offre la
performance six cylindres
à un faible coût
initial et avec une
économie exceptionnelle**

L Chevrolet attire aujourd'hui plus que tout autre auto l'attention de l'acheteur. Car le nouveau Chevrolet Six offre deux caractéristiques de dessin fondamental qu'aucun

autre auto puisse revendiquer dans la classe des plus bas prix—la performance d'un six cylindres de 50 chevaux . . et les carrosseries par Fisher.

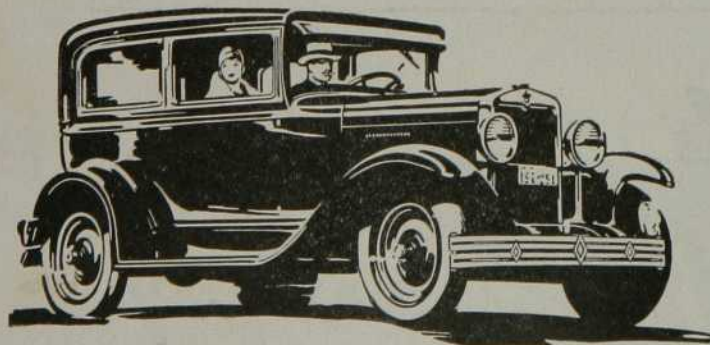
C'est sur ces points de comparaison fondamentaux . . que le nouveau Chevrolet Six a mérité son titre universel, "Six de Tout le Monde". Au volant de votre Chevrolet, vous avez à vos ordres tout le pouvoir doux, tranquille et silencieux qu'un six est capable de donner . . vive accélération . . et vitesse à couper la respiration. Unité de direction améliorée et freins complètement recouverts, à l'épreuve des intempéries, sur quatre roues, voilà qui vous donne un contrôle souple et facile. De plus gros pneus ballons, de longs ressorts semi-elliptiques

et des amortisseurs hydrauliques Delco-Lovejoy, à l'avant et à l'arrière, garantissent un confort extraordinaire sur la route.

Et . . grâce à une carburation et une tubulure améliorées . . le Chevrolet offre chaque avantage de la performance six-cylindres jointe à une économie non surpassée.

Le nouveau Chevrolet Six occupe une place prédominante dans sa classe, grâce à ses solides carrosseries par Fisher, aux lignes longues et basses et aux élégantes couleurs. Les intérieurs sont exceptionnellement spacieux . . et possèdent un aménagement d'une perfection étonnante.

Allez voir votre dépositaire aujourd'hui. Voyez comme il est facile de posséder un Chevrolet aux nouveaux prix extrêmement bas . . joints à la commodité du Mode de Paiement Différé G.M.A.C.



pour le Transport Economique

CHEVROLET



IL EST MEILLEUR PARCE QU'IL EST CANADIEN